

DANAË

PAR

A. GRANIER DE CASSAGNAC.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^e.

—
1840

DANAÉ

PAR

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET C^c

1840

I

Lorsqu'on descend, à Rome, de la place de Venise à la place du Peuple, par la longue et belle rue du Corso, qui est l'ancienne voie Flaminienne, après avoir laissé à gauche la colonne Antonine, on trouve, à peu près à moitié chemin, à sa droite, vis-à-vis de ce qui reste d'un arc de Marc-Aurèle, des ruines qui s'étendent vers l'aqueduc de la Vierge et les jardins de Lucullus. Ces ruines formaient, en l'année deux cent soixante de l'ère vulgaire, la septième année du règne de Gallien, un palais faisant face à la voie Flaminienne, et dont la vue s'étendait, de ce côté, sur toute la partie du Champ-de-Mars située entre l'amphithéâtre de Statilius Taurus et le mausolée d'Auguste. Cette partie de Rome était encore, à cette époque, à l'état de faubourg. La muraille d'Aurélien, qui doubla l'enceinte de la ville, et qui y renferma notamment toute cette vaste étendue de terrain qui s'étend de l'île SanBartholomeo, le long du Tibre, jusqu'à l'extrémité du Champ-de-Mars, n'était pas encore bâtie. La voie Flaminienne aboutissait à l'ancienne muraille de Servius Tullius, par la porte Ralumène, au pied du mont Capitolin, un peu à gauche du tombeau de Bibulus. Les maisons étaient donc à l'aise dans cette partie de Rome, qui n'était point serrée par une ceinture de pierres, et elles s'y entouraient de grands jardins, surtout vers le mont Pincius, au pied duquel se déployaient les jardins de Pompée, les jardins de Lucullus et les jardins de Salluste.

Le palais dont nous parlons était petit et assez simple, quoiqu'il eût été bâti environ cent soixante-cinq ans auparavant, par l'empereur Domitien, pour un singe de Tabraca, qu'il aimait beaucoup. Sa mine franche et candide faisait contraste avec les somptuosités architecturales que les Gordiens étalaient en ce temps-là, dans la voie Prénestine. C'était un corps de logis à deux étages, ayant un portique sur la rue, et un pavillon carré à trois étages, au milieu. Ces portiques, que les Grecs et les Romains affectionnaient beaucoup, étaient des galeries avec des arcades, comme celles de la Place-Royale. Celui du palais de Domitien était supporté par des colonnes d'ordre ionique, avec un entablement horizontal, sans arceaux ; et les nombreuses baies du premier étage étaient de hautes fenêtres à plein cintre, séparées par des colonnes engagées, à chapiteaux corinthiens. Le

pavillon, du même goût que le logis, était couronné par une architrave, et au milieu du fronton était sculptée une scène de combat du cirque, où un mirmillon, ayant aux jambes des grèves de cuivre, au bras droit un gantelet articulé, sur la tête un casque d'acier à visière mobile, avec vue, ventail et gorgerin, enfonçait les pointes de son trident dans le poitrail d'une panthère. La porte, à deux battants, ouvrait sur un grand vestibule, et des deux côtés étaient appliqués, le long des pilastres, deux éteignoirs en bronze, sous lesquels les coureurs et les valets de pied mettaient leurs torches, le soir, lorsque des personnages importants venaient, en chaise, rendre quelque visite.

Il se passait visiblement quelque chose d'inusité dans le palais de la voie Flaminienne, un soir du mois de juin de l'année 260, sous le consulat de Junius Donatus et de Publius Cornélius Sécularis. Il était alors habité par une danseuse fort belle et fort renommée, qui avait fait courir toute la ville de Rome aux derniers jeux décennaires, célébrés par Gallien, au théâtre de Marcellus. Danaé, c'était le nom de la danseuse, avait été tout d'abord disputée à la misérable corporation de comédiens qui l'avait achetée, disait-on, au marché des esclaves ; et comme elle n'avait été guère consultée dans le choix de son vainqueur, elle se trouvait la protégée, ou la proie de Son Excellence le seigneur Crispiciole, nain favori de l'empereur, déjà devenu en cette qualité doyen du collège des Augures, intendant des aqueducs et comte gouverneur du palais.

Il se disait parmi les barbiers du mont Quirinal que Son Excellence le comte Crispiciole était désespérément jaloux ; et les cuisiniers de louage, qui stationnaient sur le Forum d'Antonin, racontaient aux étrangers, venus à Rome par curiosité, et qui ne voulaient pas repartir sans avoir mangé du fameux plat *pentapharmacum*, inventé par l'empereur Ælius Vérus, dans lequel il entrait de la tétine de truie, du faisan, du paon, du jambon glacé et du sanglier, de terribles et de sombres aventures, selon lesquelles l'intendant des aqueducs aurait fort souvent compromis la pureté de l'eau Martia, de l'eau Claudia et de l'eau de la Vierge, par l'infusion indéfiniment prolongée de plusieurs galants, disparus mystérieusement, après avoir rôdé autour du palais de la voie Flaminienne.

Le soir du jour dont nous parlons, au moment où la chaleur devenait moins forte, où le soleil, noyé, au couchant, dans des vapeurs orangées, s'éteignait, par-dessus le mont Janicule, dans les sommets de la forêt Blanche ; où les volets des maisons, fermés pendant les heures paisibles de

de l'antique sieste romaine, laissaient voir, en s'ouvrant, toutes sortes de belles esclaves, aux bras nus, une aiguille dans les cheveux et les joues enluminées de carmin ; plusieurs chaises dorées, précédées de coureurs mores, et portées par quatre Liburniens en livrée, s'étaient successivement arrêtées devant le portique du palais ; et, à voir les deux chevaux d'Espagne que des valets de pied ramenaient à la longe, couverts de leurs housses de pourpre, et les pieds chaussés de fers d'argent, on devinait sans peine que deux sénateurs se trouvaient parmi les grands personnages reçus à cette heure dans le pavillon qu'habitait Danaé.

C'était, en effet, une chose d'étiquette romaine déjà établie à cette époque, de ne permettre l'usage des chevaux qu'aux sénateurs dans la ville, aux marchands de porcs dans la banlieue, et aux membres des conseils municipaux et aux gouverneurs dans la province. Il n'y avait même pas longtemps que les chevaux étaient exclusivement permis aux triomphateurs, et que les plus nobles Romains se servaient de chaises ou de carrioles à deux roues, traînées par des mules. Le nombre effrayant des bandits qui exploitaient à cheval la campagne romaine avait, fait prendre cette mesure ; et si la respectable corporation des marchands de porcs avait été, en raison des nécessités de son état, assimilée aux sénateurs, dans la banlieue, ce n'avait été qu'à la condition d'être responsable de tous les crimes et méfaits qui viendraient à s'y commettre par des hommes à cheval.

Pendant que les nombreux serviteurs ramenaient au logis, les chaises et les montures de leurs maîtres, avec ordre de revenir à minuit, le portique du palais de Danaé s'emplissait de clients, danseurs émérites, avocats, poètes, qui venaient eux-mêmes chercher la sportule, que le chef de l'office leur distribuait. La sportule était un petit panier rempli de provisions plus ou moins recherchées, que le patron offrait à ses clients, aux grands jours. Le comte Crispiciole, qui avait voulu entourer Danaé de tous les grands respects rendus aux familles illustres, avait exigé de ses clients qu'ils considérassent la danseuse du théâtre de Marcellus comme leur patronne ; et comme il n'avait pas permis qu'ils allassent la saluer tous les matins, ainsi que c'était le devoir des clients, de peur que quelque chevalier romain, espèce fort aventureuse, ne se mêlât aux visiteurs, il avait réparé cette brèche, faite aux usages, par une fréquente et large distribution de sportules, ce qui du reste convenait fort à tout le monde, surtout à Danaé, solitaire et triste au dedans, comme toutes les personnes qui sont bruyantes et évaporées au dehors ; car, qui prodigue sa joie, économise son chagrin.

Ah ça ! mais, s'écrie le lecteur, il y a une heure que vous nous faites attendre à la porte de votre palais de la voie Flaminienne, avec des distinctions sur les diverses enceintes de Rome, et avec des dissertations sur l'étiquette ! Est-ce que vous vous imaginez nous faire passer notre temps dans la rue, comme dans les comédies de Molière, où les gens que l'on va voir, et à la porte desquels on frappe, prennent la peine de descendre eux-mêmes en robe de chambre, et d'aller recevoir, debout, leurs visiteurs, au milieu du chemin ? Passe encore, si vous nous aviez amenés devant la maison dorée de Néron, qui allait depuis l'amphithéâtre de Vespasien, qui est aujourd'hui le Côlisée, jusqu'aux jardins de Mécène : mais nous sommes dans un quartier désert, devant une bicoque bâtie pour un singe, et où vous prétendez qu'habite une merveilleuse actrice du théâtre de Marcellus, que nous n'avons pas vue. Comme vous ne nous avez rien donné de toutes ces petites corbeilles, que les clients affamés emportent sous leurs lacernes, veuillez, s'il vous plaît, nous faire ouvrir la porte. Aussi bien le comte Crispiciole n'a-t-il rien à craindre, si sa danseuse n'est pas plus belle que son palais.

Nous allons, doux lecteur, nous rendre à vos désirs, et soulever pour vous la portière deux fois teinte en pourpre qui ferme la chambre de Danaé. Cependant, vous avez tort de vous montrer si dédaigneux pour la rue, à une pareille heure. Voyez ! nos dissertations ont donné à la nuit le temps de venir ; les mêmes esclaves, qui avaient ouvert les volets au crépuscule, les ferment aux étoiles ; la lune, qui se lève toute ronde sur le mont Viminal, argenté le sommet du môle d'Adrien, et allume de reflets éclatants les flots lointains dû Tibre ; tout se voile, tout se dissimule, tout se tait ; à peine si quelque chaise de sénateur, attardé dans ses jardins, illumine ça et là les ténèbres des carrefours, par les flammes des torches qui le précèdent ; on n'entend plus du côté du camp des Prétoriens que la clochette des centurions qui vont visiter les sentinelles ; et dans le sud de la ville, dans ces quartiers du mont Palatin, du temple d'Isis et de Sérapis, et de la voie Sacrée, où retentit, pendant le jour, la grande voix de Rome, c'est à peine si l'on distingue les sons de deux flûtes, qui modulent au loin sur le mode ionique ; sérénade nocturne que quelque jeune chevalier va donner aux faciles beautés du quartier de Suburre.

Le vestibule du palais de Danaé était éclairé par une haute et large baie à plein cintre, faisant face à la porte, et donnant sur les jardins. A gauche, était la loge de l'esclave portier ; à droite, un escalier en marbre noir lucullin,

montant jusqu'au dernier étage : Danaé, qui s'était confinée dans ce pavillon, avait son triclinium, ou sa salle à manger, au premier étage, ainsi que diverses pièces d'apparat, que le comte Crispiciole avait merveilleusement décorées ; mais elle affectionnait spécialement l'étage supérieur, où elle s'était fait une grande salle toute fantasque, à la fois école de danse, boudoir et chambre à coucher, d'où la vue franchissait tout le Champ de-Marset allait, à droite, par-dessus le pont Milvius, dans les profondeurs de la vallée du Tibre ; à gauche, par-dessus le cirque de Néron, où est aujourd'hui la cathédrale de Saint-Pierre, sur la longue traînée que faisait la voie Triomphale, à travers le pays des Veïens.

C'est dans cette pièce élevée, sorte de belvédère commun aux maisons antiques, que Danaé se trouvait, à cette heure, avec son illustre compagnie. Les volets étaient clos ; mais diverses torchères de cristal, appliquées aux murs, portaient de nombreuses bougies de cire blanche ; et il y avait, au-dessous d'une niche faisant face aux fenêtres, et où se trouvait, vêtue d'habits de drap d'or, une statue de Bacchus, une grande lampe en forme de cratère, où brûlait, avec une mèche de coton, de l'huile de rose et de jasmin.

Danaé avait fait décorer et meubler très irrégulièrement sa pièce favorite. Des amateurs sévères auraient fort critiqué le mélange qui s'y trouvait du goût romain, du goût grec et du goût asiatique. Un immense tapis de Babylone couvrait le plancher. Ce tapis, quoique exécuté en Perse, avait été fait sur des dessins venus d'Athènes ou de Corinthe, de même qu'on trouve fréquemment aujourd'hui de la porcelaine du Japon, avec des écussons français ; et il représentait une belle chasse au faisan, dans la Colchide, avec des pages qui portaient des faucons sur le poing, comme on en trouve de mentionnés dans la comédie des Oiseaux, d'Aristophane. Les murs étaient couverts par une grande tenture blanche en laine d'Altino, relevée aux extrémités par des arabesques d'or ; et l'on pouvait choisir, pour s'asseoir, entre d'antiques fauteuils romains, provenant du célèbre encan que Caligula avait fait, à Nîmes, des meubles de tous les palais impériaux ; et des lits grecs en bois argenté et en bois doré, couverts d'étoffes de soie.

La reine du théâtre de Marcellus et du palais de la voie Flaminienne était assise nonchalamment dans une grande chaire en bois d'ébène, aux pieds et aux montants sculptés en manière de colonne torse, assez semblable au fauteuil dans lequel M. Pradier a placé une statuette de Jupiter Olympien, aux pieds de son Phidias, dans le jardin des Tuileries. Le dossier de la

chaire était garni en étoffe de soie brodée à l'aiguille, et les pieds de Danaé posaient sur un coussin de pourpre.

Elle était petite et brune. Ses cheveux-noirs, admirablement plantés, de l'une à l'autre tempe, autour de son beau front, étaient relevés, torsadés et retenus très-bas derrière sa tête avec une aiguille d'or, terminée par une tête d'émeraude. Le teint, de Danaé avait cette couleur terne et mate de l'argent dépoli, propre aux femmes à la fois rêveuses et vives. Son front était pur, ses sourcils noirs, et déliés aux extrémités ; et la longueur excessive de ses cils tempérant le regard de panthère que la passion allumait quelquefois dans ses yeux. Son nez, quoique légèrement déprimé à sa naissance, selon le type des races occidentales, était droit, délicatement dessiné, et doué d'une mobilité étrange à la base des narines. Elle avait la bouche plutôt grande que petite ; mais ses lèvres étaient si minces et si fines, et ses dents, de cet émail blanc faiblement azuré, qui est le plus fragile et le plus beau, avaient tant d'éclat et de grâce dans un sourire, qu'on oubliait, à sa douceur infinie, l'aspect général du visage, d'une beauté rare et exquise, mais où dominait un indicible caractère de préoccupation sombre et sinistre. Et si l'on voyait cette petite tête, à arêtes vives et pourtant sans maigreur, sur laquelle le jour projetait toute sorte d'ombres qui estompaient la crudité des lignes, tourner sur un cou charmant, avec, une mobilité onduleuse et vipérine, on se disait que pour aimer cette femme il fallait être hardi, car son affection devait être bien sérieuse, et sa haine bien terrible.

Le comte Crispiciole n'avait pas voulu que Danaé portât le costume que les lois somptuaires assignaient aux femmes de son rang. Elle était donc vêtue comme une matrone romaine ; mais la danseuse avait aussi ses lois somptuaires, et l'antique Cornélie aurait frémi d'horreur, si elle avait vu sa stole sévère, revue, corrigée et diminuée, telle que Danaé la portait à cette heure. L'étoffe en était d'une soie à rames, que les vaisseaux de la compagnie des marchands du Tibre avaient apportée des Indes. La taille, coupée de grande longueur, allait de la naissance des épaules au bas de la poitrine, appliquée sur un corset de minces lames de tilleul, que l'empereur Antonin le Pieux avait mis autrefois à la mode. La ceinture en était serrée au moyen d'un large ruban de soie broché d'or, retenu sur le devant du corset par une boucle de perles ; et la jupe, amplement développée et à queue, était portée, lorsque Danaé marchait, par un petit esclave éthiopien le plus noir du monde. La stole était pourtant plus courte du devant qu'elle n'aurait dû l'être ; mais Danaé n'avait pas pu passer, sans transition, de son

jupon de théâtre à sa robe de grande dame. D'ailleurs, elle avait, en guise de bas, des grèves en cuir brun de Venise, doublées de soie rose, qui allaient du genou à la cheville, et qui se boutonnaient sur le côté extérieur de la jambe, avec des boutons de diamant. Ses pieds nus jouaient dans deux mules mignonnes de satin blanc, à talon haut, avec des gaufrures d'argent ; et comme l'une d'elles était tombée, accident fort ordinaire et fort indifférent en lui-même, elle appuyait, au moment dont nous parlons, sur son coussin de pourpre, un pied nu si petit, si ferme et si charmant, que les poètes anciens qui l'auraient vue n'auraient pas voulu lui comparer les gazelles, et que les poètes modernes n'auraient pas osé lui comparer Cendrillon.

La chaire de Danaé occupait un des angles de la pièce, et tout autour d'elle et devant elle étaient assises quelques personnes, différentes d'âge et de condition. Le plus rapproché, à sa droite, était un jeune sénateur romain, figure douce et mélancolique ; il se nommait Cornélius Céthégus, et il avait toujours les bras nus, signe caractéristique de ceux de sa race. A sa gauche était un autre sénateur, nommé Julius Serranus, ami de Cornélius Céthégus, et le raillant quelquefois sur la sombre tristesse qui avait gagné son âme, depuis qu'il avait vu Danaé danser pour la première fois une cordace, aux jeux décennaires. A côté de Cornélius Céthégus était un gros personnage, portant la laticlave : c'était l'un des consuls de l'année, Junius Donatus, qui avait une fort jolie femme, et qui s'honorait d'une grande déférence pour le comte Crispiciole. Le bonhomme avait pour infirmité d'être plongé dans une somnolence perpétuelle, ce qui l'avait exposé dans sa vie à de très-singuliers accidents. Il y avait parmi les autres personnages un centurion aux gardes prétoriennes, le flamme de Jupiter et deux chevaliers.

Au moment où nous avons soulevé la portière de la chambre de Danaé, toutes les bouches étaient malignement souriantes, et tous les regards s'étaient portés sur le vénérable consul, Junius Donatus, qui venait de céder, après quelques moments de lutte, à son sommeil normal et constitutif. Le sénateur Julius Serranus racontait, à voix basse, une anecdote récente, au sujet de la somnolence du consul, laquelle s'était dite avec un grand succès parmi les promeneurs oisifs du portique d'Octavié. Le consul avait invité à dîner, le jour des dernières calendes, le comte Crispiciole. Or celui-ci était gravement soupçonné de s'être laissé prendre aux beaux yeux de la femme de son amphitryon. Il s'était donc approché d'elle, après dîner, et la causerie devenait fort vive, lorsque le consul, qui, par hasard, n'avait pas sommeil ce jour-là, mais qui savait tout ce qu'un homme comme lui devait au nain

favori de l'empereur, se mit à fermer les yeux et à faire semblant de dormir. Un esclave qui desservait la table, et qui ne soupçonnait pas dans le consul de si profondes combinaisons, voyant d'un côté le comte occupé, et de l'autre son maître endormi, s'empare prestement d'un flacon de falerne et s'apprête à le vider d'un trait ; mais Junius Donatus, qui tenait fort à son vin ; s'éveille à point de sa léthargie factice, et, appliquant un rude coup de pied à l'esclave, se met à lui crier : Crois-tu donc, coquin, que je dorme pour tout le monde ? A ces mots, les rires étouffés de Danaé se firent passage en éclats, et le consul, réveillé en sursaut, demanda ce qu'il y avait.

— Il y a, seigneurs, répondit en souriant Danaé, que vous m'avez gagné la gageure, et que je la paye. J'ai gagé contre vous tous que le comte gouverneur ne me permettrait pas de vous recevoir dans mon palais, en son absence ; et je vous ai promis, si je perdais, de vous raconter mon histoire. J'avais trop présumé de la jalousie de Son Excellence. J'ai perdu, puisque vous êtes ici. Je vais donc m'acquitter à la hâte, car il se pourrait bien que le comte revînt sur sa permission. Je ne vous cache pas que je regrette d'avoir engagé ainsi ma parole ; car mes aventures sont surtout la triste Odyssée de mes sentiments ; et de pareils secrets, arrachés du sanctuaire de ma pensée, ont moins besoin d'une oreille qui les écoute, que d'une âme qui les comprenne.

Cornélius Céthégus, qu'elle regarda en disant ces paroles, poussa un soupir étouffé ; le consul Junius Donatus se rendormit malgré lui ; les autres personnages se rapprochèrent, par un mouvement de profonde curiosité ; et Danaé, après un moment de silence, reprit en ces termes.

II

Je ne suis pas de Milet, comme le pensent les uns, ni de Cadix, comme le pensent les autres ; je ne suis pas non plus une déesse, comme le disent les poètes dans leurs distiques menteurs, et comme vous me l'avez répété, Cornélius ; je suis une pauvre bergère des Pyrénées, née près du bourg de Tarbes, dans la Bigorre. Mon père, vétéran des armées de l'empereur Pertinax et de l'empereur Septime Sévère, après avoir servi trente années dans la cohorte des archers gaulois, avait participé à une assignation de terres, appartenant au domaine public, qui fut faite aux vieux soldats, dans le midi de la Gaule, par ordre de l'empereur Maximin, après qu'Alexandre Sévère eût été assassiné à Mayence. Vous savez que le soldat romain donne à la patrie le meilleur de son sang et de ses années ; et quand on lui ôte la pique de la main, il ne lui reste pas une grande vigueur pour prendre la charrue ou la pioche.

Mon père, déjà épuisé, déjà rompu par les fatigues de la guerre, affaibli par les blessures qu'il avait reçues, des Goths, sur les bords du Danube, des Perses, sur les bords de l'Euphrate, voyait venir avec tristesse, au milieu de son petit champ, sous la cabane bâtie de ses mains glorieuses, les froides années de la vieillesse et du délaissement. Il trouva un de ces pâtres des Pyrénées, qui promènent incessamment, à travers les landes et les forêts, leurs troupeaux de brebis et de chèvres, passant la chaude saison dans les hautes vallées des montagnes, et descendant, à la saison des neiges, sur les plateaux des Gaves et de l'Adour. Il avait une jeune et belle fille, fière et nomade comme lui. Le vieux soldat fut ému de tant de simplicité, de grâce et de sagesse ; il l'épousa. Au bout d'un an, je naquis, mais hélas ! je coûtai la vie à ma mère. Le pâtre et le vétéran ne se quittèrent plus désormais ; et je me souviens confusément des larmes qu'ils répandaient l'un et l'autre sur mes joues, en prononçant le nom de ma mère, quand je jouais tout enfant sur leurs genoux.

Je grandis ainsi, dans cette pauvreté digne et abondante de l'agriculteur et du berger. Mon père, en qui le chagrin avait encore affaibli les forces, renonça tout à fait à son champ ; il dit adieu à son modeste enclos, où les restes de ma mère, morte si belle et si jeune, avaient été déposés ; et les

deux vieillards emmenèrent leurs troupeaux, par un bel automne, dans ces vastes bruyères, parsemées de bouquets de pins, qui s'étendent au couchant de la Gaule, jusqu'aux grèves de l'Océan.

Ce que je fis, ce que je sentis, ce que je pensai, durant les quatorze années que je passai ainsi le long de Pyrénées, gravissant la montagne au mois de mai, la descendant au mois d'octobre ; vivant au milieu de brebis sans nombre, qui tondaient les herbes devant moi ; voyant peu les hommes, ne soupçonnant guère les choses ; jouant avec les chiens blancs comme neige qui défendaient les troupeaux contre les ours ; admirant les bois, les eaux, les étoiles, honorant les dieux, songeant à ma mère ; c'est un long souvenir qui poudroie, tout irisé de reflets d'or, sur le chemin déjà fait de ma vie, et sur lequel j'aime à reporter quelquefois mon regard pour le rafraîchir, et mon âme pour la consoler.

Vous êtes fiers de votre Italie, vous autres Romains ; mais l'Italie qui est belle, ce n'est pas celle de la nature, c'est celle des poètes. Si le midi de la Gaule avait aussi des poètes, si Théocrite et Virgile, ces divins menteurs, avaient habité les bords des Gaves de la Bigorre, au lieu d'habiter les penchants de l'Etna ou les campagnes du Mincius, croyez bien que leurs chevreaux, suspendus aux flancs des Pyrénées, y auraient brouté des cytises plus suaves, et que Thestylis, pour piler l'ail des moissonneurs, n'aurait pas eu besoin de brûler au soleil ses bras et son cou de bacchante.

Vraiment, vous avez un beau soleil *t* mais à quoi vous sert-il donc, puisque vous êtes forcés de vous cacher quand il se montre ? Qu'éclaire-t-il donc, ce beau soleil d'Italie ? Des campagnes arides et haletantes de soif ; des chemins crayeux, à reflets lustrés qui offusquent la vue ; des rocs bruns et stériles, où la saxifrage insinue à peine ses racines déliées ; des haies de troène rachitique, toutes blanchies de poussière ; des oliviers pâles et valétudinaires, au sommet desquels la cigale crie sa chanson ; et dans les villes, qui sont quatre ou cinq heures par jour de vraies nécropoles, où les rues sont désertes, les portes closes, les fenêtres pavoisées de toiles, pour appeler le vent qui ne vient pas, des pavés étincelants comme ce miroir d'acier, où les pieds sont brûlés et les yeux aveuglés ; voilà votre soleil, beau quand il vient, beau quand il s'en va, vrai tyran quand il domine vos têtes, et qui a besoin, pour être béni, qu'on l'espère et qu'on le regrette.

Cette tirade de Danaé contre le soleil d'Italie réjouit fort ses auditeurs. Le bruit qu'ils firent en l'applaudissant réveilla le sénateur Junius Donatus, qui la complimenta aussi de son côté, après s'être fait dire de quoi il était

question, et il se promet de rester éveillé pendant le reste du récit, promesse évanouie aussitôt que conçue. Il est fâcheux, du reste, pour la vigueur du plaidoyer de Danaé contre le soleil d'Italie, qu'elle n'ait pas vécu sous le règne d'Honorius ; car elle y aurait pu ajouter, pour grief dominant et irréfutable, que les Goths, commandés par Alaric, prirent Rome d'assaut, le 24 août de l'année 408, par une chaleur étouffante, pendant que les habitants faisaient la sieste.

— Le soleil de la Gaule, reprit-elle quand on eut fait silence, n'est pas, comme le vôtre, un astre de forgeron ou de rôtiisseur. Ce sont les poètes de la Grèce et de l'Italie qui ont imaginé de dire que l'aigle seul pouvait regarder le soleil. Le soleil de mon pays souffre et aime fort qu'on le regarde. Les fleurs dressent vers lui leurs calices du fond des vallées, et l'alouette, qui chante en montant à pic dans les airs, lui parle d'aussi près et aussi familièrement que l'aigle dû mont Athos. Cette petite prunelle de femme l'a souvent contemplé, dans sa gloire, au sommet des Pyrénées, lui rendant caresse pour caresse, et éclair pour éclair.

Les organes de l'homme sont ainsi faits, que l'extrêmement petit et l'extrêmement grand lui échappent. Nous n'entendons ni le vol des moucheron qui passent sur l'eau des fontaines, ni le vol des sphères qui passent dans l'azur des ci eux. Trop ou trop peu de lumière nous empêchent également de voir. Ici, à Rome, vous dormez à midi, comme à minuit, parce que l'excès du jour produit sur les êtres comme nous le même effet que l'excès des ténèbres. Dans l'heureux climat où je suis née, le ciel et la terre semblent avoir pris en pitié la faiblesse de l'homme, tant ils se laissent toucher par sa main, regarder par son œil. Aussi, je sais des montagnes, des ruisseaux, des champs et des bois, enfin, de la nature entière, des choses que les dieux nous révèlent là-bas, et qu'ici vous ne saurez jamais.

Je vous ai entendu quelquefois, Cornélius, me lire, en me les expliquant et en me les vantant, les plus beaux passages de la poésie pastorale de votre Virgile. Que cela est loin de cette poésie de mes souvenirs et de mon cœur, aux moments où je repasse, comme les perles de mon collier, les beaux jours de ma vie simple et pure ! Où avez-vous notre fougère si verte, qui amortit les reflets du jour ? Où avez-vous nos sources d'eau vive, qui jaillissent au penchant de toutes les collines ? Où avez-vous notre concert d'oiseaux, qui chantent incessamment aux noces de la nature ; les brouvreuils le matin, les merles à midi, les rouges-gorges le soir, les rossignols la nuit ? Où avez-vous nos prairies sans bornes, où les enfants

soulèvent autant de papillons sous leurs pieds, que les esclaves soulèvent de grains de poussière sur vos routes ? Où avez-vous notre ciel qui se laisse admirer à toute heure, notre brise qui apporte des parfums, de quelque côté qu'elle souffle, notre jour qui laisse travailler, notre nuit qui laisse reposer ? Tenez, je remercie les dieux de deux choses ; d'abord, de m'avoir fait naître à la campagne, plutôt qu'à la ville ; ensuite, de m'avoir fait naître dans un pays comme le midi de la Gaule, où les yeux jouissent de tout, et ne souffrent de rien.

Danaé n'eut pas moins de succès après avoir vanté la Gaule, qu'après avoir dénigré l'Italie. Seul, Cornélius demeura pensif, et ne se mêla point aux félicitations de ses voisins. Il n'était pas difficile de comprendre qu'il commençait à aimer sérieusement Danaé ; et son instinct d'homme amoureux avait flairé quelque passion, sous ces impressions si vives que la campagne avait laissées au fond du cœur de la danseuse.

En général, quoique cela paraisse étrange, le spectacle de la campagne, comme tout autre spectacle, ne contient que ce qu'on y apporte. Quelquefois, il nous arrive de tressaillir vivement au parfum d'une fleur, ou de tomber subitement en rêverie à quelque air de musique : si nous réfléchissions bien à ces choses, nous trouverions toujours que cette fleur et cet air se rattachent, dans le passé, à quelque profonde impression. De même qu'il y a des températures qui réveillent les anciennes douleurs, il y en a qui réveillent les anciennes et intimes joies.

Eh bien ! la campagne ne donne non plus aux yeux que le plaisir qu'elle donne à l'esprit. Il faut, pour être frappé des aspects et des sites, qu'ils réveillent des idées et qu'ils opèrent des comparaisons. Tout le monde a le regard des yeux, mais tout le monde n'a pas le regard de l'âme : c'est pour cela que les uns admirent et contemplent, là où les autres passent et ne voient rien.

Cornélius Céthégus avait fait toutes ces réflexions avec la rapidité que l'amour jaloux donne aux idées. Il s'était dit que Danaé, petite bergère naïve, n'avait pas pu faire plus d'attention aux ruisseaux et aux prés, que n'en font les oiseaux aux buissons où ils dorment. Par Hercule ! ajoutait-il, j'ai dans le Samnium des bois qui sont superbes, quoi qu'elle en pense ; et si je demandais à l'une des esclaves de mes fermes ce qu'elle y a remarqué, elle me répondrait sans nul doute : « Ce sont des chênes, dont le gland nourrit les porcs de votre seigneurie, » Par Castor ! il y a quelque amour

champêtre là-dessous ; c'est le manteau du galant qu'elle aura jeté sur le dos des Pyrénées. C'est pour cela qu'elles ont si bon air à ses yeux.

— Danaé, — fit-il d'un ton fort doux et fort contenu, — est-ce que vous étiez seule avec le vétéran, votre père, et avec le vieux pâtre de la Bigorre, quand vous couriez, aussi légère que la Camille de Virgile, sur les fleurs des prés de votre pays ?

— Non, répondit Danaé, avec un sentiment de candeur divine ; il y avait encore Andronic.

— Ah ! reprit Cornélius, désappointé comme un homme qui vient de découvrir ce qu'il redoutait de savoir. Et quel était-il cet Andronic ?

— Andronic, continua Danaé, c'était un jeune enfant de mon âge, fils d'un vieux soldat romain, ami de mon père ; orphelin de mère, comme moi ; berger, comme moi. Nos familles nous avaient laissés ensemble, quand nous étions petits ; nos occupations nous y laissèrent, quand nous fûmes grands. Vous autres riches, habitants des villes, vous envoyez vos esclaves mener jouer vos enfants ; vous leur avez inventé toutes sortes d'objets frivoles, qui leur donnent des idées fausses des choses, et qui rabaissent la nature au niveau de leurs mains ; ce sont des oiseaux qui n'ont pas d'ailes, des chevaux qui galopent sur des roues, ou des moutons qui ne paissent jamais. Nous autres, pauvres enfants de paysans et de pâtres, nous n'avons jamais joué ; nous avons toujours travaillé. À vrai dire, nous aurions fort méprisé les chevaux de bois, que vos enfants tirent dans vos jardins avec une ficelle, nous, qui en voyions de si beaux et de si fiers, qui se laissaient prendre et monter par nous dans les vallées, et qui allaient briller ensuite dans les luttes des factions du Cirque, ou aux triomphes de vos empereurs.

Andronic était à sept ans ce que vos enfants ne sont pas à quinze. Les chiens des Pyrénées, qui n'auraient pas peur des lions, le connaissaient et lui obéissaient. Il chantait le soir une chanson plaintive, pour dire aux troupeaux que la nuit était proche ; et alors, il n'y avait pas de chèvre dressée le long d'un ormeau, pas de brebis broutant l'herbe haute, pas de génisse émondant les jeunes pousses des aunaies, pas de cavale se prêtant sur la plaine aux courses folâtres de son nourrisson, qui n'accourût, toute chose cessante, et qui n'entrât dans l'enceinte où l'on passait la nuit, sous la garde des chiens. Moi, qui étudiais sa volonté dans son regard ou dans son geste, je croyais ne faire que lui obéir ; j'ai su plus tard que je l'aimais.

Quelquefois, nous trouvions de longues traînées de fraises sauvages sur la lisière des bois, il m'en faisait de grands bouquets, entremêlés de

marguerites. Quelquefois, il courbait les branches basses d'une yeuse, dont il nouait les bouts : puis, il y mettait son manteau de pâtre, roulé en forme de siège, et il me balançait malgré mes cris.

Les années se passaient à ces douces choses ; Andronic était devenu un homme ; mes vêtements de bergère de la Bigorre, que voilà suspendus, et que je conserverai toujours pour les porter le jour de ma mort, vous disent que j'étais grande aussi. Andronic me traitait avec une réserve et avec un respect qui me rendaient toute fière et tout heureuse, parce que je sentais qu'à la joyeuse familiarité de l'enfant, il voulait substituer la grave affection de l'époux.

Un jour, le dernier de ceux de ma vie belle, paisible et heureuse, des hommes vinrent dans les pâturages où nous étions alors. Ils portaient un édit nouveau de l'empereur, qu'ils nous lurent. Cet édit annonçait que les Goths avaient franchi le Danube, et que tous les citoyens de l'empire, surtout les fils des vétérans, étaient appelés aux armes. Ces choses dites, ils prirent Andronic, et ils l'emmenèrent. Les vieillards, qui savaient qu'en effet la loi était bien ainsi, l'embrassèrent, en lui faisant jurer d'être toujours digne du nom romain ; moi, qui ne savais rien de tout cela, sinon qu'Andronic m'aimait et que je l'aimais, je fondis en larmes lorsqu'il me tendit la main, tout pâle et sans pouvoir rien dire, et je crus que j'allais mourir.

Hélas ! ne suis-je pas morte en effet, le jour où est morte mon âme ? Reste-t-il quelque chose de nous, lorsque les affections les plus pures et les plus, saintes se brisent, lorsque les espérances légitimes s'écroulent, lorsque cette voix intime de l'amour, qui nous encourage ou qui nous console, comme un bon génie, ne parle plus au fond de nos cœurs ?

J'ai entendu les clients, qui se pressent le soir, sous mon portique, se plaindre d'être pauvres, et d'avoir quelquefois souffert la faim. Moi aussi j'ai été pauvre ; j'ai souvent trempé mon pain dur dans l'eau des fontaines ; mais le travail est un bon riche, qui donne toujours à ceux qui vont lui demander. Qu'est-ce que cela, auprès des affections éteintes ? Lorsqu'on aime, on s'accoutume à arranger toute la vie de son âme, de manière à ce que chaque sentiment, chaque réflexion, chaque idée se rapporte à l'objet aimé. Vous avez quelquefois dans vos jardins quelque site gracieux ou sauvage, qui s'aperçoit de vos fenêtres, et qui offre des aspects empreints de mélancolie ou de majesté. Vous avez grand soin d'émonder à l'horizon les arbustes qui le masqueraient de leurs brandies égarées ; vous tondez, s'il le faut, pour cela, les troènes trop vivaces, et vous retenez les cyprès dans

leurs élans vers les cieux ; vous voulez que tout l'encadre, et que rien ne le cache. Ainsi fout ceux qui aiment. Andronic était pour moi cette merveille visible et rayonnante, sur laquelle se fixaient incessamment les regards de mes yeux et les élans de mon cœur. Je n'aurais permis à rien au monde, sinon à la crainte des dieux et à l'amour de mon père, de s'interposer entre lui et moi. Je ne pouvais pas sentir, je ne pouvais pas penser, je ne pouvais pas vivre, sans que son image ne fût reflétée dans mes sentiments, dans mes pensées, dans mon existence. Vous voyez bien que je suis morte, le jour où je l'ai perdu.

III

De ce jour, tout se fit sombre en moi et autour de moi. Il n'y eut plus de soleil, de gazons, de fontaines. J'allais faire de grands détours, pour éviter les lieux où nous nous étions assis, où nous nous étions aimés. L'hiver vint ; les blessures de mon vieux père se rouvrirent ; il mourut, en pleurant sur mes douleurs, qu'il avait comprises en se souvenant de ma mère. Le printemps suivant, le vieux pâtre, mon grand-père maternel, mourut aussi. Je restai avec le père d'Andronic, qui recueillit tous nos troupeaux. J'étais

donc seule, m'asseyant pendant des journées entières au pied des chênes, morne, immobile, me souvenant et pleurant. Je m'étais figuré follement que le Danube, où servait Andronic, devait être du côté de Rome. L'idée d'armée ne se séparait pas, dans ma tête, de l'idée d'empereur et de l'idée de Capitole. Je croyais donc que si je pouvais aller à Rome, je reverrais Andronic. Je l'y voyais fier, brave, ceint de la fidèle épée que lui avait donnée mon père, et coiffé d'un beau casque de cuivre, surmonté et couronné d'une crinière de lion.

En ce temps passèrent à Tarbes des caravanes de ces racoleurs, vous savez ? qui vont par les provinces de l'empire, parlant aux jeunes filles des merveilles de Rome, et leur y promettant des robes de pourpre, des bottines de cuir de Venise et des colliers d'or. Je ne savais pas que ces infâmes les vendaient ensuite sur le marché aux esclaves, ou les mettaient dans des maisons horribles, qu'ils ont au Sœmœnium. Moi, je ne leur demandai pas des colliers d'or, des bottines vertes ou des robes de pourpre ; je leur demandai s'ils croyaient que je verrais Andronic à Rome ; ils me dirent que certainement je l'y verrais, et je les suivis. Pour moi, qui avais gravi dix fois les Pyrénées, un voyage, quel qu'il fût, n'était qu'un jeu. J'étais au-dessus de tout soupçon, parce que j'étais pure de toute mauvaise pensée. Il me semblait qu'il devait y avoir aussi à Rome des montagnes, des bois et des troupeaux ; vous voyez que j'étais une enfant, avec la passion et la volonté d'une femme. Après tout, si Andronic n'était pas à Rome, la mort y était ; je n'hésitai donc pas.

Ce que j'entendis, ce que je compris pendant le voyage m'éclaira et m'épouvanta. Je me vis perdue, souillée, morte ; car assurément, j'aimais

mieux mourir, que de vivre indigne d'Andronic. Je pris donc mon parti avec courage ; je résolus de mourir ; mais comme j'avais encore une dernière espérance au fond de l'âme, je voulus essayer si, en effet, je ne trouverais pas Andronic à Rome, et j'attendis.

L'immensité de cette ville m'effraya. Des soldats prétoriens, que nos infâmes ravisseurs avaient invités à venir nous voir et nous examiner, et que j'interrogeai avec précaution, m'apprirent que les archers gaulois, où servait Andronic, étaient en Orient. A partir de ce moment, je refusai toute nourriture ; je me recueillis dans les souvenirs de ma vie passée, de ma mère et de mon père morts, de l'ami de mon enfance perdu pour jamais, de mes seize années passées sous le plus beau ciel du monde, et j'attendis mon dernier jour et mon dernier chagrin.

Les marchands d'esclaves, qui virent ma résolution, et qui avaient appris à connaître mon caractère, ne voulurent pas perdre les cent écus d'or qu'ils croyaient pouvoir encore tirer de moi. Ils me frottèrent les pieds de craie blanche, comme on fait aux esclaves que les navires apportent de l'Asie ; ils me donnèrent un nom grec, le nom de Danaé, car je m'appelle Silvula, qui était le nom de ma mère, et ils me mirent au Forum de César, sur ces tréteaux que vous appelez Catastes.

J'étais trop pâle et trop défaite, pour ceux qui voulaient une courtisane ; j'étais trop jeune et trop malade, pour ceux qui voulaient une ouvrière. Je ne sais pas pourquoi mes espiègleries d'enfant me revinrent en ce moment suprême et terrible. Je m'amusais à railler ou à effrayer les acheteurs qui venaient me visiter et me marchander. Enfin, une vieille femme se présenta. Il y avait sur son visage tant de loyauté et de bonté, que j'eus pitié d'elle. Au moment où elle offrait trente écus d'or, qui allaient être acceptés, vu le peu de concurrence, je lui dis de réfléchir, et que cela faisait en tout trente et un écus, parce qu'elle achetait un cadavre, qu'il faudrait faire inhumer demain. A ces mots, le marchand d'esclaves leva son fouet pour me frapper ; mais la pauvre femme s'écria que j'étais à elle, ce qui calma le marchand ; et je la suivis.

Cette femme, Cornélius, vous le savez, c'était votre propre esclave, la digne, la vénérable Fabiola, votre nourrice ; qui n'a jamais voulu être affranchie, et qui m'achetait avec la dernière générosité dont vous aviez grossi son pécule. Je vous dois donc, quoique indirectement, d'être encore de ce monde. Peut-être qu'alors je ne vous en aurais pas su gré ; mais je vous en remercie et je vous en bénis aujourd'hui.

Ces dernières paroles, prononcées avec un accent de joie contenue, jetèrent Cornélius en des perplexités étranges. Que voulait dire Danaé ? Il ne le savait, et il attendit.

— Fabiola, reprit-elle, me conduisit à la petite maison que vous lui avez donnée, dans l'Argilète. Là, elle me demanda pourquoi donc je lui avais dit qu'elle n'achetait qu'un cadavre ? ajoutant que j'étais jeune et forte, et qu'un de ses esclaves, médecin des plus habiles, saurait bien me rendre la santé. Elle était, depuis que j'avais quitté mon pays, la seule personne qui eût paru m'aimer. Moi, fille d'un vétéran des armées romaines, bergère des Pyrénées, faite pendant seize années aux habitudes fières et libres de la vie pastorale, je ne comprenais pas, je ne pouvais pas comprendre que je fusse vis-à-vis de Fabiola dans les rapports d'esclave à maître. Je me figurai que si j'avais eu ma mère, elle aurait été douce et bonne comme elle. Cette idée me fit fondre en larmes, et quand je pus parler, je lui dis pourquoi je voulais mourir.

Quand j'eus fini, Fabiola me prit dans ses bras, en me nommant son enfant. Elle m'a dit depuis, vous devez savoir si cela est vrai, Cornélius, que je ressemblais, beaucoup à sa fille unique, votre sœur de lait, qui était morte à mon âge.

— Cela est vrai, dit Cornélius d'une voix émue.

Elle ajouta qu'à cause de cette ressemblance elle m'avait tout de suite aimée. Vous savez qu'elle est convertie à cette religion nouvelle, dont les sectateurs se nomment *chrétiens*. Elle a eu tort peut-être, fit-elle, en regardant le flamme de Jupiter, puisque le sénat ne voulut pas admettre le dieu Christ dans le Panthéon, ainsi que le proposait l'empereur Tibère, souverain pontife ; mais elle me dit que sa religion ne voulait pas qu'on se tuât. Elle me cita aussi les petits oiseaux, auxquels la nature a donné l'immensité des airs et des bois, et qui, lorsque nous les avons enfermés pour toujours dans une cage, ne cherchent pas à se tuer, et chantent, au contraire, toutes sortes de chansons joyeuses et douces. Fabiola me dit encore que j'avais tort de désespérer ainsi de revoir Andronic ; que les armées romaines avaient coutume de voyager avec rapidité d'un bout du monde à l'autre ; que précisément on disait que les Romains et le prince Odenat, roi de Palmyre, venaient de remporter plusieurs victoires sur les Perses, et qu'il pourrait bien y avoir prochainement quelque beau triomphe, où paraîtraient les armées d'Orient.

Cet espoir, raisonnable en lui-même, que me donnait Fabiola dans sa tendresse, j'en avais un besoin trop profond pour ne pas l'accueillir. D'ailleurs, la crainte qu'elle avait de me voir céder à mon chagrin était si vive, qu'elle eut recours à un artifice que sa religion condamne, et qu'elle ne m'a avoué qu'hier. Elle fit venir, avec beaucoup de solennité, une Thessalienne qui habite le quartier de Suburre, et elle la consulta, devant moi, pour savoir si je reverrais Andronic. La Thessalienne, qui a une grande réputation de devineresse, s'entretint pendant quelques instants avec une petite statue de la Bonne Déesse, et puis, elle me dit d'avoir bonne confiance, et que dans un an, jour pour jour, Andronic nie serait rendu. Cet oracle si clair et si doux ne me laissa plus de doute : je promis à Fabiola que je vivrais.

Alors, la santé revint et avec elle ma gaieté d'autrefois. Fabiola me l'avait dit, j'étais sa fille, non son esclave. Les nombreux marchands de livres que je voyais dans l'Argilète, les Actes diurnes qu'on y distribuait, les poètes qui y venaient, me firent remarquer que je ne savais pas lire. Parmi les esclaves que Fabiola avait achetés de son pécule, et dont elle tire revenu en les louant, se trouvait un vieux poète de théâtre, qui avait écrit autrefois des mimographies, et qui maintenant tient une école dans les Carènes. Fabiola me le donna pour maître. Celui-ci, me voyant quelquefois folâtrer et danser comme les filles de mon pays, eut l'idée que je pourrais mimer et danser avec succès. Comme il avait aussi autrefois composé des choraules, il me donna quelques leçons. Tout cela se faisait par manière de passe-temps ; mais un jour le maître des comédiens qui jouent au théâtre de Marcellus m'ayant vue, déclara que j'étais la danseuse la plus habile de Rome, et qu'il me voudrait avoir pour la célébration des jeux décennaires.

Fabiola, dont la religion condamne les jeux de théâtre, se récria vivement contre cette pensée ; mais j'étais si fière à l'idée que toute la ville de Rome m'applaudirait, et qu'Andronic, qui m'avait laissée simple et ignorée, me trouverait belle et célèbre, que je suppliai Fabiola de consentir. Elle m'aime tant, qu'elle céda.

Vous savez le reste, seigneurs.

— Et c'est alors que l'heureux comte Crispiciole vous vit et vous donna ce palais ? dit Julius Serranus.

— Oui, reprit tristement Danaé, c'est alors que je me remis à douter du bonheur de ma vie. Le comte, qui commande à l'empereur, lequel commande au monde, me vit et m'aima. Ni les larmes de Fabiola, ni les

miennes ne purent quelque chose sur sa volonté. Je songeai de nouveau à mourir, et je m'y préparai. Seulement, comme je croyais au retour d'Andronic, que m'avait promis la Thessalienne, et que trois mois devaient s'écouler encore avant le jour marqué, je dis au comte, lorsqu'il m'installa malgré moi dans ce palais, qu'un vœu fait aux dieux me forçait de l'habiter seule, et sans qu'il y vînt jamais, pendant trois mois, et que je lui demandais formellement de respecter ce vœu. J'étais résolue de mourir le jour même, s'il m'eût refusé ma demande : il me l'accorda.

Du reste, et vous le voyez, il n'est pas de magnificences dont il ne m'ait entourée. Je ne sais pas le nombre et les noms des esclaves qu'il m'a donnés, à moi, pauvre esclave. J'ai des pâturages dans la Sicile, des vignobles à Cécube et à Falerne dans la Campanie, et des plants d'oliviers dans le Picenum. Jamais encore le comte n'a cherché à éluder sa promesse et à venir ici. Il est vrai, et ceci ne vaut guère mieux, qu'il m'y fait visiter fréquemment, je pourrais dire surveiller, par son favori, à lui, favori, le seigneur Bébrix, vous savez ? un ancien maître d'armes du cirque de Vérone, qu'il a fait comte des écuries et sénateur ; votre égal, Cornélius ; votre égal, Julius ; votre supérieur, mes seigneurs, ajouta-t-elle en s'adressant aux chevaliers. On lui dit : Votre Sincérité, quand on lui parle, savez-vous bien ! et ne vous y trompez pas, car on vous ferait payer trois livres d'or d'amende, comme les a payées, aux dernières ides, le préfet de Rome, dont il a été le palefrenier. C'est lui qui me fait les visites du comte, et ma surprise est grande qu'il m'ait oublié aujourd'hui.

— Mais, dit tout haut Cornélius, c'est demain que le comte pourra vous les faire lui-même ; car c'est demain qu'expire le temps de votre vœu, c'est-à-dire que vient le dernier jour marqué par la Thessalienne.

— Oui, répondit Danaé.

— Et c'est demain, poursuivit-il, que vous devez avoir revu Andronic ?

— Oui, répondit-elle encore.

— Et sur quoi donc, ajouta-t-il avec anxiété, pensez-vous que la Thessalienne ne vous a pas trompée ; et que vous l'aurez revu en effet ?

— Sur ce que je l'ai revu hier, répondit Danaé, car autrement je serais morte aujourd'hui.

Une grande exclamation de surprise suivit ces derniers mots de Danaé. Le consul. Junius Donatus, qui s'était réveillé depuis quelques instants, allait demander des explications ultérieures, lorsqu'un esclave éthiopien

souleva la portière, et annonça : Sa Sincérité le sénateur Bébrix ! Tous les assistants se levèrent.

— Madame, dit-il, après avoir salué, en abaissant sur ses épaules le capuchon de son manteau, et en se servant du titre de *Madame*, mot d'étiquette déjà introduit dans le cérémonial des Romains, il a été dit que Son Excellence le comte Crispiciole ne viendrait pas chez vous ; mais il n'a pas été dit que vous ne viendriez pas chez lui. Son Excellence vous attend au palais de l'empereur, et elle vous prie de monter dans sa chaise, escortée de cinquante soldats aux gardes prétoriennes, qui sont sous votre portique.

Ces paroles furent dites d'un ton bref et d'un air sinistre. Danaé se leva ; et, prenant son mouchoir, qui était devant elle sur une table de citronnier incrustée d'ivoire, elle prit aussi, à la dérobée, un petit flacon d'onyx, caché dans un tiroir.

— Allons, mes seigneurs ! dit-elle.

L'escalier du palais était occupé par deux rangées d'esclaves tenant des bougies. Ces esclaves descendirent avec Danaé et avec sa suite, et se rangèrent devant le portique. Les domestiques attendaient avec les chaises et avec les chevaux. Tout ce cortège se dirigea vers le quartier du mont Palatin, précédé et suivi de torches, qui étoilaient l'obscurité de la voie Flaminienne. La lune se couchait alors à l'occident, et ses derniers reflets blanchissaient la région transtibérine et le sommet du Janicule.

IV

Les lois de la poétique nous permettent maintenant de revenir sur nos pas, et les lois de la raison nous l'ordonnent ; premièrement, pour chercher ce que voulaient dire les dernières paroles de Danaé, au sujet d'Andronic, qui avaient si fort réveillé le consul Junius Donatus ; secondement, pour essayer de découvrir quelles causes pouvait avoir la visite assez problématique que le seigneur Bébrix, comte des écuries, était venu faire, à minuit, suivi de cinquante prétoriens, au palais de la voie Flaminienne.

On se rappelle que Fabiola avait réussi à détourner Danaé de ses projets sinistres, en lui amenant une Thessalienne, bien instruite à l'avance, qui avait dit à la malheureuse enfant qu'elle reverrait Andronic dans l'année. L'époque marquée arrivait précisément le lendemain du jour où nous avons entendu Danaé racontant l'histoire de sa vie. Pendant les derniers mois de cette année, pleine d'espoir et d'angoisses, Fabiola, qui ne comptait guère sur la réussite de son stratagème, et qui tremblait à l'idée de perdre son enfant, car c'était véritablement l'enfant de son affection, image encore embellie de l'enfant de ses entrailles, eut recours à la Providence, se mit à prier avec ferveur, et essaya de faire goûter à Danaé les vérités saintes et consolantes du christianisme. Elle espérait que si elle pouvait parvenir à faire comprendre à Danaé une religion dont le Dieu avait donné l'exemple du sacrifice, elle arracherait du cœur de cette infortunée la froide et effroyable résolution qu'elle y nourrissait de mourir, plutôt que de vivre sans celui en qui était tout son passé, et en qui elle mettait tout son avenir. Mais les consolations et les leçons de Fabiola étaient comme cette semence de l'Évangile, que le vent jetait sur les pierres, et que les oiseaux du ciel emportaient grain à grain. Cette pauvre âme, toute meurtrie, ne pouvait pas être distraite de sa douleur ; et chaque fois qu'une parole sage et douce y laissait distiller son baume, quelque souvenir d'enfance, souvenir des bois et des prés où elle avait vécu jeune enfant, où elle, avait aimé jeune femme, venait effacer et détruire les incertaines et naissantes résolutions. Il ne restait plus que quelques jours, et Fabiola se répandait en prières et en aumônes, pour toucher Dieu en faveur de Danaé, lorsqu'un événement assez imprévu vint tout à coup rassurer l'une et sauver l'autre.

L'empereur Gallien, qui était allé en Égypte, en Grèce et en Asie, avait trouvé plaisant, dans une boutade, d'exterminer, un matin, quelques unes de ses propres légions. Il est vrai que ces légions avaient bien mérité quelque chose de semblable. Réunies aux environs de Byzance, un jour, sans aucun motif juste, elles cherchèrent querelle aux habitants, envahirent la ville, la pillèrent, la brûlèrent en partie, et tuèrent tous ses habitants mâles, jusqu'au dernier, si bien qu'un siècle plus tard, lorsque l'empereur Constantin y transporta le siège de l'empire, et en fit Constantinople, il n'y avait d'anciennes familles dans la ville que celles dont les aïeux se trouvaient absents à l'époque du massacre. Or, après avoir eu cette première idée, d'exterminer ses légions, Gallien en eut une seconde, non moins singulière, ce fut d'en prendre prétexte pour se faire décerner les honneurs du triomphe. Et comme il n'en coûtait pas plus, après avoir supposé qu'il avait remporté une victoire, de supposer qu'il en avait remporté plusieurs, il triompha, par la même occasion, des Goths, des Sarmates, des Francs et des Perses, qu'il n'avait ni battus, ni vus ; mais que ses généraux avaient quelque peu repoussés en Grèce, en Macédoine, en Asie et dans la Gaule.

Il fut donc annoncé, dans tous les carrefours de Rome, que l'empereur allait entrer en triomphe, à la tête de l'armée d'Orient. Cette nouvelle releva l'espoir de Fabiola, et fortifia Danaé dans la pensée qu'elle allait voir s'accomplir en effet la prédiction de la Thessalienne.

Il y avait déjà longtemps que la flotte de Ravenne était partie, sous les ordres de son préteur, pour aller embarquer en Orient les troupes qui devaient triompher avec l'empereur. Les Romains avaient, depuis Auguste, deux grands arsenaux maritimes. Celui de Misène, où était la flotte destinée au service de la Gaule, des Espagnes, de la Mauritanie, de la province d'Afrique, de l'Égypte, de la Sardaigne, et de la Sicile ; et celui de Ravenne, où était la flotte destinée au service de l'Épire, de la Macédoine, de l'Achaïe, de la Propontide, du Pont, de l'Orient, de la Crète et de l'île de Chypre. La flotte arriva enfin en vue du port d'Ostie, et l'empereur débarqua avec ses troupes.

L'armée se divisa en deux colonnes : l'une, ayant l'empereur en tête, remonta la rive gauche du Tibre, par la voie d'Ostie ; l'autre remonta la rive droite, par la voie du Port. La colonne de gauche, après avoir passé au pied de la pyramide de Cestius, entra par la porte Lavernale, qui conduisait, par le Septizonium, à la voie Triomphale ; la colonne de droite, entrée par la porte du Port, passa le Tibre sur l'antique pont Sublicius, défendu autrefois

par Horatius Cocclès ; longea la rivière jusqu'au temple de Vesta ; puis, prenant à droite par le Marché-aux-Bœufs, elle passa entre le Grand Cirque et la maison d'Auguste, et alla joindre la voie Triomphale au Septizonium. L'armée, réunie autour de l'amphithéâtre de Vespasien, y campa jusqu'au lendemain matin, et l'empereur passa la nuit dans le temple d'Isis, selon l'usage.

C'est le lendemain, au lever du soleil, que commença le défilé, par la voie Sacrée, jusqu'au Capitole. Fabiola et Danaé, pour lesquelles ce jour contenait une question de vie et de mort, avaient obtenu sans peine de Cornélius Céthégus un appartement, dans un palais qu'il avait sur le Forum, près du temple d'Antonin et de Faustine. Elles s'y rendirent de bonne heure, et s'y enfermèrent, après s'être enquis au préalable du costume et du drapeau auxquels elles pourraient reconnaître la cohorte des archers gaulois, qui d'ailleurs faisait partie de l'armée d'Orient, arrivée par la flotte de Ravenne.

On leur avait dit que les archers gaulois ne portaient pas de casque, mais seulement une coiffure de peau de loup ; leur bras gauche était défendu par un brassard fait de lames de fer articulées, et leur jambe gauche était enveloppée d'une grève de cuivre, rattachée à un cuissard qui montait à la ceinture. Leur drapeau était d'azur, bordé de deux cercles, l'un rouge, en dehors, l'autre jaune, en dedans. Au centre du drapeau était un globe rouge, enfermé dans un cercle blanc, et supportant deux aigles, l'un à droite, l'autre à gauche. Entre les deux aigles était un cartouche, contenant l'effigie de l'empereur¹.

Un sentiment indéfinissable d'angoisse s'empara de ces deux femmes, lorsque un groupe d'hommes de pousse, faisant ranger la foule avec des bâtons, annonça l'arrivée du cortège. Aussitôt, en effet, parurent les licteurs, suivis des magistrats urbains, lesquels étaient suivis eux-mêmes de timbaliers et de joueurs de flûte. Dans leur trouble, elles remarquèrent alors seulement ce que du reste elles savaient certainement, c'est-à-dire que l'armée ne viendrait que pour clore la marche ; et quoiqu'elles ne fussent là l'une et l'autre que pour y attendre l'arrivée incertaine d'un soldat, dont la vie était leur vie à toutes deux, elles se sentirent soulagées d'un poids horrible, par l'espèce de répit que cette remarque donnait à leur émotion.

Elles ne prêtèrent d'ailleurs qu'une attention fort distraite à cette longue procession. Les images en bois et en carton des villes prises, portées sur des chariots, les touchèrent peu ; les trophées, les panoplies, passèrent, et furent

à peine aperçus ; dix éléphants, qui étaient alors à Rome, et qui défilèrent, montés par des singes, quêtant avec leurs trompes les oranges qu'on leur jetait des fenêtres, ramenèrent un peu leurs yeux égarés dans le vague. Elles regardèrent alors un spectacle nouveau, et qui ne s'était jamais vu aux anciens triomphes ; c'étaient deux interminables files de femmes d'abord, et d'esclaves ensuite, portant des cierges allumés ; douze cents gladiateurs, vêtus de robes de femmes en drap d'or, qu'avaient prêtées les matrones, romaines ; cent bœufs blancs, accouplés avec des jougs dorés, et couverts de housses de soie à ramages ; deux cents bêtes féroces apprivoisées, et décorées de bizarres accoutrements ; de grandes charretées de bouffons et d'histrions de toute espèce, poussant des cris et provoquant les spectateurs ; puis, un groupe de sacrificateurs et de flamines, précédés des sacristains qu'on appelait *Camilles* ; puis encore quatre cents agneaux femelles, tout blancs, rangés sur deux files, et suivis du victimaire, ayant le coutelas à la ceinture et la hache sur l'épaule. La vue de ces victimes sans tache, qui passaient en bêlant d'une manière plaintive, émut Danaé jusqu'aux larmes ; si bien qu'elle ne prit garde ni à l'insulteur, qui marchait à pied, raillant quelques vaincus qui se traînaient chargés de chaînes, ni à l'empereur lui-même, qui passait, au bruit des acclamations, la couronne au front, sur un char traîné par quatre chevaux blancs, enharnachés de pourpre ; ni aux musiciens qui soufflaient, raclaient ou frappaient derrière lui.

Enfin, apparut l'armée ! Fabiola et Danaé, déjà trompées par les labarums des temples et par les bannières des corporations, se jetèrent tout en avant, au premier reflet des armures, le cœur rempli d'inexprimables terreurs. En tête marchaient les Invincibles Vétérans, qui portaient un drapeau rouge, compassé de trois cercles, le premier d'argent, le deuxième d'or, le troisième rouge, avec une tête humaine verte, affrontée et posée sur un cippe. Le cortège, déjà arrivé au Capitule, marchait plus lentement que jamais, et donnait le temps d'étudier les détails. Au deuxième rang, marchaient les Sagontiens, dont le drapeau d'azur avait deux gouvernails de pourpre en sautoir. Au troisième, venaient les Septièmes Géminiens, créés autrefois par César dans les Gaules, et qui portaient un drapeau d'or avec un globe d'argent, entouré de huit rameaux de chêne vert. Au quatrième, venaient les Augustéiens, qui avaient un drapeau d'argent bordé de rouge, avec un chat vert couché et assénestré ; La cohorte des Augustéiens défilait à peine, lorsque Danaé se leva et poussa un cri : c'était la bannière d'azur des archers gaulois qui s'avancait, avec ses cercles rouge et jaune, son

globe rouge dans un autre cercle d'argent et l'effigie de l'empereur dans un cartouche. L'infortunée, brisée par l'émotion, retombe sur son siège ; sa tête s'emplit de bourdonnements et ses yeux de ténèbres. Les soldats passaient lentement, deux à deux ; et quoique placée au premier étage, et presque au niveau du fer des piques, il lui semblait qu'une brume épaisse et subite lui dérobait la forme des objets. Elle demeura là, quelques instants, penchée, immobile, les yeux hagards ; peu à peu les archers gaulois défilèrent ; la bannière d'or des Joviniens, avec son aigle noir aux ailes éployées, brilla tout à coup ; il était évident qu'Andronic n'était pas venu avec l'armée, et Danaé s'évanouit.

Fabiola, tout en pleurs, appela ses esclaves. On porta Danaé dans sa chaise, où elle se, mit à côté d'elle ; et comme, le cortège, qui défilait toujours, empêchait de sortir par la voie Sacrée et de traverser le Forum, les esclaves sortirent par la porte du jardin, qui donnait sur la place de César. Ils se dirigèrent ensuite, le long du mont Quirinal, vers le temple de Nerva ; puis, tournant à gauche, ils traversèrent le Forum de Trajan, et allèrent rejoindre la voie Flaminienne, par la porte Ratumène.

La journée était déjà avancée, quand la chaise de Danaé la déposa sous le portique de son palais. Son évanouissement durait toujours, et ses esclaves, aidés par Fabiola, la portèrent dans sa chambre. Un affranchi du comte Crispiciole, son médecin, qu'il avait attaché au palais de Danaé, fut appelé sur-le-champ : il jugea qu'il n'y avait rien à faire, et se borna à lui faire respirer une eau merveilleuse, extraite, disait-il, d'œufs de phénix et de cervelles d'alcyons. Sur ces entrefaites, divers détachements de troupes, une fois la cérémonie du triomphe terminée, se dirigeaient les uns vers le Champ-de-Mars, les autres vers le camp des Prétoriens. La voie Flaminienne était précisément le chemin des uns et des autres. La cohorte des archers gaulois tournait à droite, le long du palais de Danaé, et se dirigeait, entre le mont Pincius et le mont Quirinal, vers la porte Colline, pour gagner le camp des Prétoriens, situé à l'est du mont Viminal, derrière les thermes de Dioclétien. Fabiola, par une inspiration subite, fit signe à un esclave de l'accompagner, et descendit précipitamment. Quand elle fut sous le portique, elle aborda résolument un officier, et le conjura de lui dire s'il ne manquait personne à la cohorte des archers gaulois. Personne, répondit l'officier ; excepté le primipilaire dont j'occupe provisoirement l'emploi, et qui a obtenu de quitter l'armée pendant quelques jours, pour aller dans la Gaule visiter sa famille.

— Et comment se nomme le primipilaire ? demanda Fabiola toute tremblante. — Il s'appelle Andronic, répondit l'officier ; et les termes de son congé exigent qu'il ait repris demain matin son poste dans la cohorte pour assister à une distribution générale de couronnes, que l'empereur doit faire aux soldats.

— Merci ! merci ! s'écria Fabiola, en courant vers le palais. L'officier, stupéfait de cette exclamation et de cette fuite, reprit son chemin, en se disant : Cette femme est folle !

Lorsque Fabiola fut remontée dans la chambre de Danaé, elle fit sortir les esclaves, et dit au médecin qu'elle répondait de tout. Alors, elle souleva la tête pâle de Danaé ; et, après l'avoir couverte de baisers et inondée de larmes, elle lui cria, dans un transport de joie : Réveille-toi, ma fille, réveille-toi ! Andronic sera ici demain ! Mais elle avait beau crier, pleurer, et supplier Danaé de revenir à elle ; sa léthargie, durait toujours ; ses joues étaient éteintes, ses mains moites et crispées ; et des larmes froides s'échappaient de ses paupières closes. C'était un spectacle triste et lamentable que ces deux femmes, dont l'une apportait, sans pouvoir se faire comprendre, la vie et la consolation de l'autre ; que cette joie, qui venait frapper en vain à la porte de ce désespoir ! Oh ! mon Dieu, s'écriait Fabiola, si ma pauvre enfant allait mourir, sans savoir que je viens la ; sauver ! Et puis, c'étaient des étreintes muettes : et des caresses convulsives, auxquelles Danaé, se prêtait avec la docilité d'un : cadavre. Ses beaux cheveux noirs, échappés à la dent de son peigne, d'or, s'étaient déployés, comme un voile, autour, de ses blanches épaules ; ses deux mules s'étaient échappées, de ses pieds ; les fils d'argent, qui retenaient en aiguillettes le corsage de sa robe, et qui avaient été coupés par le médecin, laissaient entrevoir la toile fine et transparente de Syène, dont elle était enveloppée. On aurait dit que Danaé se dépouillait, pièce à pièce, et pour la dernière fois, de ses parures de ce monde, et le suaire de la morte commençait à poindre déjà sous la robe de pourpre de la danseuse.

Peu à peu, cependant, quelques mouvements brusques des bras, et des paroles inarticulées annoncèrent la fin de la crise. Fabiola s'était mise à genoux, et priait Dieu d'avoir pitié d'elle, et de ne pas permettre que Danaé mourût, au moment où le rêve de sa vie allait s'accomplir. Quand sa raison parut revenue, et que ses yeux se furent ouverts, Fabiola l'interrogea doucement, pour s'assurer qu'elle comprenait. Alors, et pour ménager une transition, elle la gronda avec tendresse de s'être laissée aller à sa douleur ;

puis elle lui raconta son entretien avec l'officier des archers gaulois, devant le portique, et lui assura qu'Andronic serait de retour le lendemain. D'abord, Danaé restait accablée et immobile ; mais quand elle comprit bien ce que lui disait Fabiola, et qu'elle lui eut fait jurer que c'était la vérité, elle se jeta à son cou, en versant des larmes, dans un élan de joie insensée ; et ces deux pauvres femmes, qui avaient tant souffert depuis une année, restèrent ainsi longtemps dans les bras l'une de l'autre, se prodiguant les doux noms de fille et de mère.

— Tu vois, s'écria tout d'un coup Danaé, que la Thessalienne avait raison ! — Non, ma fille, lui répondit gravement Fabiola ; ce n'est pas la Thessalienne qui, t'a sauvée. Pardonne-moi, Danaé ; je t'ai trompée pour t'empêcher de mourir ; la prédiction de la Thessalienne était concertée entre elle et moi. — Et qui donc m'a rendu Andronic ? demanda Danaé toute surprise. — C'est le Dieu que je sers, ma fille, répondit Fabiola ; j'ai prié sa sainte Mère, qui a pleuré sur son Fils divin, comme je pleurais sur toi, ma Danaé ; je l'ai conjurée de conserver pour le ciel ton âme innocente et pure ; et il m'a semblé plus d'une fois voir passer dans mon sommeil les ailes blanches d'un ange, qui me disait d'avoir bon courage. Mets-loi à genoux comme moi, ma fille ; car je vois en ceci les desseins de Dieu.

Danaé, subjuguée par un sentiment indicible, se mit à genoux. Fabiola joignit en silence les deux mains de la néophyte ; puis elle dit tout haut cette prière sublime, que Danaé répétait après elle :

— Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite, sur la terre comme dans le ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Remettez-nous nos fautes, comme nous le remettons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

Alors, les deux femmes se levèrent, et gardèrent quelques instants le silence, absorbées dans la préoccupation de leurs émotions religieuses. Elles concertèrent ensuite de se rendre le lendemain, en chaise, à la grande revue que l'empereur devait passer, au camp des Prétoriens. Puis, elles rouvrirent les portes, et les esclaves vinrent s'informer en masse de l'état de Danaé. Elle les remercia tous avec bonté ; et sourit gracieusement à l'affranchi médecin, qui fit honneur de la cure à son eau extraite d'œufs de phénix et de cervelles d'alcyons.

Ce fut à cette grande revue du camp des Prétoriens que Danaé revit Andronic le lendemain, honoré par l'empereur d'un collier d'or, aux

applaudissements d'une foule immense. Il était d'une tournure si noble, et d'un visage si triste, qu'elle eut peine à le reconnaître tout, d'abord. Le lendemain, après avoir bien réfléchi aux moyens de lui parler ; elle lui écrivit un billet, ainsi conçu :

« Au primipilaire Andronic, au camp des Prétoriens.

Si vous êtes Andronic du bourg de Tarbes, dans la Bigorre, et si vous vous souvenez de ceux qui vous aimaient, quand vous étiez simple pasteur des Pyrénées, rendez-vous demain, à l'entrée de la nuit, au palais du comte Crispiciole, dans la voie. Flaminienne : Prenez un déguisement. Mêlez-vous aux clients qui recevront leur sportule, et demandez à un esclave noir, qui sera debout devant la porte, de vous faire parler au maître du palais. Ne craignez rien, Andronic. »

Danaé ferma la lettre, et la scella avec un cachet d'or qu'elle avait à son doigt. Fabiola se chargea de la faire porter par un de ses esclaves, dont elle était sûre ; et toutes deux lui donnèrent ses instructions, insistant surtout sur ceci, que la personne qu'on attendait vînt déguisée, et qu'elle se mêlât aux clients, à l'entrée de la nuit.

Ces malheureuses instructions, données à plusieurs reprises et à voix haute, par deux femmes absorbées dans leur pensée, furent entendues par une esclave de la chambre de Danaé, que le comte Crispiciole avait placée auprès d'elle, pour surveiller sa conduite. Il avait déjà été informé de la passion bien caractérisée que Cornélius Céthégus nourrissait pour elle, et de la grâce compatissante avec laquelle Danaé la repoussait. Sa fureur fut au comble, lorsqu'il apprit que Danaé et Fabiola avaient vu défiler le triomphe, d'un appartement du palais de Cornélius, et que Danaé avait été remportée en pâmoison, à travers les jardins, par une porte dérobée. Mais, lorsqu'il apprit par l'esclave que Danaé avait fait porter une lettre, qu'elle avait écrite elle-même, au lieu de la dicter à son esclave écrivain, selon son usage, et qu'elle attendait un homme, le lendemain soir, déguisé, et caché parmi les clients, il demeura convaincu que cet homme, c'était Cornélius Céthégus, et sa première pensée fut de les faire poignarder l'un et l'autre. Il fit donc venir l'ex-maître d'armes du cirque de Vérone, le seigneur Rébrix ; mais il se ravisa dans l'intervalle, et il pensa qu'il suffisait, pour le moment, d'envoyer chercher Danaé de gré ou de force, sauf à statuer ensuite sur le sort de Cornélius, son complice.

C'est justement de cette honorable ambassade que venait s'acquitter le comte des écuries, flanqué de cinquante soldats aux gardes, au moment où

le consul Junius Donatus, réveillé de sa léthargie, demandait à Danaé la suite de ses aventures.

V

Lorsque Danaé se présenta dans l'appartement du comte Crispiciole, au palais de l'empereur, et lui dit, debout devant lui, avec une simplicité calme, fière et digne : Que me voulez-vous ? toute la grande colère du comte fondit comme neige, sous son regard céleste. La nature pauvre et dégradée du nain s'humilia devant la nature belle et pure de la jeune fille des Pyrénées ; et c'est à peine s'il put lui dire, comme en s'excusant : Vous êtes allée, hier, chez Cornélius Céthégus ; il vous aime, et vous l'aimez. Danaé, qui était décidée à dire toute la vérité, si on la lui avait demandée, se borna à répondre aux paroles du comte. Oui, je suis allée hier, dit-elle, dans le palais de Cornélius ; mais j'y ai été conduite par sa nourrice Fabiola, ma bonne maîtresse, et j'ai vu passer le triomphe, seule avec elle. Il est bien possible que le noble Cornélius Céthégus aime une pauvre esclave comme moi, quoiqu'il ne me l'ait jamais dit ; mais moi, seigneur, je vous jure que celui que j'aime, ce n'est pas Cornélius ; et je ne demande que deux jours encore à Votre Excellence, pour l'en convaincre tout à fait. Le nain se précipita, à ces mots, aux genoux de Danaé, et voulut lui prendre la main, qu'elle retira. Comme il n'y avait plus que deux jours à attendre, pour qu'il pût aller chez Danaé, il ne douta pas que la personne aimée, ce ne fût lui. Sa joie en fut si grande, qu'il voulut donner sur le-champ à Danaé des soieries et des sardoines, qu'il avait achetées pour elle dans la rue de Toscane ; mais Danaé refusa tout, en disant qu'elle n'accepterait en ce moment que la permission de rentrer chez elle. Elle n'eut pas plutôt prononcé ces mots, que le comte Crispiciole la salua d'un air plein de déférence, et donna ordre à Bébrix de la reconduire, avec les cinquante gardes d'escorte, au palais de la voie Flaminienne.

Lorsque Danaé fut partie, le comte Crispiciole ordonna aux officiers de sa chambre de le coucher sur-le-champ, persuadé qu'il allait être bercé toute la nuit par des songes d'or. Une fois dans son lit, il se mit à repasser les détails de cette entrevue, et il se répéta les raisons parfaitement concluantes avec lesquelles Danaé avait dissipé ses soupçons. Cependant, il se rappela tout d'un coup qu'il avait oublié de lui parler de la lettre qu'elle avait écrite, et de lui demander des explications sur cet homme déguisé, qui devait être

introduit chez elle, le lendemain soir, à l'heure où les clients allaient chercher leur sportule. Cette découverte le frappa. Après y avoir réfléchi mûrement, il demeura convaincu que Danaé ne lui avait pas tout dit. Il lui fut impossible de s'endormir. Il lui semblait que toute la voie Flaminienne était remplie de jeunes sénateurs, qui donnaient des sérénades à Danaé, et qui passaient par-dessus les murs du jardin, avec toutes sortes d'échelles. L'assoupissement dans lequel il tombait quelquefois, à force de fatigue, était rempli de cauchemars affreux. Enfin, il n'y pouvait plus tenir, lorsque le jour parut. Il appela son esclave cubiculaire, se fit lever, se fit revêtir d'une grande robe de soie à ramages, se fit porter sur un lit de repos élégant, incrusté d'écaille, et ordonna d'aller chercher le seigneur Bébrix.

Pendant que le comte des écuries était réveillé en sursaut, dans son palais des Carènes, près de la maison de Cicéron, on procéda à la toilette du comte, de Crispiciole.

Nul ne savait au juste l'âge du seigneur Crispiciole. Seulement, il avait été ramassé, parmi des bateleurs qui avalaient des épées de Lacédémone, et qui étalaient des vipères vivant en communauté avec des oiseaux, sur le pavé du quartier de Suburre, sous le consulat de Marc-Antonin Héliogabale et d'Eutychianus Comazo. Il avait donc plus de quarante ans. Sa taille était, à l'époque où il fut recueilli pour les amusements de l'empereur, de trois pieds deux pouces romains ; c'est-à-dire d'un peu moins de trois pieds français. Ces nains étaient soigneusement recherchés par les empereurs, qui en composaient des ballets, et qui les faisaient quelquefois combattre contre des grues, pour renouveler la guerre des pygmées, dans Homère. On appelait les nains *nani* et les naines *nanæ*. Les grammairiens de Rome, qui ne savaient pas comment ce mot était entré dans la langue latine, le faisaient venir du grec. Aulu-Gelle dit que c'était un mot barbare, et il avait raison, car le mot *Nen* se trouve dans tous les patois celtiques du midi de la France, pour désigner un petit enfant, et il était passé de ces patois dans le latin, ainsi que beaucoup d'autres mots, ce qui montre qu'à certains égards, c'est le latin qui dérive du français, et non le français du latin. Ces nains devenaient quelquefois des personnages très-redoutables, par l'ascendant qu'ils acquéraient sur l'esprit des empereurs. Tibère en avait un qui se tenait debout derrière lui, pendant son dîner, et qui fut cause de la mort de personnages fort illustres. Auguste fut peut-être le seul qui ne les aima pas. Du reste, les polichinelles, que l'Italie a conservés, ne sont pas autre chose qu'un souvenir des antiques ballets de nains, qui étaient organisés à la cour

des empereurs romains. Nous sommes donc dispensé de décrire au long la personne du comte Crispiciole ; le *signor Pulcinella*, qui est fort connu, en est une exacte reproduction. Ceux qui en voudraient un autre type, n'auraient qu'à se rappeler le nain qui tient un perroquet, dans le tableau des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse. Ces nains étaient d'ailleurs quelquefois très-intelligents, et même très-spirituels, ainsi que le prouve l'histoire de Triboulet.

Le seigneur Crispiciole avait eu autrefois une chevelure rousse. Les destins et les ans l'avaient tellement compromise, qu'il avait fallu la sacrifier. Un esclave tenait donc sa tête, qu'il enduisait d'une légère couche de dropax, pour arracher, extraire et extirper tous les cheveux tenaces et récalcitrants. Deux autres esclaves tenaient ses jambes, et les frottaient de psilothrum, pour les épiler, et pour leur donner le poli nécessaire. Deux autres tenaient ses mains, en rognaient doucement les ongles avec un morceau de résine, et adoucissaient leurs contours avec de la pâte de Venise ! Une fois ces opérations terminées, un sixième esclave posa sur le crâne de Crispiciole une belle perruque blonde, parfaitement bouclée, qui aurait fait honneur au dernier descendant de Cincinnatus :

La toilette terminée, d'autres esclaves apportèrent le déjeuner, sur un plateau de vermeil, incrusté de pierreries. Comme Son Excellence avait fort mal dormi, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'elle mangeât beaucoup, on lui servit un déjeuner de convalescent. C'était un ramier à la purée de zéa, deux grives du Picenum au gingembre, et un francolin rôti. On apporta ensuite, dans des vases murrhins, des petites figues de Syrie, et des prunes blanches de Damas. C'est à peine s'il put avaler une gorgée de vin rouge cuit de Latétania, mêlé d'un peu d'eau chaude, dans un gobelet d'or.

Comme le seigneur Crispiciole achevait son déjeuner, et tandis qu'un esclave lui essuyait les mains et les lèvres, avec une serviette de lin de Canope, Bébrix entra.

— Sais-tu, lui dit Crispiciole, sans autre préambule, que tu n'étais qu'un méchant maître d'armes du cirque de Vérone, donnant quelque leçon d'escrime aux gladiateurs, et couvert d'une lacerne trouée en laine d'Altino ; et qu'aujourd'hui, tu as un palais et des esclaves, et que tu traînes sur les pavés plus de pourpre et de soie, que les satrapes du roi Sapor n'en portent sur leurs épaules ?

— Oui, seigneur, répondit Bébrix, atterré par l'inattendu de cet interrogatoire, qui menaçait d'être fort long.

— Sais-tu encore que je t'ai pris dans ta salle d'armes, pour te faire comte des écuries, ce qui te vaut sept sous d'or sur le prix de chaque cheval qu'on lève pour l'armée, dans les provinces ?

— Oui, seigneur.

— Sais-tu, enfin, que je t'ai fait sénateur de deuxième classe : tu voulais être de la première, et avoir l'Excellence, ce qui t'aurait donné le privilège de ne pouvoir être décapité que sur jugement de l'empereur ?

— Oui seigneur.

— Eh bien, si tu sais toutes ces choses, dis-moi donc ce que tu as fait pour les mériter.

— Seigneur, répondit Bébrix, évidemment mis à l'aise par cette demande, il y avait le patrice Licinius Quadratus, votre ennemi, qui disait tout haut, au palais, que c'était une honte de voir l'empire conduit par un singe en chlamyde, ce qui faisait sourire l'empereur. Vous me montrâtes du doigt cet homme. Je le tuai.

— Après ? dit Crispiciole.

— Il y avait un jeune chevalier, parfumé et frisé, qui convoitait fort la danseuse que vous gardez, pour vos héritiers apparemment, dans votre palais de la voie Flaminienne : vous parûtes jaloux du chevalier. Un soir qu'il descendait des jardins de Lucullus, je l'attendis près d'un puits de l'aqueduc de la Vierge, et je l'y noyai.

— Après ? continua Crispiciole.

— Seigneur, répondit Bébrix, je suis forcé d'avouer que vos bienfaits ont dépassé mes services ; mais vous ne pouvez guère plus me donner de l'or, et je puis encore vous donner du sang.

— C'est fort bien dit, répliqua Crispiciole. Écoute. Je vais te fournir une occasion qui nous rendra quittes. Le sénateur Cornélius Céthégus est amoureux de Danaé.

— Ce jeune Corydon, à la figure pâle ? fit Bébrix.

— Lui-même, reprit Crispiciole. Il doit aller, ce soir, déguisé, se mêler, à l'entrée de la nuit, aux clients de Danaé, et tâcher de pénétrer chez elle. Tu prendras dix hommes, bien armés et bien sûrs ; tu t'embusqueras avec eux, sous l'arc de Marc-Aurèle ; et tu feras, à ton choix, de Cornélius, ou ce que tu as fait de Licinius Quadratus, ou ce que tu as fait du chevalier.

— Mon honneur, dit Bébrix, en se relevant avec fierté, ne me permet pas d'exécuter en tout point les ordres de Votre Excellence.

— Comment cela ? fit Crispiciole.

— Avez-vous jamais vu, reprit Bébrix, vous, qui êtes doyen du collège des Augures, qu'on envoyât dix victimaires, armés de glaives et de haches, pour saigner un passereau ? Allons donc ! J'irai ; mais seul, et suivi seulement de deux esclaves, portant, non des épées, dont je n'ai que faire, mais des éventails, que rend fort nécessaires la chaleur qu'il fait aujourd'hui. Du reste, si vous voulez, je vous remettrai demain la peau du galant empaillée, comme on dit que le roi Sapor a fait de celle de Valérien, le père de notre empereur.

— Fais comme tu voudras, dit Crispiciole, mais va te préparer.

Bébrix partit là-dessus, en fredonnant une chanson égyptienne. Comme il allait disparaître, Crispiciole le rappela, et lui dit : N'oublie pas qu'il doit être déguisé, et qu'il essayera de se mêler aux clients de Danaé, pour pénétrer chez elle.

VI

Vers huit heures du soir, le jour même où Son Excellence le comte Crispiciole s'était réveillé, le cœur tout affaibli par mille visions nocturnes, qui avaient dix fois interrompu son sommeil ; un peu après le moment que le poète Martial assigne au souper de César et à la lecture des petits vers, deux hommes cheminaient, par des routes différentes, vers le palais de Danaé.

L'un, enveloppé du sagum militaire, descendait de la porte Colline, le long de la muraille de Servius Tullius, jusqu'au vieux marché à l'huile, qui est aujourd'hui le Campidoglio-Vecchio, et puis prenait à droite, vers les jardins de Lucullus. Il marchait lentement, la tête penchée, portant horizontales les deux plumes d'aigle qui étaient attachées à son piléus de montagnard. Sa main gauche maintenait en repos les tassettes de sa cataphracte, et la droite jouait avec la poignée d'une épée gauloise, qui se terminait par des babines de lion. Sa tournure était celle d'un soldat en tenue de ville.

L'autre venait du quartier du Forum ; il avait la démarche géométrique et la hanche effacée, comme un homme qui a longtemps pratiqué les principes, de la palestre. La lunule démesurée qu'il portait sur sa chaussure témoignait aux yeux les plus distraits de sa qualité de patricien. Il paraissait rigoureux sur l'étiquette de sa qualité, car il n'avait pas donné dans cette intempérance de costume, qui métamorphosait en autant d'Asiatiques les Romains de son temps. Il portait la toge en laine de Grenade, avec la bordure de pourpre ; seulement son pallium traînait un peu derrière lui. Le capuchon en était rabattu, comme s'il avait voulu saluer ; mais ce n'était qu'une précaution contre la chaleur excessive d'une soirée assombrie d'orages. Ses jambes et ses bras, soigneusement épilés au psilothrum, avaient été passés ensuite à la craie, et revêtus, pour dernier lustre, de trois couches de pommade aux fèves grasses. Cet apprêt donnait à penser qu'il était fort soigneux de sa personne, ce qui était confirmé par les mouches adroitement distribuées sur son visage, pour en éveiller la torpeur. Il avait à la naissance du cou une large cicatrice, qu'il disait être un coup de framée, reçu dans ses anciennes campagnes ; mais elle laissait reconnaître, quand on

la regardait de près, les traces évidentes d'un trident de mirmillon. Il portait la longue épée des hastaires, au côté droit, selon l'usage ; et l'on apercevait, par l'entre-bâillement de sa toge, le manche d'un poignard recourbé d'Illyrie, qu'on appelait sica, d'où est venu le mot français sicaire. Deux esclaves, tenant des éventails en plumes de paon, imprégnés de senteurs, suivaient ce personnage, dans lequel nous pensons qu'on aura reconnu le seigneur Bébrix.

Ces deux hommes arrivaient en même temps, l'un de l'orient, l'autre du midi, au palais de Danaé. Il avait fait tout le jour un temps orageux, qui avait amoncelé un nuage grisâtre sur le mont Esquilin et sur le mont Viminal ; si bien que les rayons de la lune étaient tamisés par ses imperceptibles clairières, avec une parcimonie qui confondait les formes des objets. Il fallait même que ces deux hommes eussent en tête des projets peu susceptibles d'être exposés au grand jour, pour qu'ils se missent ainsi, à cette heure et par ces ténèbres, à parcourir les rues sans être précédés de flambeaux.

Bébrix, suivi de ses deux esclaves, alla se poster sous l'arc de Marc-Aurèle, qui était en face du portique. L'autre personnage, qu'il avait déjà aperçu, et qu'il croyait être le sénateur CornéliusCéthégus, déguisé en soldat, s'avança vers les clients, qui causaient entre eux par groupes, en attendant la distribution des sportules.

Bébrix, sénateur de fraîche date, ne connaissait Cornélius que d'une manière assez vague ; cependant il lui trouvait ce soir-là une taille plus élevée qu'à l'ordinaire, ce qu'il mit sur le compte d'une illusion d'optique, produite par l'obscurité. Il avait tracé dans son esprit les premiers délinéaments d'un plan de campagne, qui consistait à empêcher Cornélius d'entrer chez Danaé ; mais il rencontra, une fois sur le terrain, d'assez graves difficultés, qu'il n'avait pas prévues. Ce n'était pas précisément de tuer le jeune sénateur, qui l'embarrassait ; il avait dépêché en sa vie de bien plus rudes besognes ; mais le moyen, par exemple, d'aller l'aborder au milieu des clients, qui l'auraient peut-être défendu, et qui, en tout cas, auraient semé l'alarme ? Il ne fallait pas songer non plus à le faire tirer à l'écart par un esclave ; l'amoureux devait avoir ses instructions, et Bébrix ne les connaissait pas. Tout bien considéré, il crut qu'il n'y avait pas d'autre moyen de tuer convenablement Cornélius, que de l'attendre à sa sortie. Il avait bien un peu sur la conscience la brèche notable qu'allaient éprouver, par l'entrevue des deux amants, les droits du seigneur Crispiciole, d'autant

mieux qu'il voyait quand cette entrevue allait commencer, et qu'il ne voyait pas quand elle allait finir ; mais, par Hercule ! s'écria-t-il, ce n'est pas grand chose quand on le sait, et ce n'est rien quand on l'ignore. Le mort ne se vantera de rien. Il fut charmé d'avoir trouvé, pour son acquit, une aussi bonne raison ; et il s'assit sur un banc de pierre, placé devant l'are de Marc-Aurèle, en disant à ses deux esclaves : Allons, coquins, jouez de l'éventail ; je pense que vous ne laisserez pas suffoquer un homme de ma sorte.

En ce moment, les derniers clients de Danaé achevaient de recevoir leur sportule. Le personnage descendu de la porte Colline s'avança vers un esclave noir, debout auprès de la porte ; celui-ci lui adressa quelques mots à voix basse, et termina leur court entretien, en disant : « Suivez-moi. » Ils entrèrent alors tous les deux ; la porte se ferma sur leurs pas, et l'on entendit dans la serrure les grincements qu'y faisait en tournant une clef laconienne.

VII

Ce jour et cette heure étaient attendus, depuis une année, avec une solennelle et douloureuse impatience par Danaé. Tout à fait remise de la chaude alarme que lui avait donnée la jalousie de Crispiciole, elle était rentrée chez elle, sous l'escorte de Bébrix, et s'était couchée, encore sous le poids des vives émotions de la journée. Elle savait que l'esclave de Fabiola avait remis sa lettre à un archer gaulois, qui avait dit être le primipilaire Andronic, et elle ne doutait pas qu'il ne se présentât, à l'heure dite, au palais de la voie Flaminienne. Quant à l'adresse et à l'audace nécessaires pour parvenir jusqu'à elle, elle connaissait trop le hardi et brave montagnard, pour en avoir la moindre inquiétude. Ces réflexions épanouirent le cœur, depuis si longtemps brisé, de la pauvre enfant ; ses idées noires s'illuminèrent de l'éclat de ses souvenirs, et elle s'endormit heureuse, rêvant des bois et des prés où son âme s'était ouverte aux pures et splendides joies de l'affection.

Quand elle se réveilla, ce qui eut lieu assez tard, elle n'eut qu'une pensée, celle de se préparer à recevoir Andronic. Tout d'abord, elle songea à se faire belle et gracieuse. Elle ouvrit tous ses coffres, bouleversa toutes ses armoires, épuisa tous ses écrins. Elle délibéra pour savoir si elle donnerait la préférence aux tissus transparents, en lin d'Égypte, ou aux soieries ramagées de Biblos. Des brodequins en cuir de Venise et des mules en satin pourpre la tinrent fort longtemps indécise ; et il lui fut impossible de se prononcer entre une parure de sardoines, et une parure d'onyx. Pendant les incertitudes qu'entretenait cet examen, ses yeux tombèrent par hasard sur ses vêtements de bergère, qu'elle avait toujours conservés, et qui étaient soigneusement exposés à l'endroit le plus visible de sa chambre. A l'instant même, son irrésolution disparut ; elle remplaça dans leurs écrins, dans leurs armoires, dans leurs coffres, les merveilles qu'elle en avait tirées ; et elle demanda pardon, dans son cœur, à Andronic, d'avoir oublié un seul instant, tout en songeant à lui, les simples habits sous lesquels il l'avait aimée.

Elle s'habilla donc comme elle était autrefois dans les landes de la Bigorre. Sa cotte en laine, à raies verticales, rouges et blanches, laissa voir le bas de sa jambe, d'une finesse et d'une cambrure exquise. Sa brassière en

drap bleu enveloppa, toujours avec la même aisance, sa taille élégante et souple, et dessina, dans des manches longues et étroites, le galbe de ses bras divins. Elle mit à ses pieds nus deux petits sabots minces et légers, recouverts d'un cuir noir, attaché avec des clous de cuivre, et terminés par une pointe d'une légère courbure. Elle ôta l'aiguille d'or qui retenait ses cheveux ; seulement, elle les enveloppa d'une mignonne coiffe en toile blanche ; et elle jeta sur sa tête un grand capuchon de laine rouge, qui couvrait ses épaules et descendait jusqu'au bas de sa taille. Comme peu à peu la nuit était venue, elle fit allumer les bougies, pour mieux se voir dans son miroir d'acier poli ; et la petite moue charmante qu'elle fit, en se regardant, laissa penser qu'elle n'était pas mécontente de sa toilette.

Danaé s'assit alors, et se mit à penser pour attendre. Sa tête, chargée de rêveries, ploya peu à peu sur sa main ; et elle était ainsi depuis quelques instants, lorsqu'un esclave noir écarta la portière, et dit à quelqu'un qui le suivait : Entrez, seigneur, Après quoi, il se retira.

Ces paroles éclatèrent toutes sonores dans les silencieuses méditations de Danaé. Elle se leva debout, par un élan convulsif ; elle étendit les bras, et voulut se précipiter ; mais elle retomba évanouie, en poussant un cri venant de l'âme ; ce cri, c'était le nom d'Andronic.

Andronic, car c'était lui en effet que nous avons vu descendre de la porte Colline, resta brisé par ce cri, et ébloui par cette apparition. Il regarda autour, de lui, avec des yeux égarés, porta ses deux mains à son front, où se pressaient de confuses et de tumultueuses pensées ; puis, toutes ses forces fléchirent, et il tomba à genoux, auprès de Danaé. Le cœur du soldat s'emplit et déborda peu à peu d'émotions doucement tristes et tendres ; il prit les deux mains de Danaé dans les siennes, et les arrosa, sans pouvoir parler, des larmes abondantes qui coulaient sur ses joues. Au bout d'un instant, Danaé rouvrit les yeux ; et voyant Andronic agenouillé à ses pieds, elle jeta ses bras autour, de son cou, en s'écriant : O mon Andronic ! je t'attendais, et j'ai bien souffert ! Andronic ne put encore rien répondre à ces paroles ; et il se passa quelques minutes, pendant lesquelles on n'aurait rien entendu dans la chambre de Danaé, si ce n'est des sanglots étouffés et de muettes étreintes.

Quand toute cette-joie, toute cette surprise, toute cette tendresse, furent descendues de l'exaltation qui anéantit, à l'émotion qui enivre ; quand les idées furent libres, les langues déliées, les larmes tariées ; Andronic regarda Danaé, avec une expression d'étonnement et d'affection indicibles, et

s'écria : Mais dis-moi donc, ma Silvula, ma sœur, ma belle et chaste fiancée, par quel prodige des dieux te retrouvée-je ici ?

— Tu le sauras, Andronic. Je te conterai mes chagrins après ton départ, les espérances folles, et pourtant réalisées aujourd'hui, de te retrouver à Rome, et l'amitié de Fabiola, une sainte femme, qui m'appelle sa fille, et qui sera aussi ta mère, Andronic. J'étais avant-hier à une fenêtre de la voie Sacrée, au moment où passait le triomphe, et je croyais t'y voir. Une Thessalienne me l'avait promis. Je te dirai tout cela. Tu ne sais pas ? J'ai cru que je mourrais de douleur, quand ta cohorte est passée sans toi, et l'on m'a emportée évanouie. Mais hier, je suis allée au camp des Prétoriens, et j'ai vu l'empereur mettre à ton cou un collier d'or. O mon Andronic ! mon âme posait alors sur ton front une couronne plus incorruptible encore, faite de ma tendresse et de mon admiration. Mais toi, mon frère, mon seul défenseur au monde, ma vie, ne sentais-tu pas, au fond de ton cœur, en quelques contrées lointaines que tu fusses, des douleurs profondes et des pressentiments intimes, qui te disaient que je souffrais et que je pleurais pour toi ?

— Sois bien sûre, répondit Andronic, ma Silvula chérie, doux enfant, dont j'ai vu naître la grâce et fleurir la pureté, que je te sentais aimer et souffrir en moi-même. Je ne craignais qu'une chose, c'est que les dieux ne donnassent pas à ton corps la même force qu'à ton âme. J'étais certain que tu pourrais m'aimer ; mais je n'étais pas certain que tu pourrais vivre. Je te disais tout à l'heure qu'il y avait, en ceci, un prodige des dieux. Ce prodige, ma Silvula, ce n'est pas ton affection, c'est ton existence.

— Venez donc près de moi, fit Danaé avec un air de dignité charmante ; je n'ai pas, moi, pour que vous restiez agenouillé, bel et brave officier, un collier d'or à mettre à votre cou ; je n'ai que mes deux bras pour l'étreindre, et je le pourrai faire tout aussi bien, quand vous serez à mes côtés. Parle-moi, Andronic ; il y a si longtemps qu'il fait un silence affreux dans mon cœur, où je n'avais plus que l'écho presque éteint de tes paroles passées.

Danaé l'avait pris par les mains et l'avait fait asseoir tout près d'elle, en disant ces paroles ; elle savait que l'esclave fidèle de Fabiola veillait à quelques pas de sa porte, et que tout dormait dans le palais. Elle le débarrassa de son piléus et de son épée, qu'elle posa sur sa table de citronnier. Elle-même ôta son beau capuchon rouge, en s'asseyant de nouveau ; et, lui tenant ses deux mains dans les siennes, elle se renversa contre le dossier de sa chaise d'ébène, en lui disant : J'écoute.

— Quand nous revenions d'Orient, dit Andronic, nous nous arrê tâmes quelques jours à Smyrne, pour donner le temps aux troupes de l'Asie Mineure, qui devaient triompher avec nous, de rejoindre la flotte. Il y eut alors aussi des galères qui devaient pénétrer, par le détroit de Cadix, dans l'Océan, pour aller donner l'ordre de s'avancer à quelques détachements, venus par terre du Danube, et qu'on allait attendre sur la côte de la Gascogne. Je n'avais depuis longtemps dans mon âme qu'un souhait, ma Silvula ; c'était de te revoir. J'implorai, comme une grâce, du tribun de ma légion, d'aller sur les galères qui devaient toucher les grèves de notre océan des Pyrénées, et de pouvoir embrasser mon père, pendant que les troupes arriveraient et s'embarqueraient. Lorsque je vis, en abordant au rivage, les cimes des pins, sur lesquels nos yeux avaient autrefois suivi les volées des palombes, je cherchai aussi les troupeaux que nous y menions paître. Je m'avançai ainsi vers la Bigorre, sans rien trouver, et le cœur plein de pressentiments sinistres. Le second jour, je rencontrai des pasteurs qui n'avaient pas vu ton père et le mien depuis deux années. Le soir du troisième jour, je vis fumer de loin les villages de mon beau pays, et j'allai demander l'hospitalité, pour la nuit, à des paysans dont j'espérais tirer des nouvelles. Ils m'en donnèrent, en effet, ma Silvula, et de bien poignantes ! Ils me dirent que ton père et ton grand-père étaient morts ; et que toi, ô ma sainte fiancée ! tu avais quitté la Bigorre ; depuis plus d'une année ; suivant, à ce qu'on assurait, des vagabonds infâmes, qui t'avaient emmenée on ne savait plus où. Je ne le crus pas, ô mon âme ! ajouta Andronic, en déposant un baiser, sur le front incliné et triste de Danaé ; et j'eus hâte d'aller vers mon père, que je devais trouver avec les troupeaux dans une vallée qu'on m'indiqua.

Quand j'eus revu et pressé dans mes bras le vieillard, ma première parole fut pour toi. Mon père demeura muet et sombre. — Au nom des dieux, mon père, où est Silvula ? Des misérables ont osé me dire qu'elle avait suivi des étrangers, qui passaient. Je sais bien que cela n'est pas possible. Par pitié, où est-elle ? — Elle est morte, me répondit mon père ; morte de désespoir, sans doute, ajouta-t-il, comme j'allais lui demander où étaient déposés tes restes ; car j'ai inutilement cherché son corps sur la berge des Gaves. Je suis resté seul, mon fils, pour pleurer tout le monde ; et je te laisserai sans doute bientôt l'héritage encore gros si de ces douleurs.

Juge, ô mon amie ! de l'aspect qu'eurent pour moi ces vallées, jadis si belles, où maintenant toutes les affections, de ma vie allaient s'éteindre,

avec mon vieux père ; où j'étais accouru, de plus de mille lieues, pour dire à ma fiancée ; Je l'aime ! et où je ne trouvais pas même son tombeau ! Je partis sur-le-champ, l'âme anéantie, promettant de revenir, mais comprenant que je ne pourrais jamais pardonner à un pays, qui ne m'avait pas gardé, deux années, ce qui lui donnait tout son charme et tout son éclat à mes yeux.

Quoi que tu aies souffert, ma pauvre Silvula bien-aimée, je l'ai souffert comme toi. Je t'ai crue morte, je t'ai pleurée ; et hier, quand j'étais à genoux devant l'empereur, mon âme invoquait ta jeune ombre, et t'offrait le sacrifice du peu de gloire qui venait de rayonner sur moi. Mais dis-moi donc quelque chose de ce mystère de ta vie. Comment es-tu venue à Rome, et chez qui sommes-nous maintenant ?

— Nous sommes chez moi, répondit Danaé.

— Chez toi ! fit Andronic, pâle d'étonnement. Et il se mit à se lever, et à considérer alors toutes ces choses, qu'il n'avait pas seulement vues ; les meubles de soie, sur lesquels il s'était assis ; les tapis de Babylone, dont il foulait les dessins fantasques ; les torchères scintillantes, dont les bougies éclairaient une chambre éclatante de pourpre et d'or.

— Chez toi ! reprit-il d'une voix forte, dans laquelle perçaient des pressentiments terribles et un sombre désespoir. C'était donc vrai, ce que disaient ces misérables, qui ont voulu flétrir la mémoire ! Oh ! je comprends maintenant, s'écria-t-il en reculant de deux pas, l'hésitation de mon vénérable père, quand il m'a dit que tu étais morte ; il a mieux aimé que j'eusse une sainte fille à pleurer, qu'une prostituée à maudire !...

— Andronic, Andronic ! s'écria Danaé en se levant, ne prononcez pas devant moi de ces horribles paroles ! J'allais mourir, demain, pour rester digne de lui, si je ne l'avais pas revu, dit-elle en éclatant en sanglots ; et c'est lui maintenant qui m'outrage ! Grands dieux ! que vais-je devenir, s'il ne croit pas à un amour comme le mien ? Regardez-moi, Andronic ; et dites si j'ai l'air d'une prostituée !

Elle avait, en disant ces paroles, tant de fierté dans le regard, tant de dignité dans la voix, tant d'innocence dans le visage, qu'Andronic parut visiblement troublé et confus de ce qu'il avait dit. Cependant, il restait toujours à expliquer comment Danaé pouvait se trouver chez elle, dans un palais si magnifique. Elle eut pitié de ce douloureux combat entre son cœur et sa raison. Elle s'avança doucement vers lui, et lui tendit la main, en lui disant : Je vous pardonne. Alors, elle le fit asseoir de nouveau à côté d'elle.

Écoutez-moi, ajouta-t-elle ; vous chercherez ensuite le nom que je mérite, pour me faire oublier... pour vous faire oublier celui que vous m'avez donné.

Danaé reprit alors l'histoire de sa vie. A mesure que son récit arrivait aux choses tristes et désespérées ; les yeux d'Andronic se mouillaient de larmes. Quand elle raconta comment elle avait été vendue, et comment Fabiola l'avait trompée, pour l'empêcher de mourir, Andronic tomba à ses genoux, et lui demanda grâce ! — Comment donc as-tu fait, ô ma bien-aimée, ô mon épouse ! pour suffire à tant de douleurs et à tant d'obstacles ? Quand tu étais enfant, il fallait te porter dans mes bras, pour passer les ruisseaux, parce que tu n'osais pas mettre tes pieds, même dans des flots où un agneau n'eût pas mouillé sa toison : comment donc, dis-le-moi, je t'en prie, es-tu devenue si courageuse, si forte, si sublime de résolution ?

— Parce que je t'aime, répondit Danaé en souriant. La nature a mis en nous, si chétives et si faibles, des forces immenses, qui y dorment, aux jours de paix, pour se réveiller aux jours des grandes épreuves. Le cœur d'une femme, Andronic, est comme un grain d'encens : ce n'est que lorsqu'il brûle qu'il exhale son parfum.

Tu vois, ajouta Danaé, que si je suis aujourd'hui chez moi, dans ce palais, j'y suis sans honte et sans crime. Et puis, n'est-ce pas, tu viendras m'en arracher demain ?

— Aujourd'hui même, reprit vivement Andronic ; car pourquoi donc n'en sortirais-tu pas avec moi ?

— Cela ne se pourrait pas sans nous perdre, répondit Danaé. Et là-dessus elle lui fit comprendre comment il fallait s'assurer, avant tout, une retraite assez obscure, pour y échapper aux recherches que ne manquerait pas de faire le comte Crispiciole. Elle s'en rapportait sur ce point à la tendre sollicitude de Fabiola, qu'elle allait envoyer chercher. Elle acheva, en recommandant à Andronic de faire ses préparatifs pour l'emmener le lendemain, et de se présenter au palais, de la même manière, et à la même heure. Puis, elle se leva, pour écarter les lourds rideaux de pourpre qui masquaient une fenêtre ; et elle fut toute surprise d'apercevoir, par les ouvertures horizontales des volets, les premières lueurs de l'aurore, qui blanchissaient l'acrotère de l'arc de Mare Aurèle.

— Pars maintenant, dit-elle, mon Andronic. Voici le jour. Nous aurions été avertis, dans nos vallées, par le cri de l'alouette, et par l'aile du ramier quittant la branche de l'yeuse.

En disant ces paroles, la jeune fille s'approcha d'Andronic, timide et le front baissé. Le montagnard y déposa un baiser en silence, et sortit le cœur inondé de joie. Le fidèle esclave noir, qui l'attendait, le reconduisit par la main. Il ouvrit la porte, sans réveiller l'esclave portier ; et Andronic, d'un bond dans la rue, reprit le chemin du camp des Prétoriens.

Il avait à peine fait quelques pas, lorsqu'un homme, debout au milieu de la route, et flanqué, à quelque distance, de deux autres hommes, également debout, s'avança résolument vers lui.

— Par Castor ! dit l'inconnu en l'abordant, il paraît, cher seigneur, que vous mettez le temps aux choses. Les aurores sont très-fraîches en plein air, savez-vous ? surtout lorsqu'on les attend, sept grandes heures, avec deux éventails pour manteau.

— Vous vous trompez, sans doute, fit brusquement Andronic ; débarrassez-moi le chemin.

— Du tout ! du tout ! continua l'inconnu ; je ne me trompe pas ; j'ai eu, par Jupiter ! assez de temps pour réfléchir. Et surtout, croyez bien qu'on, ne me, trompe, pas. Pensiez-vous d'aventure, tourtereau mon mignon, que c'était en mettant quelques plumes de vautour sur votre bec, que l'on faisait ployer les filets à un oiseleur de mon expérience !

— Ah ! dit Andronic impatienté, que me veut donc cet homme ?

— Moi, cher seigneur ? Rien du tout. Mais c'est Son Excellence, le comte Crispiciole qui trouve que vous, voulez beaucoup trop de choses à une princesse de théâtre, qui loge en ce palais. Comme il n'aime pas que les jeunes, patriciens qui sont, comme vous, l'espoir du nom romain, perdent leur temps à ces folies, il m'a chargé de vous tuer. Je n'ai pas oublié ma qualité, en acceptant cette mission ; Je ne vous dépêcherai donc pas, comme les autres ; mais je croirai avoir satisfait aux devoirs de, la confraternité sénatoriale, en vous priant de me montrer la longueur de votre épée.

Là-dessus, l'inconnu porta la main à la garde de son glaive. D'un bond, le vigoureux montagnard fut sûr lui. Il saisit son épée, avant qu'elle ne fût tirée, et l'arracha, encore dans sa gaine de bronze, en brisant le baudrier. Le mouvement de haut-le-corps qu'Andronic imprima à son adversaire, fit tomber un poignard que celui-ci portait dans les plis de sa toge. Il voulut se baisser, pour le ressaisir ; mais Andronic le frappa vigoureusement sur la nuque avec la lourde gaine de son épée, qu'il tenait dans sa main, et de ce seul coup, l'étendit par terre. Il voulut d'abord le tuer, comme un assassin ; mais il avait son âme si remplie de douces pensées, qu'il n'eut pas la force

de se mettre en colère. Et puis, il ne connaissait pas cet homme, et l'idée lui vint qu'il était peut-être fou. Il se borna donc à : le châtier très-paternellement, à grands coups de pied ; puis il jeta au loin l'épée qu'il lui avait ôtée, et il s'en alla.

Cette chaude correction avait été administrée avec une telle promptitude, que le seigneur Bébrix, car c'est Sa Sincérité en personne que nous avons vu rouer de coups, n'eut pas le temps de se reconnaître. Il croyait toujours avoir affaire au sénateur blondin Cornélius ; et il avait été tellement stupéfié de se sentir assommer par ses mains délicates, enduites de pâte de Venise, qu'il ne songea pas à se prémunir contre un danger sérieux.

Il se releva, au bout de quelques instants, en disant : Par Jupiter ! ceci est la fin du monde. Holà ! coquins, cria-t-il à ses esclaves ; laissez-là vos éventails, et venez me relever. Mais les esclaves avaient joué des jambes, au commencement de l'action, croyant leur maître mort. Il secoua donc tout seul la poussière de sa toge, et vérifia la gravité de ses contusions. Qui aurait jamais cru, poursuivit-il, que ce Cornélius sans barbe avait une telle vigueur ! Oh ! l'Endymion maudit, il m'a disloqué. Par Castor ! je ne vois pas pourquoi ces gens-là sont sénateurs : s'ils voulaient, ils seraient tout aussi bien gladiateurs, ou portefaix au port d'Ostie. Il valait vraiment bien la peine d'attendre l'aurore pour cela ! — Ainsi, fit-il en comptant sur ses doigts, premièrement, l'honneur du seigneur Crispiciole gravement atteint ; deuxièmement, mes épaules odieusement diaprées ; la nuit n'a pas été bonne. De tout ceci, il ne faudra raconter au seigneur Crispiciole que la moitié ; encore, aurai-je assez de grandeur d'âme, pour n'avouer que celle qui me regarde.

C'est égal, grommela-l-il en reprenant la voie Flaminienne, je n'aurais jamais cru que ce petit Cornélius à mine langoureuse était de force à rosser Pirithoüs.

VIII

Quand Danaé eut entendu la porte du palais se refermer sur les pas d'Andronic, et que l'esclave se fut présenté pour prendre ses ordres, elle lui commanda d'aller chez Fabiola, et de lui dire qu'elle la priait de venir sur-le-champ. Elle se réveillait à peine d'un court sommeil de quelques heures, lorsque Fabiola entra. Danaé lui raconta, encore tout émue, son entrevue avec Andronic, et leurs projets de fuite pour le soir même. Elle ajouta qu'elle était pleine de craintes et de doutes, sur l'heureuse issue de cette entreprise, par la difficulté d'échapper aux officiers de police que le comte Crispiciole ne manquerait pas de mettre en campagne, aussitôt son évasion ; qu'elle aurait beau alléguer sa qualité d'esclave de Fabiola, et réclamer la protection du préteur : quel magistrat serait assez hardi, pour se mettre en travers devant les caprices, et surtout devant les passions du favori tout-puissant de l'empereur ? Elle n'avait donc qu'un seul espoir, l'amitié de sa bonne maîtresse, de sa bonne mère, qui l'avait déjà sauvée de la mort, et qui la sauverait encore du déshonneur, pire, que la mort même. Fabiola hocha tristement la tête, en écoutant ces paroles. Elle garda quelques instants le silence, absorbée dans une profonde méditation. A la fin, il parut lui venir une idée qui rasséréna quelque peu son front. — J'ai à l'autre extrémité de Rome, dit-elle, derrière les Thermes d'Antonin Caracalla, entre la porte Capène et la porte Lavernale, une petite maison très-mystérieuse, où je donne asile à des chrétiens. Je te cacherai dans cette maison, ma fille, jusqu'à ce que le comte Crispiciole ait tout à fait renoncé à ses recherches, et que tu puisses retourner dans ton pays. Je vais avertir sur-le-champ les diacres et les saintes veuves qui l'habitent, et t'y préparer, une retraite, où je te mènerai ce soir. Là-dessus, elle sortit à la hâte ; et la confiance revint dans l'âme de Danaé.

Le primipilaire Andronic avait songé, de son côté, aux préparatifs de la soirée. Il avait fait appeler, dans sa tente, sous prétexte de service, quatre centurions des archers gaulois, dont il connaissait le dévouement et le courage. C'étaient quatre montagnards cantabres, hommes résolus et terribles, auxquels il s'ouvrit sur son projet, et qui lui jurèrent de mourir pour lui. Il fut convenu qu'ils sortiraient du camp, bien armés, à l'entrée de

la nuit, et qu'ils suivraient Andronic, pour protéger l'enlèvement de sa fiancée.

Il y avait une troisième personne, pour laquelle cette journée était encore plus souriante et plus belle, et qui s'y était préparée avec plus de joie ; c'était le comte Crispiciole. Les temps marqués par le vœu de Danaé étaient arrivés ; l'obstacle opposé à son ardente passion allait être détruit, et il n'était plus séparé, que par quelques heures, de ce qu'il considérait comme son bonheur le

plus doux et le plus grand. Il avait épuisé les magasins de soierie de la rue de Toscane, il avait recherché tout ce que les marchands orientaux possédaient de belles pierreries, il avait réuni les plus précieuses peintures à l'encaustique des artistes de l'Argilète ; et il s'apprêtait à porter toutes ces merveilles chez Danaé, pour faire de son palais un séjour où elle fût aussi splendidement que dans son cœur. Ses esclaves, levés au point du jour, avaient consommé sur son corps leurs cosmétiques les plus rares ; dropax, psilothrum, pâte de Venise, flacons de nard, poudres astringentes, huiles ombrées, strigiles d'or, tout y avait passé : à midi, on l'avait déjà mis cinq fois au bain, et on lui servait un déjeuner, à la fois léger et substantiel ; des becfigues aux jaunes d'œufs épicés, cuits dans des pelotes de pâte, un phénicoptère rôti, saupoudré de cumin, un pâté de grives, de raisins secs et de noix confites, assaisonné de sarriette, et des coings lardés de clous de girofle, lorsqu'on vit entrer le seigneur. Bébrix, qui venait rendre compte de sa mission de la veille.

Sa Sincérité le comte des écuries mardi fort péniblement, appuyé sur deux esclaves ; il avait autour de la tête autant de bandelette qu'une laie de deux ans, aux sacrifices des Ai barvâles.

— Par Hercule ! s'écria Crispiciole, en éclatant de rire, vous avez donc rencontré Annil ou l'armée de Porsenna, que vous revenez plus maltraité que le consul Varron, après la bataille de Cannes ?

— Hélas ! fit piteusement le seigneur Bébri ni Quintus-Mulius, qui brûla, son poignet sur réchaud des Toscans, ni Fabius-Maximus, campa toute une année dans les nuages devant l'armée ; carthaginoise, n'eurent un sort par au mien. J'ai été battu, roué, égorgé, tué, p un jeune homme blond, on peut dire par u femme, comme les quarante-neuf gendres Danaüs.

— Et comment cela ? continua Crispiciole, riant plus fort.

— Au moment où le beau Cornélius sortait au point du jour, du palais de Danaé...

— Tu l’as donc laissé entrer, misérable ! s’écria Crispiciole, cessant tout à coup de rire, et se levant de fureur.

— Non ! non ! répondit Bébrix, se reprenant à la hâte de sa maudite distraction ; mais j’ai la tête et les épaules en un tel état de délabrement, que je ne sais plus ce que je dis. C’est au moment où il voulait entrer, que je lui ai livré un combat terrible, dans lequel, par un déploiement subit et inattendu de vigueur athlétique, dont je sens les effets, sans en comprendre les causes, il m’a foulé aux pieds, comme je m’apprêtais à le faire de lui. Ni Votre Excellence, ni moi, ne serons en sûreté, tant que cette bête féroce ne sera pas enchaînée. Je viens donc vous demander cinquante soldats aux gardes, et la permission d’aller saisir sur-le-champ, dans son palais, ce mystérieux Cornélius, aigle, déguisé en pigeon, qui roucoule comme l’un, et qui déchire comme l’autre.

Bébrix partit en effet, avec autant de déploiement militaire, que s’il avait été question d’aller prendre le roi Sapor. Ses soldats envahirent le palais de Céthégus, et dispersèrent les esclaves ; Cornélius, qui n’était pas encore levé, parcourait, dans un recueil de poésie, des vers charmants que l’empereur Adrien avait faits avant de mourir. Il eut beau protester qu’il ne savait pas ce qu’on lui voulait, et n’opposer aucune résistance ; Bébrix, qui ne s’y fiait pas, se tint à une certaine distance, et le fit saisir vigoureusement par dix hommes. On le porta plutôt qu’on ne le conduisit aux prisons Mamertines, où on l’enferma comme soupçonné de crime de lèse-majesté, qui était le crime des innocents. — C’est inimaginable, se dit Bébrix, que les caprices de cet homme ! Ce matin, c’était Polyphème, et ce soir, c’est un enfant. Il me faisait peur, et il me fait pitié. Cet homme a deux tempéraments contraires ; et je serai tombé sur le mauvais.

Lorsque le comte Crispiciole fut délivré de l’appréhension que lui causait Cornélius, il se dirigea vers le palais de Danaé, dans une grande litière, portée par huit Mores, et suivi d’un grand nombre de serviteurs. Il avait, comme tous les seigneurs romains, d’innombrables esclaves, exerçant plusieurs métiers, ou plusieurs arts, des charpentiers, des menuisiers, des tapissiers, des fourbisseurs, des médecins, des cuisiniers, des poètes, des danseurs, des grammairiens, des peintres, des histrions. Il les avait émancipés, selon l’usage, moyennant une certaine redevance annuelle, payée partie en argent, partie en journées, selon les professions. Le peintre devait des tableaux, le fourbisseur des épées, le médecin des visites, et comme cette redevance était le prix du rachat des esclaves, le maître

pouvait en disposer en faveur de qui il voulait s'il ne jugeait pas à propos d'en faire usage lui-même. C'est ainsi qu'il avait transféré à Danaé les visites de son affranchi médecin le plus habile. Le jour dont nous parlons, il avait requis pour l'accompagner au palais de la voie Flaminienne ses affranchis peintres, tapissiers et décorateurs, et il traînait après lui, sur quatre mules, les soieries, les bijoux et les tableaux dont il voulait faire le cadeau de sa bienvenue.

Jamais encore on ne l'avait vu si beau que ce jour-là. Sa perruque était d'un blond fort tendre, raffinement qui faisait grand honneur à son goût, car il n'y avait que les femmes qui en portassent de cette nuance. Il avait soin de ne jamais gratter sa tête qu'avec un seul doigt, ainsi qu'il convenait à un élégant. Sa robe, de soie rose et blanche, laissait voir des brodequins brodés de perles. Il tenait à sa main gauche, à cause de la chaleur, un bonnet phrygien en drap d'or, surmonté de trois plumes de cygne, attachées avec une agrafe d'émeraudes ; et il s'appuyait sur une canne élégante, à pomme d'argent sculpté, comme la reine Hécube, dans le poète Euripide.

Son arrivée jeta la terreur dans l'âme de Danaé. Elle ne l'attendait pas de sitôt, et Andronie ne devait la délivrer qu'à l'entrée de la nuit ; Fabiola, qui était déjà revenue, se tenait à ses côtés, et ne la quittait pas. Heureusement, le comte Crispiciole, après les premiers compliments, voulut étaler la splendeur des présents qu'il faisait à Danaé. Cette exhibition fut très-longue. Il montra d'abord les bijoux, puis les soieries, puis les peintures. Il parcourut en détail les appartements du palais, et il les trouva indignes d'une femme honorée de son affection. L'idée lui vint d'essayer immédiatement l'effet des soieries et des tableaux, et il s'excusa, auprès de Danaé, de déranger pendant quelques instants la symétrie de sa demeure. Danaé se hâta de dire qu'il fût fait selon les désirs de Son Excellence. C'était du temps de gagné. Il appela donc les affranchis décorateurs, et ceux-ci déclouèrent au plus tôt les tentures et les tableaux. Ce ne furent, pendant quelque temps, qu'admirables étoffes éblouissant les yeux, et que coups de marteau assourdissant les oreilles. Quand les tentures furent posées, vint le tour des tableaux. C'étaient des peintures parce procédé à l'encaustique, familier aux anciens, dont peuvent donner une idée les dessins des Catacombes, du recueil de Bosio, et la célèbre peinture dite la Vigne Aldobrandini.

Crispiciole fit placer sous la statue de Bacchus sa peinture la plus précieuse ; c'était un petit tableau d'Apelles, représentant Vénus

Anadyomène, qui avait été consacré autrefois par Auguste, dans le temple de César. Le bas en était altéré ; et comme personne n'avait jamais osé y toucher, Néron l'avait fait remplacer par une copie, peinte par Dorothee. A droite, il mit un superbe tableau d'Arellius, représentant une courtisane ; et, à gauche, une Médée, de Timomaque de Byzance, que César avait payée autrefois quarante talents. Puis il plaça, aux meilleurs endroits, plusieurs miniatures de la belle et illustre Lala, de Cyzicène, qui avait fait, du temps de Varron, les portraits des grandes dames romaines, les uns sur bois, au pinceau, les autres sur ivoire au burin.

Lorsque les tentures et les tableaux furent à leur place, le comte Crispiciole fit allumer les bougies. L'effet de la chambre de Danaé, ainsi décorée, était magnifique. Le fond écarlate des tentures éblouissait les yeux, et les lames d'or et d'argent qui couvraient les meubles scintillaient sous l'éclat des bougies. Il y avait surtout un lit de repos, revêtu d'écaillé, et garni de pourpre, qui était merveilleux d'élégance. Le comte y conduisit Danaé par la main, et s'y assit près d'elle, en faisant signe de la main à tout le monde de sortir. Danaé retint Fabiola d'un coup d'œil, et comme le comte paraissait sur pris et irrité de la voir près d'elle, Danaé lui dit, avec simplicité et avec dignité, qu'elle avait l'habitude de son amitié et de sa compagnie, et qu'elle espérait que Son Excellence ne voudrait pas signaler son arrivée au palais, par une séparation, qui serait un chagrin. Crispiciole gratta le haut de sa perruque avec l'annulaire de sa main gauche, et fit tout ce qu'il put pour dissimuler l'horrible contrariété qu'il éprouvait.

Son Excellence se rejeta sur les mains de Danaé, qui lui parurent mignonnes et charmantes. Le comte voulut les porter à ses lèvres, mais Danaé les retira. Alors, il prit prétexte des habits de bergère, dont Danaé s'était revêtue, pour examiner la coupe de sa brassière de drap bleu, qui dégageait les épaules et qui dessinait la taille ; Danaé se recula doucement. Le comte était à bout. Il vit d'un coup d'œil, qu'entre cette femme et lui, si rapprochés pourtant l'un de l'autre, il y avait un abîme, que peut-être il ne franchirait jamais.

— Savez-vous une chose, lui dit-il d'un ton encore calme, c'est que je suis le maître à Rome ? — J'en sais deux, lui répondit Danaé sur le même ton, c'est que vous êtes le maître de l'empire, mais que vous ne serez pas le mien.

— Pourquoi cela ? demanda Crispiciole avec surprise.

— Parce que vous voulez avoir mon amour, ou mon corps, et que vous n'aurez ni l'un ni l'autre. — Tenez, ajouta Danaé, au moment où le comte se levait de colère, ne vous emportez pas, cela serait inutile. Je vais vous l'expliquer. Mon amour est donné depuis longtemps, et pour toujours.

— A Cornélius Céthégus, fit Crispiciole ; je le sais.

— Non, reprit Danaé, ce n'est pas le noble Cornélius que j'aime ; il me pardonne, parce qu'il sait que mon cœur n'était plus libre quand je l'ai vu. Je vous ai dit que j'avais fait un vœu, qui m'obligeait à rester trois mois seule ; j'attendais l'ami de mon enfance, celui auquel appartient ma vie, le fiancé que mon père m'avait donné. Il est venu ; mon vœu est accompli. Vous m'avez mise dans ce palais, malgré mes prières et malgré mes larmes : vous m'avez entourée de merveilles, dont je n'ai pas besoin, et que je dédaigne, moi, simple bergère, accoutumée aux merveilles plus grandes encore de la nature et des dieux ; reprenez toutes ces choses. Je n'appartiens qu'à celui que j'aime ; et, je vous l'ai dit, je ne vous aime pas.

— Par Jupiter ! s'écria Crispiciole en fureur, nous allons voir. En disant cela, le nain s'approcha d'elle, et lui saisit les bras, avec ses mains osseuses.

— De la violence ! Sauvez-moi, Fabiola, dit Danaé en pleurant, je suis perdue ! Fabiola prit Danaé dans ses bras, et fit tous ses efforts pour la dégager.

— Holà ! mes esclaves, cria le comte d'une voix forte ; saisissez cette vieille femme. Par Hercule ! ajouta-t-il, Thésée, qui était un demi-dieu, daigna combattre les amazones, au Thermodon ; mais l'histoire ne dit pas qu'elles fussent vieilles et laides. Faites-moi passer par la fenêtre cette Penthésilée de soixante ans.

Il y eut alors une grande confusion et de grands cris, dans la chambre de Danaé. Les deux pauvres femmes, qui se tenaient étroitement embrassées, étaient meurtries par les esclaves, qui essayaient de les séparer. Quoique leur résistance fût désespérée, peu à peu cependant les esclaves firent lâcher prise à leurs mains ; et déjà elles-mêmes, comprenant bien que toute lutte était inutile, ne se défendaient plus que par leurs larmes et par leurs gémissements.

— Qu'est ceci, par tous les dieux ! cria tout à coup, du côté de la porte, une voix tonnante.

Danaé tomba à genoux, en s'écriant : Je suis sauvée ! Elle avait reconnu Andronic.

Crispiciole et les esclaves se retournèrent vivement, et ils virent, debout à l'entrée, et d'une main soulevant la portière, un soldat de haute stature qui les regardait. Quand le soldat, eut compris, au milieu de ce tumulte, qu'il y avait là deux femmes, presque terrassées, qui suppliaient et qui pleuraient, et que ces deux femmes étaient Danaé et Fabiola, il saisit vigoureusement une haute chaise sculptée, et, en moins de temps qu'il n'en faut à un vent d'orage, pour disperser quelques fétus, il frappa, renversa, culbuta, balaya ce tas énorme de valetaille bigarrée, qui se précipita, pêle-mêle, en hurlant, et d'étage en étage, par les marches de l'escalier. Quand il ne resta plus dans la chambre que les deux femmes, encore par terre, et le nain, stupéfié dans un coin, Andronic laissa tomber ce qui restait de la chaise, et se précipita vers Danaé. La malheureuse enfant se jeta à son cou, tout éplorée, en lui disant : Merci, ô mon Andronic ! tu viens de sauver ta fiancée des lâches brutalités du comte Crispiciole. Je t'ai bien attendu et bien imploré ! Andronic la rassura et la consola. Elle s'assit, encore toute tremblante, et Fabiola répara, du mieux qu'elle put, le désordre que la lutte avait mis dans sa toilette.

— Quel est ce chat-huant empanaché ? fit tout à coup Andronic, en montrant le nain, qui était à peine remis de sa surprise.

— Tout l'empire romain me nomme Son Excellence le comte Crispiciole, répondit le nain avec dignité.

— Ah ! c'est vous qui êtes le comte Crispiciole ? reprit Andronic. Par Hercule ! je suis charmé, de voir le visage de celui qui a voulu m'assassiner, ce matin, par procuration.

— Moi, vous assassiner ? dit Crispiciole ; l'aigle ne prend pas des mouches, mon petit soldat ; vous rêvez.

— Soit, fit Andronic ; mais il y a quelqu'un qui doit rêver fort mal à son aise, s'il rêve aussi ; c'est l'honnête spadassin qui venait pour me tuer de votre part, et que j'ai roué de coups, dans la rue, comme je sortais, ce matin, au lever de l'aurore, de la chambre de Danaé.

— Comment ! s'écria Crispiciole, pour qui ces paroles étaient un trait de lumière, vous êtes sorti, au lever de l'aurore, de la chambre de Danaë ?

— Apparemment, répondit Andronic ; puisque j'y étais entré la veille au soir, et que vous ne m'y avez pas trouvé ce malin.

— Sais-tu bien que je te ferai mettre en croix, dans le cirque, avec l'infâme qui l'a laissé pénétrer ici ? s'écria Crispiciole.

— Vraiment ! reprit Andronic, en éclatant de rire. Mais sais-tu bien toi-même, mon petit aiglon, qui ne prends pas des mouches, que je vais te faire voler par la fenêtre, à moins que je ne t'emporte dans ma poche, pour te faire promener et montrer dans les rues, aux prochaines saturnales, par les valets du camp ?

— A moi, tous mes esclaves ! s'écria Crispiciole.

— Écoute, mon joli chien frisé de Laconie, lui dit Andronic ; il est bon de l'apprendre, pour calmer ton ardeur martiale, que j'ai laissé à la porte quatre centurions cantabres, qui empêcheront que ce soit d'entrer ou de sortir, qui monteront, si je les appelle, et qui démoliront ton palais en un quart d'heure. Quant à tes esclaves, je les crois peu disposés à user le dernier montant qui reste encore de ta chaise. Et d'ailleurs, il y en a de neuves. C'est donc un compte à régler entre nous deux, et voici ton lot. Tu as voulu me faire assassiner. Ce n'est pas ta faute si je ne suis pas mort. Je vais donc le tuer. Je ne suis pas assez riche, moi, pour payer des sénateurs ; je vais faire moi-même la besogne, et je m'en acquitterai mieux que tes tueurs, qui vont attendre leur homme avec des éventails. Si tu veux faire ton testament à la manière des soldats, serre ta ceinture, voilà deux témoins ; et dépêche-toi.

Andronic, en disant ces mots, portait la main à son épée. Danaé et Fabiola se précipitèrent sur son bras, en criant : Grâce ! grâce !

— Vous croyez ? reprit Andronic. Eh bien ! je lui pardonne ce qu'il a voulu faire contre moi ; mais je ne lui pardonnerai pas ce qu'il a voulu faire contre vous. Voyons comment ce hibou descend d'un troisième étage.

Il prit alors le nain d'une main vigoureuse, et il s'avança vers la fenêtre, en le tenant en l'air. Il avait déjà écarté le lourd rideau de pourpre, et il touchait au volet, lorsque les deux femmes le conjurèrent de nouveau, et le retinrent encore. Il resta un moment dans la même position, comme un homme qui réfléchit ; puis, il se mit tout d'un coup à rire, en s'écriant : Par Hercule ! l'idée est joyeuse. Bouffon, tu vas me dire si tu en as jamais trouvé une pareille, pour égayer l'empereur. Aussitôt, et sans lâcher l'infortuné Crispiciole, il alla prendre un marteau et des clous, que les décorateurs avaient laissés sur une table ; il revint ensuite vers la fenêtre ; et, après avoir appliqué le nain contre un volet, il l'y cloua avec quatre clous, par ses habits, comme font les paysans d'une chouette. — Je devrais t'y clouer par le front, lui dit-il ; mais je veux que tu dises ton avis au palais, sur cette aventure. Lorsque Crispiciole fut solidement attaché, Andronic lui

posa son bonnet phrygien sur la tête. Puis, il ouvrit le volet en dehors, et le fixa contre la muraille. Bonsoir, seigneur comte, fit-il en le saluant ; je ne manquerai pas, demain matin, de faire demander comment Votre Excellence a passé la nuit.

Tout cela fut imaginé, résolu et fait en quelques minutes. La mine du pauvre nain avait été si piteuse, que Danaé et Fabiola, qui l'avaient deux fois sauvé de la mort, ne purent pas s'empêcher de rire, en le considérant dans sa burlesque posture. Andronic les précéda immédiatement toutes deux, jusqu'au bas de l'escalier. Les esclaves du comte, qui y étaient attroupés, s'enfuirent épouvantés, à son aspect, et allèrent s'entasser dans une grande salle basse. Andronic les y suivit, les y enferma à double tour, et emporta la clef. Ils ne nous suivront pas, se dit-il. Il prit à la porte ses quatre fidèles Cantabres, qui l'attendaient l'épée à la main ; ils levèrent tous la tête en partant, pour considérer Grispiciole, qui avait l'air, au troisième étage, d'un manteau qu'on a mis à sécher ; puis, ils tournèrent à gauche, par le coin du palais, et ils se dirigèrent, en silence dans l'obscurité, vers la porte Quirinale.

IX

La petite caravane avait beaucoup de chemin à faire, pour arriver au quartier de la porte Capène, où Fabiola conduisait Danaé. La précaution qu'avait prise Andronic d'enfermer sous clef les esclaves de Crispiciole, était une mesure très importante, en ce qu'elle empêchait qui que ce fût, de la maison du comte, de s'attacher à leurs pas, et de signaler le lieu de leur retraite. Fabiola marchait en tête, femme forte et dévouée, qui avait toujours songé à gagner une âme à Dieu, en conservant une fiancée à son époux.

Andronic se tenait à côté de Danaé, pour la guider dans les lieux obscurs et lui donner la main aux passages difficiles. Ils arrivèrent ainsi rapidement à la muraille de Servius Tullius, qu'ils franchirent par la porte Quirinale. Ils tournèrent alors à gauche, vers le quartier du Sentier-Haut, pour éviter les lieux trop fréquentés. Un peu avant d'arriver aux Thermes de Dioclétien, ils prirent tout à coup à droite, passèrent successivement au pied du mont Viminal et au pied du mont Esquilin, et parvinrent, sans accident, à la basilique de Sicinius, près de l'endroit où est aujourd'hui l'église de Sainte Marie-Majeure. Une patrouille de garde urbaine, qui descendait de la porte Collatine à l'Arc de Gallien, les força de prendre un peu plus à droite, vers les jardins de Mécène. Ils passèrent avec beaucoup de précaution à l'extrémité du quartier d'Isis et de Sérapis, où était la caserne des soldats de marine de la flotte de Misène, dans la voie Labicana, et ils se dirigèrent, par le versant oriental du mont Célius, vers la porte Férentine. Cette porte, ainsi que la porte Quirinale, que nous avons déjà traversée, se trouvait alors enfermée dans l'intérieur de la ville, comme le sont, à Paris, la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin. Il n'y avait donc ni herse, ni corps de garde. Ils se dirigèrent alors vers la colline de Mars-hors-des-Murs ; et, après avoir traversé la voie Appia, en rentrant par la porte Capène, ils s'arrêtèrent enfin devant une maison de modeste apparence, dans cet angle que faisait le mur d'enceinte, vers le tombeau des Scipions.

Il pouvait être près de minuit, et la rue était obscure et déserte. Comme la maison n'avait pas d'esclave portier, on remarquait, le long du montant de droite, un maillet de bois, suspendu avec une ficelle. Fabiola prit le maillet,

en frappa trois coups d'une certaine manière, et, au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit.

— Il ne manque personne, ce soir ? demanda Fabiola à la femme qui avait ouvert la porte. — Non, ma sœur, répondit celle-ci.

Alors le petit cortège entra mystérieusement, et la porte se referma.

Maintenant que nous avons mis Danaé en lieu de sûreté, le lecteur nous approuvera sans doute de revenir à l'infortuné Crispiciole, que nous avons laissé dans une de ces positions affreuses, où les tortures les plus cruelles n'excitent aucune sympathie, parce que le ridicule tue la pitié. Son Excellence est toujours clouée à un volet du troisième étage, dans la voie Flaminienne ; et si le doyen du collège des Augures voulait tirer parti de sa merveilleuse situation, nul ne pourrait, mieux que lui, au lever du soleil, observer le vol des oiseaux qui passeront sur le mont Vatican.

Lorsque le comte fut revenu de la stupeur profonde où l'avait jeté la vengeance insolemment clémente d'Andronic ; lorsque le bruit de ce fatal marteau, qui clouait moins ses habits que son cœur, eut cessé de retentir à son oreille, il se mit à crier pour appeler ses esclaves. Personne ne vint. Comme il ne savait pas qu'Andronic les avait tous enfermés dans une salle basse, et que l'entablement du portique, qui faisait saillie sur la rue, lui avait dérobé la fuite de Danaé, il lui passa dans l'esprit une idée horrible. Il était hors d'état de concevoir qu'une jeune fille, belle comme Danaé, adorée comme elle devait l'être de celui qu'elle avait choisi et aimé, se fût conservée chaste et pure. Naturellement peu fait pour plaire, il avait toujours beaucoup moins courtoisé que marchandé, et il ne connaissait des femmes que leur prix. Le dévouement, l'affection, le lien des âmes, lui paraissaient autant de sentiments fabuleux, qui n'avaient jamais existé dans le commerce des hommes, et qui devaient se trouver tout au plus parmi les habitants de cette terre Atlantique, située par delà les mers, en face des colonnes d'Hercule, dont le poète Sénèque avait parlé. A ses yeux, Danaé n'était donc que la maîtresse de ce terrible soldat, qui avait bossue le crâne de Bébrix, et qui l'avait lui-même cloué comme une chauve-souris à un volet de son palais. Or il s'imagina que Danaé, cette créature charmante, qui avait illuminé pendant trois mois les ténèbres de ses songes ; la première femme qu'il eût aimée, la seule qu'il eût respectée ; celle qui lui avait fait comprendre, entre toutes, que l'or ne payait pas l'affection ; une révélation mortelle de la beauté divine, qui l'avait fait réfléchir et pleurer, en secret, sur la malédiction de sa difformité native, et pour laquelle il avait trouvé, au

fond de son cœur, des émotions douces et des élans qu'il n'y savait pas ; il s'imagina qu'elle était là, tout près de lui, avec son amant, roi de tant de grâce, de tant d'abandon, de tant de tendresse, et que c'était lui-même, avec ses soieries, ses tableaux, son empressement, passionné et stupide, qui avait dressé le pavillon splendide sous lequel s'abritaient leurs amours !

Oh ! qui pourrait dire l'angoisse affreuse qui serra la poitrine de ce misérable, lorsque la jalousie, la jalousie ridicule, la jalousie de la laideur contre la beauté, du gnome contre le sylphe, de l'homme méprisé contre l'homme adoré, vint mordre et tenailler son âme ! Un oiseau de nuit fit bruire en ce moment ses ailes sur sa tête, et alla se poser, dans le jardin du palais, sur la pointé d'un mélèze, en poussant ce long cri, à demi articulé, qui ressemble au ricanement d'une voix humaine. Crispiciole crut que c'était le frôlement des draperies de la chambre, et que Danaé et son amant poussaient des éclats de rire, après être venus voir, entre deux baisers, s'il était encore à la même place. Ce cauchemar l'étouffait. Il rassembla, dans un dernier effort, toute sa voix et toute sa colère ; et, comme s'il n'avait pas été suspendu au troisième étage, comme s'il n'avait pas dû, en tombant, se briser les membres sur le pavé, il donna une secousse désespérée, en criant : Ici, mes esclaves ! Personne ne répondit non plus cette fois. Le mouvement qu'il avait fait n'eut d'autre résultat que de déchirer un peu ses habits ; son bonnet phrygien lui tomba sur les yeux, et lui déroba, en couvrant son visage, les premières lueurs de l'aurore, qui dessinaient dans le lointain les formes encore douteuses du môle d'Adrien et du mausolée d'Auguste.

On entendait en ce moment un bruit de roues, et des voix d'hommes conduisant des chariots, qui s'avançaient par la voie Flaminienne, du côté de la campagne. C'étaient les jardiniers de Tibur, et de la vallée de l'Allia, qui se rendaient, par la voie Flaminienne, au marché aux légumes, situé derrière la roche Tarpéienne, vis-à-vis l'extrémité méridionale de l'île du Tibre. Peu à peu ce bruit augmenta, et ce fut bientôt à ne plus compter les chariots et les ânes chargés de provisions, qui passaient devant le palais de Crispiciole, conduits par des femmes de Fidène, de Crustumérium et d'Amériola, ou par des paysans èques, falisques et capénates, qui portaient de longs cheveux, enfermés, en manière de catogan, dans un filet ou dans une vessie. Des chasseurs du mont Soracte, qui avaient descendu la vallée du Tibre, et des porchers sabins, qui étaient partis de Cures ou des sources de Blandusie, après avoir suivi la voie Salaria et la voie Nomentana, s'étaient réunis au pied du mont Sacré, et se dirigeaient ensemble vers le

quartier de la Grande Rue, où étaient le Marché-aux-Porcs, ou vers le Vélabre, où était le Marché-aux-Bœufs.

Un bouvier d'Albula, qui montrait à un de ses compagnons le groupe des pléiades, moitié caché derrière l'Aventin, aperçut, en se retournant, l'infortuné Crispiciole, piteusement cloué à son volet.

— Ohé ! cria-t-il, voilà de bons coups de fouet pour l'esclave qui a oublié de décrocher ce linge, hier soir, et qui l'a fait sécher à la rosée.

— Ne vois-tu donc pas, reprirent les autres ; que c'est un manteau de pourpre fraîchement teint, qu'on aura mis à l'air pour affaiblir son odeur ?

— Par Pollux ! dit un troisième, je n'avais jamais vu des manteaux qui eussent des jambes et des bras. Je veux donner mes marcassins du mont Lucrelile pour des lapereaux, s'il n'y a pas un homme dans ces langes !

— Un homme d'une coudée ? s'écria la bande en éclatant de rire ; c'est plutôt un singe de Taprobane, qu'on aura fait coucher au clair de lune, pour le punir d'avoir mangé quelque pâté de loirs, assaisonné de miel et de pavots.

— Par Bacchus ! dit le bouvier, il est empanaché comme un duc d'Egypte, ou comme un flamine. Voyez donc ces trois plumes de cygne, qu'il porte, à son piléus ! Ohé ! la marchande de poules du Camp d'Annibal, passez-moi quelques œufs de votre panier ; que j'apprenne à cette bête insolente, qu'il n'y a que l'empereur et les consuls qui aient le droit de porter la trabée avec des palmes.

Là-dessus, le bouvier d'Albula, rempli pour l'étiquette romaine d'un aussi saint amour que l'empereur Auguste, lorsqu'il rendit un édit pour défendre aux citoyens romains de paraître dans un spectacle avec un autre vêtement que la toge, prit deux œufs de paon dans le panier de la marchande et les lança vigoureusement contre le malheureux Crispiciole. Les deux projectiles l'atteignirent au beau milieu de la poitrine, juste à l'endroit où le sternum était le plus en rébellion ouverte contre la ligne droite, et le diaprèrent d'une belle peinture jaune, qui changea sa pourpre en drap d'or. Le nain fit un soubresaut violent, en poussant un cri de rage ; et les paysans, qui formaient, avec leurs ânes et leurs charrettes, un attroupement immense, y répondirent par un rire olympien. Le reste des œufs de paon volait déjà contre le nain, avec une adresse désastreuse, lorsqu'un grave personnage survint par hasard, et apaisa l'émeute, comme le *Virum quem* de Virgile.

L'empereur Gallien était l'un des hommes les plus fantasques et les plus spirituels de Rome. Il était occupé en ce moment d'une grande maison, avec tous ses compartiments, et entièrement formée de roses, qu'il avait fait construire dans les jardins du palais, et il méditait le plan d'un château magnifique, avec un portique et une tour, qui serait bâtie, du haut jusqu'en bas, de pommes, de poires et d'oranges. Il avait fait trêve un instant à ces graves occupations, pour marier les enfants de ses frères. Ami des poètes, et poète lui-même, il avait fait publier, par son ordre, dans l'empire, qu'il y aurait un grand concours ouvert, entre cent poètes grecs et latins, pour composer les épithalames de ses neveux. Il avait donc commencé, dans le genre de Catulle, une fort belle et fort élégante élégie, dont on peut lire trois vers dans son historiographe, Trébellius Pollion ; et il désirait la montrer à Crispiciole, qui avait conservé de son ancienne profession de bateleur un goût très prononcé pour les arts et pour la poésie.

Gallien envoya donc l'officier de sa chambre chercher le nain favori, qui logeait dans une aile du palais. Ses esclaves répondirent qu'il avait dû souper et passer la nuit dans ses jardins de la voie Flaminienne, et que Son Excellence n'était pas rentrée. Cette réponse, rapportée à l'empereur, irrita fort son impatience de poète ; il fit dire qu'il payait ses fous assez cher, pour qu'il fût amusé quand il avait envie de l'être. Bébrix, qui se trouvait chez Crispiciole, voulut conjurer l'orage qui s'amassait sur la tête de son protecteur ; il offrit d'aller trouver le nain à son palais et de le ramener à l'instant même.

Bébrix partit aussitôt. — C'est tout simple, dit-il, il se sera endormi, comme Annibal, dans les délices de Capoue. C'est un beau sort, par Hercule ! que d'être favori. Pour que Crispiciole comprenne son bonheur, il faudra qu'il le perde. Quel malheur, ajoutait-il, que les empereurs aient le goût des bossus ! Par Jupiter ! si la mode des beaux hommes vient jamais, et il faut espérer qu'elle viendra, je ne peux pas manquer d'être le favori de quelque puissant empereur.

Le comte des écuries fut conduit par ces réflexions jusqu'au palais de Danaé. L'encombrement causé par les ânes et par les charrettes lui fit remarquer l'espèce d'émeute qu'il y avait sous les fenêtres. En suivant la direction des projectiles qui partaient d'un groupe, il fut frappé par la vue d'un riche manteau de pourpre et d'un piléus en drap d'or, accrochés au volet du troisième étage. — Par Castor ! se dit-il, voilà qui ressemble furieusement à la défroque du seigneur Crispiciole. Quelle idée peut-il avoir

eue, de la faire clouer ainsi sur la façade de son palais ? Serait-ce pour remplacer son nom, qu'il a oublié d'y faire inscrire, ainsi que le font tous les nobles Romains ?

— Holà ! coquins, cria-t-il aux paysans ; que voulez-vous à ce manteau ? Si Son Excellence le comte Crispiciole aime à porter des vêtements frais, cela n'est pas votre affaire. — C'est un singe qui a été attaché là, dites-vous ? Apprenez, manants, que le singe est un animal charmant, pour ceux qui l'aiment. Néron en avait un, auquel il avait donné un palais à Rome, et une villa à la campagne. On voit donc des singes à la cour des empereurs, et l'on n'y voit ni des bœufs, ni des mules. On y a vu un cheval, du temps de Caligula ; mais le fait ne s'est pas renouvelé.

La harangue de Bébrix, qui ne sortait jamais qu'en costume de patricien, fit cesser les éclats de rire des paysans. Crispiciole l'entendit. Il poussa un dernier cri de toute sa poitrine, en donnant une secousse qui fit lâcher prise à trois clous, et qui précipita dans la rue le piléus en drap d'or, qui lui couvrait le visage.

— Par Jupiter ! c'est Son Excellence le comte Crispiciole en personne, s'écria Bébrix. Est-ce qu'il va vouloir imiter Icare, maintenant ? Il n'a donc pas lu le poète Ovidius Naso ?

Lorsque Bébrix eut prononcé le nom du comte Crispiciole, ce nom redoutable, qui remplissait Rome et l'Italie, tous les paysans prirent la fuite épouvantés, battant leurs ânes, aiguillonnant les bœufs pesants du Clitumne. Ils voyaient déjà poindre à l'horizon les gibets auxquels les ferait attacher le nain, et ils entendaient dans leur imagination les glapissements des hyènes d'Abyssinie, qui les dévoreraient dans le cirque. Crispiciole et Bébrix restèrent donc seuls ; l'un se balançant autour du dernier clou qui le retenait par sa laticlave ; l'autre ébahi, et ne comprenant pas qu'on passât son temps à grimper sur les maisons, quand on pouvait y être dedans, avec la plus belle danseuse du monde.

— Viens me détacher, misérable ! lui cria le comte Crispiciole.

Ceci fit soupçonner à Bébrix qu'il y avait quelque tragédie là-dessous, et que ce devait être tout autre chose qu'un désir immodéré de voir lever l'aurore, qui avait fait attacher Crispiciole à un volet du troisième étage de son palais. Il entra précipitamment, la porte étant ouverte et sans gardien, et parvint, à travers une effroyable solitude, à la chambre de Danaé. Il écarta les rideaux de pourpre, et retira le malheureux nain de son pilori.

Crispiciole avait la face apoplectique et violette. Quand Bébrix l'eut assis sur un lit de repos, il regarda autour de lui, et dit, à voix basse : Personne ! Il passa alors de la période de la colère, qui est la première et la plus aisée, à la période du regret, qui est la seconde et la plus douloureuse. Crispiciole aimait Danaé, le malheureux !

Quand ceux qui aiment sont violemment repoussés, ou évidemment trompés dans leurs affections, leur âme éprouve tout d'abord quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le corps, après les grandes chutes. C'est un étourdissement général, et une douleur universelle, qui empêchent de distinguer les blessures du cœur des blessures de la dignité, de la considération, et du respect de soi-même. Tout ce qu'ils ont en eux de noblement susceptible se révolte et se passionne ; et c'est durant cette fièvre de l'orgueil, que l'an se répand en fiers renoncements du passé, et en fiers défis de l'avenir. Mais lorsque tous les sentiments de l'âme qui ne sont pas l'amour, c'est-à-dire qui ne sont pas profonds, vivaces et nécessaires, se sont calmés et consolés ; lorsque toutes les facultés de l'esprit, l'intelligence, la réflexion, le jugement, qui peuvent, à la rigueur, se passer d'autrui, et se décerner elles-mêmes la préférence qu'on leur refuse, se sont drapées dans leur estime ; il reste le cœur, dont la plaie saigne toujours, qui ne peut pas vivre isolé, lui, et pour lequel rien au monde, ni la fierté, ni la dignité, ni l'estime de soi, ni même la gloire, ne sauraient remplacer cette chose exquise et divine, que les langues humaines nomment avec des mots, et que la femme aimée définit avec un sourire.

La colère de Crispiciole dura toute la nuit. Tant qu'il fut cloué à son volet, il ne comprit que l'insulte, et il s'indigna ; lorsqu'il vit le palais désert, il comprit l'abandon, et il pleura. Il se tint longtemps accroupi sur le lit de repos où l'avait placé Bébrix, le visage dans ses mains, et versant d'abondantes larmes. Puis, les larmes tarirent, et il réfléchit. Il se faisait alors dans son âme ce travail de méditation grave et solennelle, qui suit toujours la chute des grandes affections. Dans les belles natures, ce travail laisse le regret ; dans les mauvaises natures, il laisse la haine.

— Je me vengerai ! s'écria tout à coup Crispiciole, en se levant. Où sont mes esclaves ? Voyez donc, Bébrix ; il me semble que j'entends du bruit dans la cour du palais.

Le bruit qu'entendait en effet Crispiciole provenait de la salle basse, où les esclaves du palais avaient été enfermés par Andronic. L'heure de deux repas avait déjà sonné à la clepsydre, laissant un écho fort prolongé dans

leurs estomacs vides. Ils poussaient donc de grands cris, et essayaient d'ébranler la porte. Après des pourparlers avec Bébrix, entamés par le trou de la serrure, celui-ci alla dans la rôtisserie chercher une barre de fer, qui était en travers du foyer, et il les délivra. Crispiciole, qui n'avait pas faim, appela les huit Mores qui avaient porté sa litière ; et, après avoir fait placer Bébrix à côté de lui, il ordonna de prendre le chemin du palais.

Ce voyage fut très-silencieux, de part et d'autre. Crispiciole, qui était devenu pâle, et dont les habits, mordorés par les œufs de paon, étaient presque en lambeaux, était plongé dans des idées sombres. Bébrix, qui avait tout à fait oublié ce qu'il était venu faire au palais de la voie Flaminienne, considérait l'attitude sinistre du comte, et n'osait point lui parler. Cependant, au moment où ils arrivaient sur le Forum, Bébrix hasarda une question.

— Quel est donc l'impertinent, dit-il d'une voix timide et insinuante, qui s'est permis de traiter Votre Excellence avec une telle indignité ?

— C'est celui qui t'a battu, répondit négligemment Crispiciole, après quelques moments d'attente.

— Cornélius ? fit Bébrix, merveilleusement ébahi. Il est donc sorti des prisons Mamertines ?

— Non, ce n'est pas Cornélius, répondit Crispiciole, toujours distrait et pensif.

— Il y en a donc deux, qui nous ont pris l'un et l'autre pour des mannequins de palestre, et qui s'exercent sur nos épaules ? s'écria Bébrix, de plus en plus étonné.

— Eh ! non, imbécile, répondit Crispiciole impatienté ; il n'y en a qu'un, toujours le même. C'est un archer gaulois, dont je ne sais pas le nom.

— Ah ! je le disais bien, fit Bébrix tout triomphant, qu'il n'était pas possible qu'un blondin amoureux m'eût battu de la sorte. Par Hercule ! on a laissé des souvenirs honorables au cirque de Vérone, où les mirmillons les plus bruns et les moins amoureux des Espagnes n'avaient pas pour habitude de me mettre en l'état fâcheux où je suis.

Crispiciole paraissait être sorti, en écoutant ces paroles, d'une profonde léthargie, et se trouver un souvenir qu'il avait longtemps cherché. Il regarda Bébrix avec des yeux qui le firent frémir.

— Oui, tu disais cela, répondit-il ; mais ce que tu ne disais pas, traître, c'est que tu avais laissé entrer l'archer gaulois chez Danaé, lequel n'en est sorti que le lendemain matin, au lever de l'aurore.

— Je vous assure que l'aurore n'était pas encore levée ! s'écria Bébrix.

— Tais-toi, misérable, dit le comte en fureur ; je sais tout.

En ce moment, les huit Mores s'arrêtèrent sous le portique du palais de l'empereur. Crispiciole sortit de la litière ; et, montrant Bébrix aux gardes prétoriens de service, il leur dit : Saisissez cet homme, et conduisez-le aux prisons Mamertines. Les gardes obéirent... Crispiciole monta dans son appartement, et ordonna aux esclaves qu'on le laissât seul.

— Je me vengerai ! s'écria le comte après quelques instants de silence. Puis, se levant tout à coup, et marchant dans la chambre en frappant ses mains : Je ne sais pas ce que je ferai, dit-il ; mais il faut que ce soit grand, solennel et terrible ! Ah ! les misérables, comme ils m'ont traité ! Moi, qui étais chétif et faible, ils m'ont broyé par la force ; moi, qui étais honoré et considéré, ils m'ont broyé par la honte ; moi, qui l'aimais et qui la respectais, elle m'a broyé par le dédain ! Il n'y a plus rien en moi maintenant, qui ne soit brisé et avili. Ils ont marché sur mon corps et sur mon âme, sur mon pouvoir et sur ma gloire ! Oh ! oui, je me vengerai ! Qu'imaginer, ô ma colère ! qui soit impérial et digne de toi ? Quelles douleurs inventer, qui ne soient pas bornées, comme leur sang et comme leur vie ? Que faire ? que faire, pour leur rendre angoisse pour angoisse, désespoir pour désespoir ? Et cet homme, quel est-il ? Son nom ? Malheur ! malheur ! Je ne le sais pas ! Ces deux femmes, où sont-elles ? Oh ! je les trouverai. J'irai moi-même, par la ville, visitant tout, fouillant tout. L'un est archer gaulois, l'autre est danseuse, l'autre est chrétienne ; c'est bien, cela me suffit. Pour avoir ces trois-là, je prendrai tous les autres. Je ferai une somme immense de supplices, pour égaler mon supplice. Je veux que toutes les voix se plaignent, que tous les cœurs défaillent, que tous les yeux pleurent, parce que ma voix s'est plainte, parce que mon cœur a défailli, parce que mes yeux ont pleuré ! Ah !... ils m'ont raillé ! Je les tuerai, moi ! Ah ! ils m'ont cloué par mes habits à une fenêtre ! Moi, je les clouerais par leurs membres à un gibet ! Ah ! ils m'ont fait entendre, toute une matinée, les huées des paysans et des femmes de la halle, attroupés devant mon palais ; eh bien, moi, je veux qu'ils entendent toute une journée les cris des tigres et des lions lâchés contre eux dans le cirque ; et que Rome, et l'Italie, et le monde, saisis d'effroi, se disent, au spectacle de tant de sang et de tant de larmes : C'est ainsi que le comte Crispiciole se venge de ceux qui l'ont outragé !

Crispiciole, en terminant ces paroles, tomba épuisé sur un lit de repos. Un officier de sa chambre entra en ce moment, et lui dit que l'empereur l'attendait. — Ah ! oui ! s'écria Crispiciole, j'ai besoin d'un décret, signé du sceau de l'empire. — Faites venir les esclaves de ma toilette ; et puis, ordonnez que l'on salue Son Éternité de ma part ; je serai dans un instant à ses ordres.

X

— Dis moi donc comment il se fait que je l'aime ainsi ? demandait un jour à Césonie, l'empereur Caligula.

— Je l'ignore, répondit gracieusement Césonie.

— Il faudra que je te fasse mettre à la question, pour que tu me le dises, reprit Caligula.

Ce mot peint avec une effroyable exactitude les empereurs romains. C'étaient des hommes la plupart du temps nés avec des qualités éminentes, braves, tendres, spirituels, élégants ; la possession du pouvoir absolu, dans les proportions les plus vastes qui se soient jamais vues au monde, les rendait fous, et ils finissaient par mêler du sang à toutes choses. Gallien était ainsi : tantôt brave, tantôt lâche, faisant des campagnes dignes de César, et mettant sa gloire à servir sur sa table des melons au mois de décembre ; faisant mourir quatre mille innocents en un jour, et pardonnant à des voleurs, au moment du supplice.

A l'époque où le comte Crispiciole était le favori de Gallien, il y avait déjà quelques années que l'empereur Valérien, son père, était prisonnier des Perses. On n'était même pas très-certain qu'il ne fût pas mort. Il prit de l'empire ce qu'on avait bien voulu lui en abandonner. Le prince Odenat et la célèbre Zénobie en gardèrent l'extrémité orientale ; Posthumus, la Gaule ; Macrianus, l'Égypte ; une quinzaine d'autres, divers lambeaux : Gallien les laissa faire. L'Égypte est conquise, venait-on lui dire ? Nous nous passerons de lin, répondait-il. Les Scythes ont pris la Lydie ? Nous nous passerons de pastilles de nitre.

La Gaule est perdue ? Nous nous passerons de manteaux rayés. En attendant, il publiait une découverte qu'il avait faite, pour avoir des fruits mûrs à toutes les saisons de l'année, de même que l'empereur Claude avait rendu un édit, où il recommandait de bien enduire de poix les tonneaux, pour que le vin s'y conservât d'une qualité supérieure.

Gallien était donc un esprit ambulatoire, faible, ombrageux et violent par cela même, qui ne passait jamais par le grand chemin de la raison et de la logique, et qu'on ne pouvait prendre qu'en lui dressant toutes sortes d'embûches, à chaque recoin de ses divagations et de ses fantaisies.

Crispiciole, qui allait lui demander l'arrêt de mort de quinze cents personnes, était à peu près sûr de réussir ; mais quand et comment ? Il l'ignorait. Il allait donc étudier d'abord la position présente des récifs et des bancs si mobiles de cet esprit, mer plus capricieuse mille fois que l'Adriatique, et jeter ensuite l'ancre de sa colère sur le premier fond solide qu'il y découvrirait.

Au moment où Crispiciole entra chez l'empereur. Son Éternité était occupée à questionner son chef de cuisine sur le menu de son dîner. Ce chef était un grand estafier, habillé de vert, avec une ceinture écarlate, ayant une longue barbe, et portant un couteau de chasse à la ceinture.

— Tu dis donc que nous avons pour entremets... ? demandait l'empereur.

— Nous servirons, fit le maître d'hôtel, un petit âne en bronze de Corinthe, portant un bissac, dont l'un des bouts contiendra des olives blanches, et l'autre des olives noires. A côté, sur un gril d'argent, seront des saucisses brûlantes, distillant leur jus sur des prunes de Syrie et des pépins de Grenade. Puis, on apportera, bien farci de saucisses, un demi-sanglier...

— Qu'est cela, fit l'empereur, rouge de colère, un demi-sanglier ? Nous sommes donc un ouvrier du port ou un maçon de Suburre, et nous devons acheter pour notre dîner trois as de pois bouillis ?

— Je n'ai pas dit cela, Éternité ! s'écria le maître d'hôtel, les mains jointes.

— Si fait, si fait, reprit l'empereur avec le même emportement ; lu l'as entendu, Crispiciole, un demi-sanglier ! Il paraît que nous n'avons plus les revenus de notre domaine, et que les provinces refusent le cens et la capitation. Par Jupiter, notre ancêtre ! il fallait le dire ; nous aurions mis notre palais à louer, aux dernières calendes de juillet, et nous serions allé demander du vin clair de Véies et des laitues de Cappadoce, à la taverne des Quatre-Bains, où l'on mange assis. Un demi-sanglier ! Souviens-toi de ceci, drôle : c'est que si tu sers jamais la moitié d'un sanglier devant nous, nous ferons prendre l'autre moitié sur ta personne. Laisse-nous.

— Ah ! mon pauvre Crispiciole, continua Son Éternité, le poète Horace avait raison ; tout dégénère, les hommes et les peuples. Nous serons forcé d'aller mendier toute l'année, comme l'empereur Auguste le faisait un seul jour, pour accomplir un vœu ! Tiens, veux-tu être empereur, Crispiciole ? Je vais faire porter dans ta chambre la statue d'or de la Fortune, et l'on te servira la moitié d'un sanglier. Hélas ! Antonin Héliogabale était un grand empereur ; il avait des chiens, qu'il nourrissait de foies d'oies ; et il n'eût

pas souffert qu'on donnât à ses lions autre chose que des perroquets et des faisans.

— Oui, reprit vivement Crispiciole, mais il faisait servir à son fou et à ses parasites un dîner superbe, en bois sculpté, des sauces très-appétissantes, en ivoire, et du vin de Falerne, peint à l'encaustique.

— C'était pour amuser Son Éternité, Crispiciole ; le lendemain, on ne mettait sur les tables que des crêtes de coqs vivants, des têtes de perroquets, des cervelles de faisans et de phénicoptères, et des langues de rossignols. C'était un grand empereur, Crispiciole ! Il est le premier qui ait eu un pot au feu d'argent ; on distribuait, pendant les repas, à ses convives, des billets de loterie, enfermés dans des coquilles de limaçons ; il y en avait qui gagnaient dix chameaux, et d'autres qui gagnaient dix mouches ; on adjugeait à ceux-ci dix ours, et à ceux-là dix grillons. Et chacun était obligé d'emporter son lot. C'était superbe, Crispiciole ! Antonin Héliogabale n'avait qu'un défaut, mais un défaut grave : il ne faisait pas de vers. Tous les empereurs en ont fait, Crispiciole ; Auguste a fait un poème épique ; Tibère, un poème lyrique ; Caligula, des comédies ; Claude a composé plus de soixante volumes, et il donnait des vers d'Homère pour mot d'ordre aux tribuns de garde ; Néron a écrit un volume de poésies ; Adrien a fait des vers ; Élius Severus en a fait, et Antonin le Pieux, et Verus, et Pertinax, et Macrin, et Alexandre Sévère : Gordien a composé six épopées, et Balbin était le premier poète de son temps. Il n'y a qu'Héliogabale et Commode qui n'aient pas eu de littérature ; il est vrai qu'ils étaient gens de gaieté et de fantaisie : Commode se fit servir, à dîner, ses deux nains sur un plat, couverts de moutarde. Ne trouves-tu pas, Crispiciole, que tu serais beau dans de la saumure, avec des choux, du girofle et du lupin ?

Crispiciole fit une grimace, en se rappelant la mine qu'il venait d'avoir, cloué pendant douze heures à un volet.

— A propos, j'oubliais de me fâcher, drôle, reprit l'empereur. Sais-tu que l'on m'a fait attendre, matin, de ta part, comme je voulais te lire un épithalame, sous prétexte que tu étais dans tes jardins.

— Que Votre Clémence m'excuse, dit humblement Crispiciole ; mais j'étais occupé du service de Votre Éternité.

— Comment cela, s'il te plaît ? Et qu'a de commun mon service avec les baladines qu'on dit que tu loges dans tes palais ?

— Éternité, reprit gravement Crispiciole, ce n'est pas sans des motifs d'une haute importance qu'un doyen du collège des Augures, honoré des

faveurs de Votre Clémence, se mêle à des gens de théâtre, si fort au-dessous de moi. Mais je savais qu'il se tramait un odieux complot contre votre vie, et j'en ai découvert les auteurs.

— Un complot ? fit l'empereur ; allons donc ! Qui voudrait être empereur de l'empire qui reste ? Par Jupiter ! se voir servir des moitiés de sanglier, et manger du melon, au mois de septembre, lorsque tout le monde en mange, ce n'est pas un sort si beau ! Laisse là les conspirateurs ; ils ne sont pas assez sots pour vouloir réussir. Comment trouves-tu ces pierreries, destinées à mes brodequins ?

Crispiciole, qui n'avait qu'une idée dans la tête, et qu'un sentiment dans le cœur, la vengeance, vit que le moment n'était pas encore propice, et il dissimula. — Ces pierreries sont belles, fit Crispiciole ; mais elles ne sont que taillées, et Antonin Héliogabale les portait sculptées.

— C'était plus magnifique, reprit l'empereur. Mais, j'oubliais. Le marchand qui les a vendues au comte de ma cassette privée, a vendu aussi à l'impératrice un diadème d'émeraudes. C'est un vieux juif d'Ascalon, qui a une boutique sur le Forum, à côté des changeurs, à l'enseigne de l'Écu-Cimbrique. J'ai fait examiner les émeraudes par le syndicat de la corporation des joailliers ; il a été reconnu qu'elles étaient de verre. Que me conseilles-tu de faire de ce coquin ?

— Par Hercule ! dit Crispiciole, il faut le brûler vif.

— C'est trop simple, fit négligemment l'empereur. Je chercherai autre chose. Dis-moi, Crispiciole, ajouta l'empereur, en changeant de conversation, crois-tu qu'il vaille mieux imiter Virgile, ou Catulle, pour la poésie amoureuse ?

— Catulle, sans contredit, répondit Crispiciole. Virgile est un effronté pillard, qui a pris à Apollonius de Rhodes l'histoire de Didon ; à Homère, dans l'Odyssée, l'histoire du pasteur Aristée ; à Pisandre, l'histoire de Sinon et du cheval de Troie ; à Ennius, à Accius, à Lucrèce, à Lucilius, à Furius, à Varius, à Pacuvius, à Mévius, à Catulle, des vers qu'on ne compterait pas. Et puis, voyez donc les distractions étranges ! Au neuvième livre de l'Énéide, Corinée est tué par Asilas, et au douzième, ce même Corinée est encore tué par Ébusus ! Nisus tue le guerrier Numa, au neuvième livre, et Énée le poursuit, au dixième ! Camerte, qui est tué par Énée, au dixième livre, se promène à travers la bataille, au douzième ! Chlorens est tué, une première fois, par Camille, au onzième livre, et une seconde fois, au douzième, par Turnus ! Par Jupiter ! j'aurais reçu de bons coups

d'étrivières, quand j'étais bateleur, si j'étais tombé en de pareilles méprisés ; et si, lorsqu'on me disait d'avaler un pieu de Thrace, qui avait dix palmes, j'avais avalé une épée de Lacédémone, qui n'en avait que trois !

— Tu as raison, dit l'empereur ; Catulle est bien plus beau que Virgile. C'est tout simple. Catulle était noble, et Virgile fils d'artisan. L'empereur Adrien, qui avait du goût, quoique le plus grand géomètre qui ait été, préférait Caton à Cicéron, et Ennius à Virgile. La race est beaucoup, Crispiciole. Aussi, ai-je mieux aimé imiter Catulle que Virgile, dans l'épithalame que je fais pour mes neveux. Je vais te lire cela, et tu me diras ce que lu en penses.

Crispiciole, qui se voyait lancé à regret dans l'esthétique et dans la poésie, essaya une diversion, qui lui réussit. — On sait déjà cela, fit-il ; on compare même, en fait de style, Votre Éternité à l'empereur Néron ; et l'on trouve que Néron avait le vers beaucoup plus facile.

— Cela n'est pas ! s'écria Gallien ; il n'y a que des envieux qui puissent parler ainsi. Tu vas voir, fit-il en courant à sa bibliothèque. Tiens, voilà le manuscrit original de Néron, dont parle l'historien Suétone ; il est plein de ratures ; et, vois-tu, Crispiciole, dit-il d'un air sentencieux, celui qui n'écrit pas sans ratures, n'est pas un écrivain. Ah ! on dit que je n'ai pas le vers facile ! Et qui dit cela ? Par Jupiter !

— Oh ! fit négligemment Crispiciole, ce sont quelques jeunes sénateurs, parmi ceux qui conspirent contre vous.

— On conspire contre moi ? Par Hercule ! Je ne suis donc plus le fils de Valérius et le légitime empereur de Rome ! Tu me donneras les noms de ces sénateurs, Crispiciole.

— Ah ! se dit Crispiciole avec une joie intime ; je tiens Cornélius !

— Vous ne voulez que les noms des sénateurs ? ajouta-t-il d'un air d'indifférence.

— Il y en a donc encore d'autres ? demanda l'empereur en colère.

— Il y a aussi des chrétiens.

— Et que disent-ils, ces chrétiens ? fit l'empereur.

— Ils disent, répondit Crispiciole, que le temps que vous avez passé à bâtir des châteaux de poires vous a empêché d'étudier les trois théologies ; que vous donnez en mille erreurs, lorsque, en votre qualité de souverain pontife, vous présidez à la discussion de matières augurâtes ; et surtout, que votre goût pour la poésie, vous a fait tomber dans les impiétés d'Évhémère

et d'Ennius, si fort condamnées par Cicéron, et par le grand pontife Scaevola.

— C'est encore une erreur, dit Gallien ; j'ai étudié les trois théologies dans les meilleurs rituels, et d'après la tradition du collège des pontifes ; je condamne les impiétés d'Évhémère, et je ne crois pas que les tombeaux des dieux se trouvent en Orient : Tibère était poète, comme moi, ce qui ne l'empêcha pas de faire rechercher et brûler les livres impies. Je ferai mieux que Tibère ; je ferai rechercher et brûler les chrétiens.

— Ah ! se dit encore Crispiciole ; je tiens Fabiola !

— Certes, c'est bien agi, dit tout haut Crispiciole ; et je ne voudrais pas, pour mon compte, qu'il restât vivant un seul des ennemis de Votre Éternité, ni dans le sénat, ni parmi les chrétiens, ni dans l'armée, ni ailleurs enfin.

— Mais je n'ai pas d'ennemis dans l'armée, Crispiciole, fit l'empereur.

— Vous croyez ? insinua doucement Crispiciole. C'est bien possible Au fait, j'ai peut-être tort.

— Comment ! ajouta vivement l'empereur, tu sais donc quelque chose ?

— Moi ? je croyais savoir en effet ; mais que Mercure me garde d'être irréfléchi ! Vous dites que vous n'avez pas d'ennemis dans l'armée ; Votre Éternité doit avoir raison.

— Voyons, mon pauvre Crispiciole, parle-moi franchement. Tiens, ô mon fou ! tu es le plus sage de tous ceux qui me servent. Je veux te désigner Consul, pour l'an prochain. Que sais-tu de l'armée ?

— En général, l'armée vous aime ; mais il y a une cohorte qui vient du Danube et de la Syrie, et qui doit avoir été gagnée par la reine Zénobie et par le roi Odenat, car les soldats de cette cohorte vont disant partout que les femmes de l'Orient ont plus de courage que les hommes de l'Occident ; que votre épée ne tiendrait pas contre la quenouille de Zénobie ou de Victoire ; et qu'il est honteux pour l'armée d'obéir à un empereur qui se promène par la ville au son d'un orgue et qui prend sept bains par jour. Cette cohorte est celle des archers gaulois.

— Par Jupiter ! s'écria Gallien, ces archers gaulois sont de grands impertinents ! On dirait qu'ils ne savent pas que j'ai fait exterminer, en un seul jour, quatre mille soldats, à Byzance. Parce que j'ai conféré au prince Odenat le titre d'Auguste, et parce que je lui ai permis de battre monnaie, cela ne veut pas dire que je ne suis pas toujours le maître. Je prends sept bains par jour en été, cela est vrai, mais je n'en prends que trois en hiver.

Par Hercule ! j'en ferai prendre un dans le Tibre à cette cohorte, et qui vaudra tous les miens. Tu m'as dit qu'il y avait encore quelqu'un, Crispiciole ?

— Je tiens l'archer gaulois ! murmura Crispiciole ; encore un effort, ô ma colère ! — Oui, répondit Crispiciole, et j'en suis humilié pour mon ancienne condition. Vous savez ces comédiens, histrions et danseurs, que la grande corporation des bateleurs de Rome envoie chaque jour à votre souper, et qui ont l'insigne fortune de jouer, mimer et baller devant Votre Clémence ?

— Eh bien ? fit l'empereur.

— Eh bien ! reprit Crispiciole, ils se sont mêlés l'autre jour à votre triomphe. Certes, ce n'est pas votre faute si, pendant que vous êtes ici à inventer le moyen de conserver les raisins frais pendant trois années, votre père et votre mère sont tenus dans une basse fosse par le roi Sapor. Ils s'étaient donc mêlés au cortège, parmi les captifs, vrais ou faux, qui précédaient votre char. Et comme quelques-uns de ces faux captifs étaient déguisés en Perses et en satrapes, ces comédiens, ces histrions et ces danseurs, affectaient de leur considérer le visage avec une attention d'une gravité bouffonne. — Que cherchez-vous donc parmi ces Perses ? leur cria plusieurs fois la foule. — Nous cherchons le père de l'empereur, répondirent-ils ; ce qui fit éclater de toutes parts des rires inextinguibles.

— Ah ! ils ont répondu cela ? s'écria l'empereur en colère. Par Hercule ! ce serait trop abaisser la majesté des Césars, que de souffrir les lazzi des histrions. Le platonicien Apulée a dit que la main de justice, que portent les empereurs et les grands prêtres, était la main gauche, parce qu'étant moins *souple*, moins agissante et moins habile, elle était plus propre que la droite à représenter l'équité ; mais la justice, ce n'est pas seulement de ne point violer les droits des autres, c'est encore de ne pas laisser violer les siens. Puisqu'on ne nous sait pas gré de ce que nous sommes patient, nous serons terrible. Les rois et les empereurs, descendent de Jupiter, entends-tu, Crispiciole ? C'est le poète Hésiode, un très-grand théologien, qui l'a enseigné. Nous l'apprendrons à ces bateleurs, qui nous insultent, et tu le leur feras dire à chacun, par un héraut, quand on les aura mis en croix, le long de la voie Appienne, comme fit Crassus de six mille esclaves, après la défaite de Spartacus.

— Je tiens Danaé ! se dit tout bas Crispiciole. Elle l'a voulu ! ajouta-t-il tout pâle, après un moment de réflexion, O ma vengeance ! tu me coûtes

bien cher aujourd'hui.

Crispiciole était resté pensif, à l'idée de Danaé. Son cœur avait senti revivre quelque souvenir mal éteint ; et il ne pouvait pas considérer, sans épouvante, l'image de cette jeune et belle fille, mourant sur un gibet infâme, les membres rompus par le bourreau. L'empereur, dont les impressions étaient fort mobiles, fut frappé de ce morne silence.

— Tu trouves, dit-il, n'est-ce pas, Crispiciole, que j'ai été trop sévère ? Au fait, tu as raison ; les archers gaulois se sont bien battus, et Zénobie et Victoire sont deux femmes fortes.

Le nom des *archers gaulois* ranima la jalousie et la haine de Crispiciole.

— Non, non, s'écria-t-il ; Votre Éternité ne peut pas laisser avilir, en sa personne, la majesté de l'empire ; je songeais au genre de supplice par lequel il convenait d'exterminer vos ennemis, et je pense que la garde prétorienne, qui est sûre et dévouée, s'en chargera volontiers, pour une bonne gratification.

L'empereur était tombé, de son côté, dans une sombre méditation. Il s'était épuisé par sa haine de paroles, et ce n'était pas sans effort que son imagination, faite aux choses douces et capricieuses, demeurait longtemps appliquée aux projets rigoureux et sinistres.

— Si fait, si fait, Crispiciole, reprit-il avec mélancolie ; tu avais raison. J'ai été trop sévère. Il faut pardonner un peu aux conspirateurs, ils ne connaissent pas ce qu'ils envient ; et puis, je viens de faire mourir, en un jour, quatre mille hommes à Ryzance. Ce serait trop de sang dans une année.

Crispiciole, qui voyait échapper sa vengeance, insista de nouveau. — Caligula, que vous citiez tout à l'heure, dit-il, faisait mourir toutes les semaines, et sans distinction ni jugement, tous ceux qui étaient dans les prisons. Il appelait cela purger ses comptes. Et pourtant, cela ne l'empêchait pas de faire des comédies, et de trouver que le style de Sénèque était une muraille sans mortier.

— C'est égal, Crispiciole, reprit l'empereur. Je veux que le peuple m'aime, comme il aime encore Néron. Je fais construire sur le mont Esquilin une statue, deux fois grande comme le Colosse, et qui me représentera, sous les traits du Soleil. La statue portera une lance, et il faut que cette lance soit assez grande, pour qu'un enfant puisse monter sur sa pointe, et s'y tenir debout. C'est le peuple, qui bâtit cette statue, et c'est son

amour qui la consacrera. Ne parlons plus de vengeance, Crispiciole : quelle sera donc la vertu, des forts, si ce n'est le pardon ?

Crispiciole se tut.. Sa haine ardente grondait dans sa poitrine, comme le lion auquel le bestiaire relire tout à coup la pâture, avec son trident. Il connaissait trop l'esprit de Gallien, pour vouloir violenter ses caprices. L'empereur reprit.

— Crois-tu, Crispiciole, que l'on garde la mode que j'ai introduite, de se poudrer les cheveux avec de la râpure d'or ?

— Éternité, fit Crispiciole, j'ai entendu dire à de jeunes sénateurs que cela ne valait pas la mode qu'avait créée Néron, de porter les cheveux frisés, à trois étages.

Gallien sembla mécontent.

— Que dit-on parmi le peuple, reprit l'empereur, de mon entrée triomphale, et des bouffons qui représentaient des cyclopes ?

— Le peuple, répondit Crispiciole, la trouvée fort belle ; mais ces bouffons prétendaient qu'elle était bien au-dessous de l'entrée de Néron, lorsqu'il revint des jeux olympiques, et que le cortège marchait, d'un bout à l'autre de la voie Sacrée, sur de la poudre de safran ; entre deux rangées de tables ; couvertes de gâteaux.

L'impatience de Gallien parut au comble.

— A-t-on du moins trouvée splendide, dit-il ; l'hécatombe que j'ai offerte à Jupiter Salulaire, pour faire cesser la peste de Rome, et les tremblements de terre de l'Italie ?

— Oh ! fit Crispiciole, les chrétiens ; vos ennemis, remarquaient que vous n'aviez immolé que cent bœufs et cent brebis, tandis que les autres empereurs immolaient encore cent lions et cent aigles.

Gallien frappa violemment la terre du pied et se tut un moment.

— Les hommes sont ingrats, Crispiciole, ajouta-t-il, mais n'est-ce pas que tout l'empire me saura gré de la publication de ce beau décret, dans lequel j'enseigne comment on peut conserver, toute l'année, le moût de raisin qui sert à faire les sauces ?

— Sans doute, répondit Crispiciole, ce sera là un des faits les plus mémorables du règne de Votre Éternité, et je plaignais sincèrement votre sort, l'autre jour, en entendant les archers gaulois dire, les barbares qu'ils sont ! que ce décret était bien moins glorieux que le décret de Claude, dans lequel cet empereur prescrivait le suc de l'if, pour guérir la morsure des vipères.

— Ah ! tant d'ingratitude me révolte, s'écria l'empereur hors de lui. Crispiciole, je ne peux pas souffrir qu'on insulte ainsi à ma puissance. Tu vas faire arrêter ces archers gaulois, ces chrétiens, ces bouffons et ces sénateurs. Donne moi de ce parchemin qui est là, dans ma bibliothèque, afin que je te signe un ordre.

Crispiciole ; transporté de joie, courut à la bibliothèque.

— Ne prends pas de celui-là, dit Gallien ; c'est un parchemin traversé avec un ruban, que Caligula a inventé, pour éviter les falsifications ; mais il n'est pas sûr. Prends plutôt du parchemin à protocole, tu vois ? il y a en tête une petite inscription, portant l'année de la fabrication, et le nom du comte des largesses en exercice. C'est bien.

L'empereur appela un officier de sa chambre, et commanda qu'on apportât une bougie allumée. Crispiciole fit couler de la cire jaune au bas du parchemin, et Gallien la signa avec le cachet de son anneau.

— Tu écriras toi-même l'ordre, Crispiciole, ajouta l'empereur, et tu dicteras, si tu veux, les noms à mon secrétaire.

— Mais comment ferons-nous mourir tant de monde ? demanda Crispiciole, sérieusement embarrassé.

— Comment nous les ferons mourir ? reprit l'empereur, ah ! oui, réfléchissons !

En ce moment, l'officier de la chambre de l'empereur annonça l'intendant général des ménageries. — Faites entrer, dit vivement Crispiciole, avec un sourire de joie féroce qui brilla tout à coup dans son regard.

— Que me veux-tu ? lui demanda l'empereur.

— Éternité, répondit l'intendant, je viens, avec mes comptes, prévenir Votre Clémence, que je n'ai plus de quoi nourrir les animaux d'Afrique entretenus pour vos plaisirs.

— Et combien y en a-t-il ? fit l'empereur.

— Il y a cinq cents lions, répliqua l'intendant.

— Comment ferons-nous pour nourrir tous ces monstres, dit l'empereur en se tournant vers Crispiciole, nous, à qui l'on sert une moitié de sanglier ?

— L'empereur Caligula, répondit Crispiciole, à qui son intendant vint un jour dire la même chose ; alla sur-le-champ, lui-même, faire vider, les prisons. Les vôtres seront pleines demain, Éternité ; pourquoi ne feriez-vous pas comme l'empereur Caligula ?

— C'est juste, dit l'intendant. Le fait est consigné dans les comptes du Cirque.

— Eh ! bien, charge-toi de tout, Crispiciole, répondit l'empereur. Fais venir chez toi le préfet du prétoire, le préfet de Rome et le préfet du guet ; prends tes mesures avec eux. Je serai demain au cirque de Vespasien, à la quatrième heure. Il serait bon de donner aussi une chasse de panthères et un combat de gladiateurs ; le peuple aime les spectacles. Mes secrétaires écriront les affiches qu'on mettra dans les quatorze quartiers de Rome, pour prévenir le peuple. Va, Crispiciole. Je vais faire semer des graines de melon qu'on m'a envoyées de Narbonne, et qui mûrissent au mois de juin.

XI

Le soleil se levait à peine, et la première heure venait d'être marquée aux clepsydres, lorsque des hérauts parcouraient les quatorze quartiers de Rome, appliquant de grandes affiches le long des temples et des portiques, et annonçant des chasses de panthères et des combats de gladiateurs, qui seraient donnés par l'empereur, à l'amphithéâtre de Vespasien, à la quatrième heure, ce qui équivaut, dans notre manière de compter, à dix heures du matin. Les hérauts chargés du premier quartier, qui était celui de la porte Capène, placardèrent très-richement les Thermes d'Antonin Caracalla ; et comme l'un d'eux allait vers la porte Lavernale, il appliqua une affiche sur le mur de la maison de Fabiola, où Danaé était cachée avec les chrétiens.

Le comte Crispiciole avait déployé, depuis son entrevue avec l'empereur, une effroyable activité. Les syndics des diverses corporations de comédiens lui avaient fourni, sans savoir l'usage qu'il en voulait faire, la liste de tous les bateleurs de Rome ; il avait su à peu près, par les rapports des divers chefs du guet, le nombre et la demeure des chrétiens ; Cornélius et Bébrix, les deux sénateurs auxquels il ne pouvait pas pardonner d'être dans le secret de ses désastres amoureux, attendaient leur sort, aux prisons Mamertines ; et, sous prétexte de distribuer un don militaire aux archers gaulois, il les avait attirés, pendant la nuit, sans armes, hors du camp, et les avait fait saisir par la légion entière des prétoriens. Tout était donc prêt. Il avait donné le signalement exact de Fabiola et de Danaé, avec l'indication précise de leur demeure ; et il se rendit, vers la troisième heure, auprès de l'empereur, pour se réunir au cortège de l'Augusta, au moment où elle suivrait Son Éternité à l'amphithéâtre.

La foule encombrait déjà les rues qui allaient de la circonférence au centre de Rome. L'amphithéâtre où les jeux allaient être donnés était situé à l'extrémité septentrionale du quartier d'Isis et de Sérapis, qui était le troisième, la voie Sacrée au nord, la voie Triomphale au couchant, et la voie Labicana, au midi, étaient les trois rues qui allaient y aboutir. Il avait été construit par Vespasien, sur des plans de l'empereur Auguste, et inauguré par Titus, Il occupait l'emplacement des viviers de Néron, aux anciens

jardins de sa maison dorée. Il portait à cette époque le nom *d'Amphithéâtre de Flavius* ; mais des débris de la statue monumentale de Néron y ayant été réunis, il prit le nom même de cette statue, qui s'appelait *Colosseum* ; et cet amphithéâtre est ce qu'on nomme aujourd'hui, en italien, le Colosseo, et en français, le *Colisée*.

A mesure que la foule arrivait, elle pénétrait dans l'intérieur de l'amphithéâtre, par les divers portiques qui en perçaient l'imposante masse. Des décurions, armés d'une baguette d'ivoire, étaient debout à l'entrée des diverses grilles qui conduisaient aux degrés. L'amphithéâtre pouvait contenir quatre-vingt-sept mille personnes. L'immense toile qui couvrait les degrés, comme une tente, pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil, était étendue. Un grand nombre de personnes étaient déjà occupées, dans l'intérieur de l'arène, à étendre avec des râteliers le sable qui la couvrait, pour absorber le sang des hommes et des animaux qu'on allait y répandre ; et des belluaires, armés de pieux de fer, couraient de loge en loge, gourmander les lions impatients, et voir si nul gravier ne devait gêner l'ouverture des portes. Les gradins inférieurs, destinés aux simples citoyens romains et à la populace, étaient déjà garnis, et quelques chevaliers se montraient aux gradins intermédiaires, lorsqu'un piquet de prétoriens à cheval annonça l'arrivée de l'empereur et de l'Augusta, son épouse.

Son Éternité était précédée du sénat en masse ; Leurs Excellences et Leurs Sincérités, qui étaient en chaise, mirent pied à terre en arrivant à l'amphithéâtre, et leurs esclaves se rangèrent sous l'immense portique à colonnade, qui en faisait le tour. L'entrée de l'empereur et de l'Augusta fut saluée par huit salves, avec ces mots : *Que les dieux vous conservent !* répétés en chœur, et en manière de litanie. Ils allèrent se placer sous la tente qui était dressée, au niveau des gradins des familles sénatoriales. L'empereur était étendu sur un lit sculpté, revêtu de lames, d'or. L'Augusta était placée à sa gauche, et un peu plus bas que lui. A sa droite, et au niveau de l'impératrice Salonine, étaient le tribun des prétoriens, le préfet de la ville, le flamme de Jupiter, et les doyens du collège des Pontifes, du collège des Sacrificateurs, du collège des Saliens, et les chefs des autres degrés du clergé régulier et du clergé séculier. Au-dessous de la tente de l'empereur, et au-dessus de l'ordre des Chevaliers, était une loge gardée par quatre licteurs, armés de faisceaux. Il y avait cinq femmes, sur lesquelles tous les regards se portaient avec vénération ; c'étaient les vestales, ayant à leur tête madame la Grande.

Un petit personnage, coiffé d'un bonnet phrygien en drap d'or, avec une aigrette en plumes de cygne, se tenait debout derrière le lit de repos de l'empereur, et attirait l'attention de tout le monde : c'était Crispiciole. Son visage, qu'il essayait de rendre souriant en parlant à l'empereur, était bouleversé par des contractions sinistres. La foule considérait avec épouvante ce nain difforme, dont on savait partout l'ascendant sur l'esprit de l'empereur, et auquel on attribuait l'effroyable malheur de plus de quinze cents personnes, soldats, histrions, chrétiens et sénateurs, qui allaient être livrés aux lions, sous le prétexte d'une conspiration qui ne paraissait pas bien prouvée. Mais comme cette catastrophe se résumait en combats de gladiateurs et en chasse de panthères, la curiosité l'emportait encore sur la commisération. La fête faisait oublier le crime.

Quand tout le monde fut assis, un héraut se leva près de la lente de l'empereur, et cria : Silence ! Alors un décurion lut à haute voix l'ordre des spectacles et des jeux, que Son Éternité daignait donner au sénat, aux chevaliers et au peuple de la ville de Rome. Cet ordre portait que l'on commencerait par la chasse des animaux, que l'on continuerait par le combat des gladiateurs, et que l'on terminerait en livrant aux lions les criminels condamnés pour avoir conspiré contre la sûreté de l'empire.

— Que les dieux conservent Son Éternité ! répétèrent cinq fois les quatre-vingt-sept mille hommes qui remplissaient l'amphithéâtre ; le bulluaire en chef cria : Place ! et le spectacle commença.

Il sortit de sous un portique plusieurs gladiateurs espagnols, armés à la légère. Ils étaient sans casque, et portaient seulement un ruban autour des cheveux, comme les rétiaires. Une inducula blanche et sans manches se joignait à des braies gauloises de couleur noire, et était retenue par une ample ceinture rouge. Ils avaient aux jambes, du genou à la cheville, une cnémide en cuir fauve, brodée de couleurs, et aux pieds l'antique sparteille, qui tire son nom de la ville de Sparte. Ils se tenaient par la main, et ils se mirent à danser en rond, au milieu du cirque, en chantant une chanson guaditane. Un belluaire ouvrit tout à coup la loge d'un taureau des marais Pontins, et l'animal fondit sur eux, l'œil enflammé et la corne basse. La ronde allait toujours. Au moment où le taureau les touchait de son souffle, celui sur lequel il était arrivé se contenta de lâcher la main de son camarade, et le taureau entra dans le cercle. Le danseur qui se trouvait de l'autre côté en fit autant ; le taureau passa encore, et la ronde allait toujours. L'animal était lancé avec tant de force, qu'il dépassa de beaucoup les danseurs ; il

revint sur lui-même, à plusieurs reprises, avec la même furie ; et sa corne, qui ne frappait que l'air, n'interrompit jamais ni la danse ni la chanson. C'était la pièce d'ouverture ; tout l'amphithéâtre applaudit, et le belluaire rouvrit la porte de la loge, où le taureau, dont la terreur n'était que de l'épouvante, alla se réfugier tout seul.

On fit sortir alors un buffle, qui avait une forte sangle passée autour du corps. Cette sangle avait un anneau, sous le ventre de l'animal, et à cet anneau était attachée, par une longue corde, une panthère qui avait au cou un collier de métal. Il n'y avait que les belluaires très-célèbres qui combattaient les animaux féroces en liberté. Un novice harcelait la panthère avec son dard, et comme elle était retenue par la corde, un jeune camarade plein de malice, aiguillonnait le buffle à l'improviste, ce qui donnait tout à coup du champ à la panthère, et soulevait sur tous les degrés de l'amphithéâtre de fort joyeuses exclamations. Ce fut ensuite le tour de sangliers et de loups, sur lesquels on lança une meute de chiens de Laconie, et de lièvres qui excitèrent des transports d'admiration unanime, en se réfugiant entre les pattes d'un lion royalement étendu au soleil, où les chiens n'osèrent pas les attaquer.

Quand on eut fait rentrer toutes ces bêtes, un héraut annonça que, pour varier le spectacle, un criminel allait être dévoré par un lion. C'était ce malheureux marchand juif, qui avait vendu de fausses émeraudes à l'impératrice, et que Crispiciole avait conseillé de brûler vif. Des bourreaux l'amènèrent à moitié dépouillé de ses vêtements, et l'attachèrent à un poteau qu'on fixa dans le creux d'une pierre, enfoncée dans le sol. Il était d'une pâleur cadavéreuse, et se soutenait à peine. Il se fit un grand silence, pendant qu'on l'attachait. Le pieu était planté devant la loge d'un lion récemment arrivé d'Andrumète, qu'un prince de Mauritanie avait envoyé à l'empereur, avec des autruches, et qui était déjà célèbre par sa taille et par sa férocité. C'était la première fois que ce terrible lion paraissait en public, et tous les spectateurs étaient dans l'attente. Deux belluaires tout bardés de fer, et armés de longues piques, s'avancèrent avec précaution vers la loge, et se préparèrent à l'ouvrir. Ils se placèrent des deux côtés de la porte. L'un d'eux l'attira à lui avec force, et s'en couvrit le corps. Le pauvre juif s'évanouit au bruit que firent les gonds, et le silence redoubla. L'autre belluaire, comme si l'animal avait refusé de sortir, le harcela, d'un air fort défiant, avec le fer de sa pique ; et tous les spectateurs, muets et haletants, virent paraître alors, pour lion d'Adrumèle, un beau chapon, au corsage

doré, qui s'avança la tête haute, sur le seuil de la loge, et qui se mit à chanter, en grattant le sable avec ses éperons. Il s'éleva tout à coup, d'un bout à l'autre de cette assemblée immense, un rire fou, qui roula comme un coup de tonnerre, du sable de l'arène aux degrés supérieurs de l'amphithéâtre. C'était une plaisanterie impériale, qui eut le plus grand succès. Au bout de quelques instants, un héraut se leva, et fit signe qu'il allait parler, au nom de Son Éternité. Peuple romain, s'écria-t-il, voici ce que César vous dit : Cet homme avait trompé l'Augusta ; il convenait qu'il fût trompé ; Maintenant, bourreaux, chassez ce drôle ! Les éclats de rire avaient quelque peu fait revenir le juif à lui-même ; lorsqu'on l'eut délié du poteau, on lui ouvrit un portique, et il s'enfuit au milieu des lazzi et des huées de la populace.

Une fanfare jouée tout à coup par des trompettes annonça l'arrivée des gladiateurs à cheval. Il allait enfin y avoir du sang répandu ! La foule battait des mains, et cria trois fois. Que les dieux gardent César !

Il y en avait cent paires. Ils appartenaient à l'empereur, et ils étaient tous Thraces ou Gaulois. A proportion que certains d'entre eux étaient tués, ou seulement estropiés, et vendus à vil prix pour être portiers ou gardiens de troupeaux, il les faisait remplacer par les plus renommés qui se trouvaient chez les principaux entrepreneurs de jeux de l'Italie. Il y avait, en effet, des gens qui faisaient profession de fournir, à prix débattu, cent ou deux cents paires d'hommes à égorger, pour une fête. Ils les faisaient instruire chez eux par d'habiles maîtres d'armes, et ces gladiateurs tuaient leurs camarades avec le plus grand sang froid du monde. C'est de chez un de ces entrepreneurs de jeux, nommé Lentulus Batiatus, de Capoue, que le célèbre Spartacus s'échappa avec deux cents de ses compagnons : et la guerre terrible qu'il alluma, bien malgré lui ; parce qu'on l'empêcha de se sauver dans son pays, eut ainsi pour principe, non une révolte d'esclaves, mais une évaison de gladiateurs.

Ces deux cents gladiateurs s'avancèrent deux à deux, et passèrent devant l'empereur, ayant à leur tête le *lanista*, ou maître d'armes en chef, lisse rangèrent, par paires, devant la tente impériale ; et le maître d'armes dit à haute voix, en leur nom : César, ils te saluent, avant de mourir ! Puis, ils défilèrent, en tournant, les uns à droite, les autres à gauche, et ils allèrent se poster, sur deux lignes, au milieu du cirque, de façon à ce que chacun d'eux eût son adversaire en face de lui...

Les chevaux qu'ils montaient n'étaient pas armés. Ils étaient seulement couverts d'une assez grande housse carrée, servant de selle, et retenue par une croupière de couleur rouge, et par une sangle de cuir, qui ceignait le corps du cheval. Leur bride n'avait ni frontail, ni muselière. C'était une bande de cuir embrassant le cou, venant se joindre aux deux extrémités d'un mors droit, et serrant la barre avec une gourmette fort courte. Les chevaux n'étaient pas ferrés. Les cavaliers n'avaient pas des éperons comme ceux de l'armée. Ils étaient coiffés d'un casque assez semblable à ceux que portait la chevalerie, au seizième siècle. La forme en était ronde, et surmontée d'un porte-plume, où se plaçait une aigrette. Il avait, à la hauteur du front, un avancement pareil à celui de nos chapeaux. Cependant, la paroi verticale du casque se continuait, à partir de cet avancement, jusqu'au-dessous du menton, et couvrait entièrement le visage et le cou, jusqu'aux clavicules. Sur le milieu de cette plaque convexe, qui abritait le visage, il y avait, du haut en bas, une fente qui servait à respirer ; et, à droite et à gauche, étaient percés deux trous ronds, qui servaient de vues ou d'œillères. Comme les gladiateurs se servaient du bouclier, et avaient, par conséquent, la pare du côté gauche, l'œillère gauche était garnie d'un solide grillage en métal.

Toute la partie gauche de leur corps était également recouverte, à l'exception du bras, qui était nu, parce qu'il s'abritait en tenant le bouclier. Ils avaient l'inducula, sans manches, serrée autour de la taille, avec une ceinture. Le bras droit étant à découvert, était enfermé dans un brassard en lames d'acier articulées, terminé en guise de gantelet, par un avancement qui couvrait la main. Ils portaient, le bouclier rond, une lance légère et l'épée courte.

Quand ils furent en présence, le maître, d'armes les nomma tout haut, l'un après l'autre, en ajoutant, après leurs noms, le nombre de victoires qu'ils avaient remportées. Il y en avait de fort célèbres, que le peuple applaudit, mais qu'il n'aurait pas reconnus, parce que le casque couvrait leur visage. Le maître d'armes fit alors un signal à l'homme qui jouait de l'orgue hydraulique, et le combat commença.

Les cavaliers partirent au galop, penchés sur leurs chevaux, le bouclier en avant, et la lance baissée. Le choc en renversa dix, dont trois laissèrent échapper leur bouclier dans la chute. Perdre son bouclier, ou recevoir une blessure d'où le sang jaillissait par terre, c'était être vaincu. En principe, tout vaincu était immédiatement mis à mort, à moins que le peuple ne fit grâce. Ces trois vaincus, levèrent donc la main gauche, sans rien dire, et

leurs adversaires attendirent, l'épée nue. Le peuple leva aussi la main, ce qui était le signal du pardon, et ils sortirent de l'arène. Les vainqueurs se retirèrent aussi, car les gladiateurs n'étaient pas tenus de combattre deux fois dans la même journée.

Les quatre-vingt dix sept paires qui restaient continuèrent la lutte. La plupart d'entre eux avaient brisé leur lance, et se servaient de l'épée. Leurs chevaux se cabraient les uns contre les autres, et les combattants se portaient des coups furieux. Au bout de quelques instants, il y en eut vingt, de part ou d'autre, qui avaient reçu de profondes blessures dans les flancs ou à la poitrine. Ils furent obligés de se rendre. Ils descendirent de cheval, ainsi que leurs adversaires, et levèrent la main gauche. Le peuple, qui n'avait pas encore vu de sang, ne bougea pas. Ces vingt gladiateurs vaincus, qui avaient pour point d'honneur de ne pas implorer deux fois leur grâce, baissèrent la main, et s'avancèrent froidement vers les vainqueurs, en mettant un genou à terre. Ceux-ci, qui avaient déjà l'épée nue et qui attendaient, leur mirent la main gauche sur la tête, en la penchant en arrière, et ils leur coupèrent la gorge. Le combat avait cessé un instant, et les gladiateurs avaient repris leurs lignes. Il passa alors des mules traînant des crochets, qui enlevèrent rapidement les cadavres par le portique des morts. Du sable ! du sable ! s'écria le maître d'armes en chef. Des hommes apportèrent du sable, qu'ils étendirent avec des râteliers, sur les mares de sang qui rougissaient l'arène, et le combat recommença.

Il y avait alors comme une sorte d'ivresse, qui gagnait la multitude. L'orgue hydraulique, perfectionné par Néron, jouait des airs guerriers ; les bêtes féroces, réveillées par l'odeur du sang et des cadavres, grattaient les portes de leurs loges, en poussant des hurlements horribles, et le peuple battait des mains. Il y eut encore trente gladiateurs vaincus et tués, car le peuple ne fit aucune grâce, et des mules passèrent de nouveau avec leurs crochets pour enlever les morts. Il ne restait plus que cinquante paires de combattants. La populace, qui trouvait cette bataille trop lente, à cause des manœuvres des chevaux, demanda, à grands cris, les gladiateurs à pied. Ils entrèrent.

Les gladiateurs à pied étaient de trois sortes, les Thraces, les mirmillons et les rétiaires. Les Thraces portaient le casque du gladiateur à cheval. Ce casque était souvent orné de belles sculptures en relief. Ils avaient le corps nu, du cou à la ceinture. Leur bras droit était enveloppé d'un brassard en lames de métal, qui montait jusqu'à l'épaule, et qui se terminait par un

gantelet rond et creux, dans lequel était même enfermée la garde de l'épée. Une forte ceinture de cuir fixait autour de leurs reins un court tablier de laine, et servait de point d'appui à des gardes-cuisses d'acier, qui descendaient jusqu'aux genoux. Ils portaient, pour défendre leurs jambes, des grèves de cuivre, en métal plein et solide, ornées de sculptures figurant des têtes de lion. Ces grèves couvraient le pied, par devant, jusqu'à la naissance des doigts, et remontaient de près d'un demi-pied au-dessus du genou. Elles avaient assez la forme d'une tuile à canal, appliquée sur le tibia, et nouée avec deux courroies de cuir, au haut et au bas de la jambe. Le bouclier des Thraces était un rectangle concave, et ils se servaient de l'épée courte. Les mirmillons étaient armés à peu près comme les Thraces ; seulement ils portaient une tunique au lieu de tablier, un bouclier rond, des grèves plus légères, et un poignard recourbé, au lieu d'épée. Ils avaient sur le casque la figure d'un poisson, et ils étaient presque tous Gaulois. Les rétiaires n'avaient ni casque, ni bouclier, ni grève, ni épée. Un petit ruban ceignait leurs cheveux ; ils avaient pour armes une longue pique terminée par un trident, et une espèce de filet, avec lequel ils enveloppaient leurs adversaires. Les Thraces combattaient contre les mirmillons, et les mirmillons combattaient contre les rétiaires.

Quand les gladiateurs eurent salué César, et que le *lanista* en chef eut décliné leurs noms et leurs faits d'armes, l'orgue hydraulique commença de jouer une pyrrhique, et les combattants s'attaquèrent. Les Thraces et les mirmillons se portaient des bottes savantes, qui faisaient pousser des exclamations admiratives aux maîtres d'armes mêlés parmi la populace, et les rétiaires voltigeaient d'un bout à l'autre de l'arène, en essayant de lancer leur filet. C'étaient des cris, des menaces et des railleries, auxquels répondaient les panthères et les hyènes, qui glissaient leur museau sous les portes, et qui demandaient les morts. Tant de vaincus, tant de cadavres. Le peuple était féroce de joie. Les mules passèrent quatre fois, avec leurs crochets. Il n'y avait plus de sable ; on marchait dans le sang. Un Thrace, qui avait demandé à continuer le combat, malgré ses victoires, égorgea sept mirmillons. L'empereur l'affranchit sur-le-champ, en lui disant : Sois libre ! ce qui souleva sur tous les degrés du cirque de frénétiques applaudissements. Il ne restait plus que trente paires de gladiateurs, acharnés les uns contre les autres. Une voix impatiente cria : Les lions ! Ce cri devint à l'instant un hurra immense. Les lions ! les lions ! L'empereur

fit signe de la main. Le maître d'armes en chef s'interposa entre les combattants, et les gladiateurs se retirèrent.

C'était là le moment terrible qu'attendait Crispiciole. Toutes les angoisses de sa nuit de honte, de jalousie et de désespoir s'amoncelaient tumultueusement dans son âme ; et tant que quelqu'un vivrait de ceux qui l'avaient froissé dans son affection ou insulté dans sa gloire, de ceux qui l'avaient vu pleurer ou entendu gémir, il lui semblait que ce peuple immense, qui tremblait au seul bruit de son nom, allait se lever tout à coup devant lui, et lui jeter au visage les lazzi outrageants des jardiniers de Tibur et des paysannes de Fidènes. Danaé elle-même, qu'il avait tant aimée pourtant, et qu'il aimait encore, ne pouvait trouver grâce devant sa colère. Morte, elle ne serait pas à lui, mais elle ne serait à personne. Il ne comprenait pas l'amour qui pardonne, mais l'amour qui se venge. Il avait vu sans émotion et sans plaisir les panthères déchirées par les meutes et les gladiateurs offrant la gorge à l'épée ; mais il se redressa et ses yeux rayonnèrent, lorsque le peuple demanda les criminels qu'on devait jeter aux lions.

L'empereur, au contraire, avait presque oublié l'effroyable sentence qu'il avait prononcée la veille. La terreur du juif, s'évanouissant devant un chapon, l'avait fait rire aux éclats, et il avait fort goûté la bravoure et l'élégance avec laquelle ses gladiateurs étaient morts. Il était content. Il lui eût été égal que les sénateurs, les chrétiens, les bateleurs et les archers gaulois, arrêtés par Crispiciole, mourussent ou ne mourussent pas ; et s'il les laissait déchirer par les bêtes féroces, c'était sans colère, et uniquement parce que les préparatifs étaient faits.

Les premiers qu'amènèrent les bourreaux, c'étaient les sénateurs. Il y avait Cornélius Céthégus et Julius Serfanus, qui marchaient en se tenant par la main, et Bébrix, dont les contusions n'étaient pas encore guéries. Ils passèrent devant l'empereur, pour le saluer, et après qu'ils eurent abaissé le capuchon de leurs manteaux, Cornélius dit d'une voix calmé : Éternité, on vous trompe ! nous n'avons jamais conspiré. Nous mourons victimes d'une lâche calomnie ; que les dieux conservent l'empire et vous gardent ! Ils passèrent ; toutes les familles sénatoriales étaient sombres de tristesse ; mais leur terreur était encore plus grande que leur pitié. Les bourreaux allèrent placer les trois victimes au fond du cirque en face de la loge des ours.

Les seconds qui parurent ; c'étaient les chrétiens. Ils étaient plus de deux cents, diacres, veuves et vierges. Crispiciole reconnut en tête la vénérable

Fabiola, qui marchait le front incliné, récitant des prières, et humble jusque dans le martyre. L'entrée de ces hommes simples et calmés, de ces femmes résignées et fortes, qui allaient mourir sans avoir jamais connu le crime, et qui mêlaient leurs douces et mélancoliques prières au grondement redoutable des lions, émut singulièrement le peuple. Ils saluèrent profondément l'empereur ; et un diacre lui dit avec respect : Éternité, on nous fait mourir pour le crime de notre croyance, et cependant cette croyance nous ordonne d'obéir à vos lois et de vous être fidèles. Nous n'avons nulle haine contre vous, ni contre personne ; et nous allons prier Dieu de toucher votre âme aveuglée, et de vous pardonner, comme nous vous pardonnons. — Alors, les chrétiens passèrent, et le diacre dit tout haut les prières pour la conversion des infidèles, que les veuves et les vierges répétèrent après lui. Les bourreaux placèrent les chrétiens en face de l'empereur, devant les loges des lions.

Les troisièmes qui entrèrent, ce furent les archers gaulois. Il y avait toute la cohorte, huit cents hommes. Leurs mains étaient liées. Ils étaient beaux et fiers. On les mena aussi devant l'empereur pour le saluer. Crispiciole, qui examinait attentivement leurs visages, n'y reconnaissait pas Andronic. Il fit signe à un officier du guet, qui avait été employé dans cette arrestation périlleuse, de s'approcher de lui.

— Je ne vois pas là, dit-il, un primipilaire que je connaissais.

— Le primipilaire Andronic ? répondit l'officier ; il a obtenu hier un congé du tribun, et il a dû partir immédiatement pour la Gaule ; mais d'ailleurs vous devez être content, toute la cohorte y est, excepté lui.

— Malheur ! s'écria Crispiciole, en lui lançant un regard de colère.

En ce moment, le tribun des archers salua l'empereur : Éternité, dit-il, vous nous avez vus combattre, et vous savez que nous ne craignons pas de mourir ; quand les bêtes féroces auront déchiré nos habits, le peuple verra sur nos poitrines les blessures que nous y avons reçues, en défendant le nom romain. J'atteste ici tous les vieux soldats qui m'écoutent, ce n'était pas après tant de combats et après tant de victoires, encore tout ornés de colliers d'or que vous avez vous-même jetés sur nos épaules, que nous devons mourir comme de vils gladiateurs. César, que les dieux vous conservent ! — Les archers défilèrent la tête haute, et les bourreaux les placèrent entre les chrétiens et les sénateurs, devant la loge des tigres.

Enfin apparurent les pauvres bateleurs. Ils étaient plusieurs centaines, population nomade et délabrée, venue de tous les coins du monde, et

formée de tous ces hommes rêveurs, paresseux et fantasques, dont la vie a pour limites l'hôpital et le gibet. Il y avait des Européens, des Africains et des Asiatiques ; des montreurs d'ours et de singes, des avaleurs d'épée, et des joueurs de gobelet. On les avait saisis avec leurs accoutrements de place, les uns ayant des plumets hyperboliques, les autres des robes étranges, ancienne pourpre dégénérée en haillon. La populace, qui reconnaissait là ses joyeux grotesques qui l'amusaient chaque jour avec leurs saillies et avec les pieux qu'ils portaient au bout de leur nez, déplora sincèrement une fin si misérable. Il y avait parmi la cohue quelques filles charmantes, étoiles perdues dans cette nuit, qui portaient leurs robes comme des matrones, et qui pleuraient de mourir si belles et si jeunes, avec toutes leurs illusions dans la tête, et toute leur passion dans le cœur. La pitié gagnait peu à peu parmi le peuple, à l'aspect de ces misérables, si effarés et si tremblants ; si quelqu'un eût demandé leur grâce, tout l'amphithéâtre se serait levé en leur faveur ; mais les tigres poussèrent tout à coup un hurlement sonore ; les mauvais instincts de la populace se réveillèrent ; un enfant cria : Les lions ! et aussitôt il s'éleva comme un tonnerre, qui ébranla le cirque de ces mots frénétiques : Les lions ! les lions !

Crispiciole, brisé d'attente et d'émotion, n'eut pas la force de regarder l'entrée des bateleurs. Il avait donné le signalement de Danaé avec beaucoup d'exactitude ; et comme il avait déjà vu Fabiola, il ne supposait pas que la danseuse si renommée du théâtre de Marcellus eût échappé à ses officiers de police. Il avait d'ailleurs entrevu, dans la rapidité d'un regard involontaire, une forme chaste et divine, qui illuminait un groupe immonde d'histrions ; son âme s'était remplie d'épouvante, à cette vision si douce et si affreuse ; et quand le peuple demanda les lions à grands cris, il lui sembla entendre la voix des Furies, qui le poursuivaient comme Oreste, en l'accablant de malédictions.

Lorsque toutes ces victimes furent prêtes, un décurion fit signe aux belluaires de se tenir près des portes des loges ; avec leurs pieux. Puis, il s'écria : César veut que sa vengeance ne vienne qu'après celle des dieux. Belluaires, lâchez le lion d'Adrumète sur les chrétiens !

Alors deux belluaires touchèrent les verrous d'une loge située en face de l'empereur. Il en sortit un grondement redoutable, qui ébranla tous les échos du cirque. Fabiola était à quelques pas de la loge, à, genoux, les mains jointes, et les yeux au ciel. Elle prononçait avec ferveur des prières ardentes, et les belluaires pouvaient entendre qu'elle y mêlait le nom de

Danaé. Tout à coup, la porte de la loge fut ouverte, et les spectateurs furent, malgré eux, saisis d'effroi, à l'aspect d'un lion gigantesque, à pelage fauve et à crinière noire, qui s'arrêta sur le seuil de la loge, comme ébloui par la lumière trop subite du jour.

En ce moment, un grand cri, un cri de désespéré, partit du côté de la loge de l'empereur. Un homme vigoureux et de haute taille venait de s'élancer, des degrés supérieurs de l'amphithéâtre, vers la tente impériale ; la violence de son élan avait écarté les prétoriens de service ; et cet homme, qui du reste n'avait pas d'armes et qui ne proférait pas un mot, avait saisi avec une main de fer le nain Crispiciole ; puis, et aussi rapide que la foudre, il avait repris son élan, à travers les rangs des vestales, des chevaliers et du peuple ; et il venait de sauter dans l'arène, tenant toujours Crispiciole dans sa main. C'était Crispiciole qui avait poussé ce cri de détresse, en reconnaissant Andronic.

Une fois dans l'arène, Andronic marcha vers le lion. L'animal prenait déjà son élan pour bondir jusqu'à lui, lorsque le montagnard lui jeta le nain à la face. Le lion saisit Crispiciole par la tête, et couvrit son rôle d'un effroyable hurlement. Puis, Andronic s'empara du pieu d'un belluaire, se plaça résolument devant Fabiola, éperdue de surprise, et s'adressa à l'empereur.

Toute celte action fut si imprévue, si rapide, si éclatante ; il y avait dans la taille d'Andronic tant de force, dans sa pose tant d'audace, dans son regard tant de majesté, que tous les spectateurs furent saisis d'admiration, et se levèrent. Comme il allait parler, il se fit un grand silence et l'on n'entendait plus que les grondements étouffés du lion, accroupi sur les lambeaux convulsifs de Crispiciole.

— Éternité, dit Andronic d'une voix forte, je suis primipilaire des archers gaulois. S'il était vrai que nous conspirons contre vous, comme on vous l'a fait croire, je vous aurais pris, au lieu de prendre votre nain, et vous seriez déchiré par les dents du lion, comme le nain est déchiré à cette heure. Cette conspiration est donc une fable, vous le voyez bien. Elle a été inventée par ce misérable bouffon, qui ne méritait pas l'affection de Votre Clémence ; il a voulu perdre ma fiancée, qu'il avait enfermée, malgré elle, dans son palais, et perdre avec elle la chrétienne Fabiola, sa maîtresse, le sénateur Cornélius, son appui, et moi, son époux. Comme vous auriez soupçonné son crime, s'il ne vous avait demandé que notre mort, à nous quatre, il a inventé une conspiration, dans laquelle il a enveloppé plusieurs sénateurs, plusieurs

chrétiens, tous les comédiens de Rome, et toute la cohorte des archers. Voilà la vérité toute pure, Éternité ! Il n'y a ici aucun coupable, que le bouffon qui est mort. Ces soldats vous aiment, et mourront pour vous défendre, sur les champs de bataille. Éternité, au nom de votre gloire, grâce pour les soldats !

Ces paroles produisirent une émotion générale.

— Grâce pour les soldats ! s'écrièrent les vétérans qui étaient dans l'assemblée.

— Grâce pour les sénateurs ! s'écrièrent les familles sénatoriales et les chevaliers.

— Grâce pour les chrétiens ! s'écrièrent plusieurs voix éloignées.

— Grâce pour les bateleurs ! s'écria la populace.

— Puis il y eut un cri véhément et solennel, qui éclata sur l'amphithéâtre :

— Grâce pour tout le monde !

L'empereur, qui était poète, et qui n'avait aucune colère dans l'âme, se leva, et étendit la main.

— Romains, dit-il, vous êtes un grand peuple, et vous devez avoir de grands empereurs. Le divin César fut clément ; je le serai comme lui. Je fais grâce à tout le monde. Belluaires, faites rentrer le lion.

Il y eut alors un élan magnifique de joie ; et ce peuple immense répéta trois fois de suite : César, que les dieux vous conservent !

Pendant ce tumulte, Fabiola s'était levée pour se jeter dans les bras d'Andronic. — Où est Danaé ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Elle doit être toujours cachée avec les chrétiens, puisqu'elle n'est pas ici, répondit Andronic. Elle vous croit morte, sans doute, et peut-être croit-elle que je suis mort aussi.

— Dieu nous garde qu'elle ait eu cette pensée, ô mon fils ! Ils partirent aussitôt, à travers la foule, pour aller trouver Danaé ; et les archers gaulois, délivrés de leurs liens, firent longtemps retentir les airs du nom de leur libérateur.

XII

Andronic n'était plus au camp des Prétoriens, lorsque les officiers du guet y apportèrent l'ordre de l'empereur, d'arrêter la cohorte des archers. Quoique la retraite de Danaé fût mystérieuse, et dût la dérober, pour les premiers moments, aux recherches du comte Crispiciole, il craignait, avec raison, que cette retraite ne vînt à être découverte, surtout à cause de la haine du sénat, qui poursuivait alors les chrétiens. Il pensa donc que le seul moyen de sauver Danaé, c'était de la faire sortir de Rome, et de la ramener, sous quelque déguisement, dans son pays. Comme cette idée était évidemment la plus sage, il s'y arrêta sur-le-champ. Il alla trouver le tribun de sa cohorte, un seigneur gaulois de l'Aquitaine, dont il était aimé pour sa conduite et pour son courage, et il lui demanda, pour aller voir son vieux père, un congé de deux mois, qu'il lui accorda. Il alla sur-le-champ se loger dans la ville, vers le quartier solitaire de la porte Capène, pour faire en sûreté les préparatifs de son voyage, et pour dérouter les espions que Crispiciole chargerait peut-être d'observer ses démarches. Cette résolution, prudemment prise, et rapidement exécutée, le sauva.

Il remontait la voie Appia, vers le quartier de la Piscine Publique, pour aller chez, des marchands d'habits, qui étalaient aux environs du Grand-Cirque, lorsqu'il rencontra les crieurs et les hérauts, annonçant au peuple les chasses de panthères, les combats de gladiateurs et les criminels jetés aux lions, dans l'amphithéâtre de Flavius, à la quatrième heure. Comme cette nouvelle subite causait de grandes rumeurs parmi le peuple, il s'arrêta, et il lut une longue affiche apposée contre une muraille. Cette affiche expliquait la conspiration qui venait d'être découverte par Son Excellence le comte Crispiciole, et l'arrestation de plusieurs sénateurs, d'un grand nombre de chrétiens, de tous les comédiens de Rome, et de la cohorte entière des archers gaulois, entourée subitement, dans la nuit, par toute la légion prétorienne. Andronic soupçonna tout d'un coup que cette effroyable tragédie devait être une vengeance de Crispiciole. Comme il était près de l'Argilète, il courut chez Fabiola.

La maison de Fabiola était, tout en désordre ; Les esclaves pleuraient et se lamentaient. Il apprit d'eux que des soldats du guet étaient venus saisir

Fabiola, pendant la nuit ; qu'ils avaient tout bouleversé, pour trouver Danaé, qu'ils croyaient cachée chez elle ; qu'un très-grand nombre de chrétiens, amis de Fabiola, avaient été arrêtés également, dans le quartier du Grand Cirque, et que, dans quelques instants, ces chrétiens et leur bonne maîtresse allaient être jetés aux lions.

Épouvanté de cette nouvelle, Andronic se dirigea, à l'instant, vers les Thermes de Caracalla. La rue où était cachée. Danaé était pleine de gens, qui couraient au cirque. Des groupes, se succédaient pour lire l'affiche appliquée, contre la maison de Fabiola, et il rôdait aux alentours des hommes : à figure sinistre qui considéraient attentivement Andronic, et qui devaient être des espions du guet. Il s'avança vers la porte de la maison de Fabiola, qui était fermée. Il frappa plusieurs coups avec le maillet de bois ; personne ne vint. Il était dans un trouble extrême, craignant d'être saisi, craignant bien plus, encore, s'il continuait à frapper, d'attirer l'attention des

hommes de police sur cette maison, et de perdre Danaé et les chrétiens, qui sans doute devaient

s'y trouver encore.

— Vous êtes fou, l'ami, lui dirent quelques personnes qui lisaient l'affiche, d'aller faire vos visites à un pareil moment ! Qui voudrait rester à vous attendre, tandis que tout le peuple, va voir jeter les bateleurs et les chrétiens aux lions, à l'amphithéâtre de Flavius ?

— Vous croyez donc qu'il n'y a personne ici ? dit Andronic, d'un air contraint et embarrassé.

— Non certes, reprit en riant le groupe, à moins que les enfants en nourrice, qui ont encore peur des lions.

— J'ai vu ce matin sortir tout le monde, ajouta d'un air fort dégagé un individu qui était là, de cette espèce fort répandue, qui a toujours tout vu et tout entendu, principalement lorsqu'il ne s'est rien fait et qu'il ne s'est rien dit.

Andronic s'éloigna, rêveur et l'âme brisée. Où était Danaé ? Les chrétiens étaient-ils en effet sortis, le matin, de la maison de Fabiola, comme venait de, le dire cet homme ? S'étaient-ils cachés ailleurs ? Étaient-ils pris ? Étaient-ils sauvés ? Toutes ces interrogations poignantes se présentaient à la fois dans son cœur, et il ne savait qu'y répondre. Comme il remontait, tout pensif, la voie Appia ; il tourna machinalement à main droite, au Septizonium, et il se mit à suivre, la foule ; qui se précipitait vers l'amphithéâtre, par la voie Triomphale. Lorsqu'il fut arrivé sous la

colonnade, du cirque, il entendit hurler les tigres, et il revint à l'affreuse réalité de sa situation. Que devenir et que faire ? Tous ses camarades allaient être jetés aux lions ; Danaé était peut-être prise aussi ; et, dans une heure, des hyènes d'Afrique se disputeraient ses lambeaux ! Une fois sa cohorte anéantie, et sa fiancée morte, Andronic ne comprenait plus le sens et le but de la vie. Il s'assit, désespéré, sur un degré du portique, le visage dans ses mains ; elle brave soldat pleura amèrement sur la chute de toutes ses affections dans ce monde.

Comme il était réduit aux douleurs et aux résolutions suprêmes, il se leva tout à coup. Il lui était venu une idée monstrueuse : l'idée de tuer l'empereur. Il pensa qu'une révolution subite et terrible, dans l'empire, arrêterait sur-le-champ la célébration des jeux de ce cirque, ce qui peut-être sauverait Danaé, si elle était prise, et avec elle Fabiola et les archers. Homme d'exécution et d'audace irrésistible, il s'arrêta décidément à ce parti. Il entra, parmi la foule, dans l'amphithéâtre, et il se glissa, à la faveur du tumulte et des exclamations qu'excitèrent les gladiateurs, jusqu'aux degrés, qui dominaient la tente impériale. Il était là, lorsque les bourreaux amenèrent les sénateurs, les chrétiens, les archers et les bateleurs. Il vit bien clairement que Danaé n'avait pas été prise, ce qui inonda son cœur de joie, et lui fit modifier ses projets. C'est alors qu'il imagina de jeter le nain au lion, se confiant à l'enthousiasme qu'un pareil fait, simplement et noblement expliqué, exciterait dans la multitude.

De leur côté, les chrétiens qui habitaient avec Danaé la maison de Fabiola, apprirent avec une profonde terreur l'horrible nouvelle que les hérauts criaient par les rues, et qu'une grande affiche, appliquée contre leur muraille, ne leur permit pas de révoquer en doute. Comme ils étaient plongés dans la stupeur profonde, causée par cette catastrophe, un esclave fidèle de Fabiola, qui venait souvent leur porter, par une entrée secrète, les avis ou les secours de sa maîtresse, arriva éploré et désespéré, et leur raconta comment Fabiola et un grand nombre de chrétiens, qui habitaient aux environs du grand cirque, avaient été arrêtés pendant la nuit et allaient dans quelques instants, être jetés aux lions. Les chrétiens questionnèrent encore l'esclave sur ce qu'on disait des archers gaulois et des sénateurs ; et l'esclave leur répondit qu'il était bien vrai, en effet, que la cohorte des archers avait été désarmée et saisie tout entière, et que, parmi les sénateurs condamnés à mourir, se trouvait le maître de Fabiola, le noble et généreux Cornélius. Pendant que l'esclave achevait ces paroles, les chrétiens

entendirent frapper à leur porte, avec le maillet de bois ; mais comme la rue était pleine d'hommes de police, et que celui qui frappait n'observait pas une certaine espèce de signal, qui servait à désigner les frères, ils n'ouvrirent pas. Celui qui frappait ainsi, c'était Andronic ; et l'esclave de Fabiola n'avait pas pu le rencontrer, parce qu'il était déjà parti du quartier de l'Argilète, quelque temps avant qu'Andronic n'y arrivât lui-même.

La première impression des chrétiens, ce fut une impression d'angoisse. Ils avaient pour Fabiola un respect profond et un attachement extrême. Cette sainte femme, qui était esclave ; avait encore trouvé un moyen de témoigner de, son humilité, en refusant toujours d'être affranchie. C'était aussi une idée d'épouvante, de songer que, dans quelques instants, plusieurs centaines de chrétiens, l'honneur et l'espoir de l'Église de Rome, allaient expirer sous la dent des tigres, au milieu d'un peuple idolâtre, qui n'aurait pour tant de vierges pures, pour tant de veuves irréprochables, pour tant de diacres éprouvés par l'étude, et qui devaient porter dans la postérité le nom de Pères, que des huées et des malédictions. La seconde impression des chrétiens, ce fut un céleste orgueil, et une joie mystique. Ils songèrent au bonheur de ces martyrs agréés de Dieu, qui allaient partir pour ce monde impérissable, où le cœur ne désire pas ; et où les yeux ne pleurent jamais ; et quelque retentissement qu'eût, dans leur imagination, le cri des ours et des hyènes, il leur semblait qu'il était encore dominé et couvert par les hymnes des trônes et des anges, qui chantaient la gloire des nouveaux élus sur des harpes d'or. Quelques uns d'entre eux, les plus jeunes et les moins parfaits, voulaient aller se dénoncer eux-mêmes, sur-le-champ, au préteur, et partager le sort de leurs frères ; mais un vieux solitaire des déserts de la Syrie, qui se trouvait parmi eux de passage, leur dit que les bons, serviteurs c'étaient ceux qui n'arrivaient qu'à la voix du maître, et qu'il ne fallait mettre d'ostentation à rien, pas même dans la mort.

Dans un coin obscur de la salle commune, où, les chrétiens, se réunissaient pour prier, et où ils étaient alors, il y avait en ce moment une jeune fille, pâle et morne, qui avait tout écouté, et qui n'avait rien dit. C'était Danaé. La nouvelle de l'arrestation des archers gaulois, de Fabiola et de Cornélius, et, par conséquent, la mort prochaine, imminente, inévitable, de tous ceux qui avaient son amitié, son respect, son amour, l'avait foudroyée : Ce malheur avait en lui-même quelque chose de trop grand, pour que, du premier abord, son âme pût bien le comprendre. Pendant quelques instants, elle demeura comme anéantie. Elle souffrait trop

; pour penser. Lorsque la réflexion la rendit peu à peu au sentiment de la réalité et de la vie ; lorsqu'elle se dit que tout son bonheur était bien fini sur la terre, et qu'elle y restait seule, pour pleurer ceux qui l'avaient aimée, et qui étaient tous morts ; lorsqu'elle se rappela ses doux rêves d'enfant, recommencés la veille, et au milieu desquels là réveillaient à présent, comme un redoutable coup de tonnerre, les hurlements des lions ; lorsqu'elle vit, avec les yeux de son âme, son Andronie si beau, si tendre et si fidèle, qui lui parlait, il n'y a qu'un instant, avec sa voix chérie, de leurs amours ineffables sous les ombrages de son pays, et qui maintenant labourait de son front déchiré le sable de l'amphithéâtre, laissant des flots de son sang et des lambeaux de sa chair à toutes les pierres du cirque ; elle se leva par un mouvement convulsif, sans espoir dans le cœur, sans idée dans la tête, sans larmes dans les yeux ; et elle se demanda tout haut, les deux mains jointes : Mon Dieu ! mon Dieu ! que ferais-je donc aujourd'hui ?

Pendant qu'elle était plongée dans ces réflexions terribles, ne voyant et n'entendant rien de ce qui ne se passait pas dans son cœur, les chrétiens s'étaient tous réunis dans la grande salle, où elle était assise ; ils avaient fermé les fenêtres, et allumé un grand nombre de bougies, dans les torchères qui étaient attachées aux murs. Ils s'étaient déjà tous mis à genoux, et ils commençaient les prières des agonisants, pour Fabiola et pour les chrétiens du cirque, lorsqu'ils aperçurent Danaé, rêveuse et absorbée dans un coin ; Un jeune exorciste alla vers, elle, au moment où elle se levait, et lui parla doucement.

— Ma sœur, lui dit-il, vous n'êtes encore que néophyte ; vous ne pouvez donc pas rester parmi nous. Veuillez rentrer quelques instants dans votre chambre ; nous allons prier pour les morts !

Ces derniers mots imprimèrent à l'âme de Danaé une secousse visible. Elle s'avança lentement, et la tête inclinée, vers une petite porte, qui était celle de la chambre où l'avait placée Fabiola. Quand elle l'eut ouverte, elle s'arrêta sur le seuil, en regardant l'assemblée ; et puis, levant au ciel ses yeux où étaient venues quelques larmes, elle dit à voix basse, et sans que personne pût l'entendre : Vous, qui priez pour les morts, priez pour moi !

Il y eut quelques instants de silencieux recueillement, lorsque Danaé fut sortie. Puis, le vieil anachorète récita, d'une, voix grave, ce psaume lugubre de David :

« Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, exaucez ma voix.

Que vos oreilles deviennent attentives à l'accent de ma prière.

Si vous vous souvenez des iniquités, Seigneur, qui pourra soutenir votre justice ? »

Ici, toute l'assemblée des chrétiens tressaillit vivement, au retentissement de trois coups de maillet, frappés sur la porte, comme les frappait Fabiola. Le vieil anachorète se tut, et toute l'assemblée resta muette et tremblante. Bientôt les trois coups retentirent de nouveau et de la même manière. Le jeune exorciste se leva, et alla ouvrir la porte, Des bruits de pas précipités se firent alors entendre, et l'assemblée des chrétiens s'entonna, par un élan sublime, le cantique de Moïse, après la sortie d'Égypte, au moment où Fabiola entra, tout éblouie, dans cette espèce de chapelle ardente, où ses frères priaient Dieu pour le repos de son âme.

Fabiola, pénétrée de la miséricorde de Dieu, qui seule l'avait conservée, sans doute pour quelque grande chose, tomba aussitôt à genoux, et l'anachorète reprit le psaume funèbre, que les chrétiens répétaient après lui.

« Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, exaucez ma voix.

Que vos oreilles deviennent attentives à l'accent de ma prière.

Si vous vous souvenez des iniquités, Seigneur, qui pourra soutenir votre justice ? »

Alors les chrétiens se levèrent, et demandèrent à Fabiola qui donc l'avait sauvée ?

— Dieu, répondit-elle, par le bras de cet homme. Et elle montra Andronic. Cet homme, continua-t-elle, mon sauveur et le sauveur de tant d'autres, c'est le fiancé de Danaé. Où est Danaé ?

— Elle est là, dans sa chambre, répondirent les chrétiens. Elle s'y est retirée, au moment où nous allions prier pour les trépassés.

Fabiola courut vivement vers la chambre ; et, après avoir ouvert la porte d'une main tremblante, elle tomba dans les bras d'Andronic, en poussant un cri déchirant.

Tous les chrétiens se précipitèrent.

Danaé était renversée sur un lit de repos. Ses cheveux étaient flottants autour de ses épaules. Sa main droite pendait le long du lit jusqu'au plancher ; et il y avait, par terre, sous sa main, un petit flacon d'onyx qui était vide. — Elle s'était empoisonnée.

— Ma fille, ma malheureuse fille ! s'écriait Fabiola, qui était revenue à elle, et qui couvrait de larmes le visage pâle de Danaé.

— Ma sœur ! Ma fiancée ! Ma Silvula chérie ! s'écriait Andronic à genoux, la voix brisée de sanglots, en tenant les mains froides et décolorées de la pauvre jeune fille.

— Oh ! mon Dieu ! disait Fabiola avec l'accent du désespoir, vous savez que je vous ai prié pour elle, jusque sous la dent des lions. Mon Dieu, vous savez que je vous ai remercié, dans mon cœur, de m'avoir sauvée pour elle ; vous êtes juste, vous êtes bon, mon Dieu, rendez-la moi !

— Oh ! ma Silvula, ô ma chaste et sainte compagne, disait Andronic, avec des paroles étouffées, c'est pour toi que j'ai retrouvé aujourd'hui tout mon courage ; c'est pour toi que j'ai été fort, que j'ai été hardi, que j'ai été brave ; oh ! ne meurs pas ! ne meurs pas ! ne meurs pas !

Danaé était toujours étendue et inanimée. Ses yeux étaient fermés, ses joues livides ; ses mains glacées. Elle ne sentait pas les larmes qui tombaient sur son visage ; elle n'entendait pas les cris déchirants qui retentissaient à son oreille. C'était le néant en face du désespoir.

Cependant, Danaé n'était pas morte. Peu à peu, sa poitrine se souleva, ses joues se colorèrent ; elle prononça quelques paroles inarticulées, et ouvrit les yeux. Au bout de quelques instants, elle reconnut Andronic et Fabiola, et poussa un cri, en fondant en larmes.

— Pardonnez-moi, ô vous, mes seules joies en ce monde, ma mère, mon époux ! dit-elle ; je me suis tuée, parce que je vous ai crus morts. Je vais mourir tout à l'heure, je le sens bien ; et je vous bénis d'être là, pour que mes dernières paroles vous soient adressées, comme vous sont adressées mes dernières affections.

— C'est Dieu qu'il faut bénir, ma fille, reprit Fabiola d'une voix grave, car c'est lui qui m'a envoyé Andronic, comme son ange, pour délivrer mon corps des lions, afin que je vinsse, à mon tour, délivrer ton âme des ténèbres. Ma fille ! ma fille ! les lions étaient déchaînés, et la main de Dieu a fermé leur gueule béante. Ma fille, crois-tu à la toute-puissance de mon Dieu ?

— Je crois, ma mère, répondit Danaé d'une voix solennelle, au Dieu qui vous a inspiré tant de vertus ; je crois au Dieu qui vous a faite humble, simple, charitable ; je crois au Dieu qui vous a dit de voir votre enfant dans une pauvre fille esclave, et vos frères dans tous ceux qui ont faim et dans tous ceux qui ont froid ; je crois au Dieu qui a mis dans votre cœur tant de

nobles sentiments, et dans votre bouche tant de consolantes paroles ; je crois au Dieu qui vous a menés, Andronic et vous, au pied de mon lit de mort, afin que mes dernières pensées ne fussent pas des blasphèmes ; ma mère, je crois en votre Dieu !

— Consens-tu, ma fille, reprit Fabiola, à abjurer le culte des idoles, et à recevoir le baptême, qui t'associera aux grâces de ma religion ?

— J'abjure, ma mère, répondit Danaé, toutes les croyances que vous condamnez, et je désire, du fond de mon cœur, recevoir le baptême.

Alors on releva la tête de Danaé. Comme la chambre où elle se trouvait était petite, on la porta dans la grande salle, encore tout illuminée de bougies. Tous les chrétiens, remplis d'émotions religieuses, se mirent à genoux, autour du lit de la mourante. L'anachorète de la Syrie, qui était le plus âgé de tous les assistants, répandit, quelques gouttes d'eau sur sa tête, en disant : Je vous baptise, au nom du Père, du, Fils et du Saint-Esprit.

— Ma fille, reprit le vieux prêtre, Dieu vous, pardonne d'avoir désespéré de sa miséricorde. Il vous retire une vie de quelques jours, pour vous, donner une vie dans laquelle les myriades de siècles ne comptent pas. Vous êtes la créature la plus sainte de toutes celles que peut considérer sur la terre le regard des anges, puisque vous êtes comme si vous n'aviez point péché. Souvenez-vous, ma fille, quand vous serez à la droite de Dieu, de nous tous, qui restons ici dans nos fautes et dans nos misères, et qui pourtant vous avons ouvert le ciel !

Danaé, qui se sentait défaillir, regarda Andronic, qui se tenait debout à son chevet, morne et anéanti. Elle réfléchit un instant, et puis elle se tourna vers l'anachorète :

— Pensez-vous mon père, dit-elle, que ce soit une pensée coupable, de désirer mourir la femme d'Andronic ?

— Non, ma fille, répondit le solitaire ; car alors vous mourrez épouse et vierge, comme la sainte Mère de Dieu.

— O mon Andronic ! dit alors Danaé d'une voix éteinte, il m'en coûtait de ne pas te donner ma dernière pensée et mon dernier regard. Lorsque mon père nous promit l'un à l'autre, un jour de printemps, parmi les fleurs de nos riantes vallées, ce n'était pas pour que nous fussions unis à la lueur des cierges mortuaires. Alors, j'étais belle, et tu me nommais de noms si tendres, que, les anges, qui me parleront tout à l'heure, n'en prononcent pas de plus doux dans le ciel. Maintenant, mes yeux s'éteignent, et je ne pourrai bientôt plus te voir et t'offrir ma main. La veux-tu encore, ô mon Andronic !

cette main qui n'a jamais tremblé dans aucune autre que la tienne ? Prends-la vite, ô mon ami, si tu veux y sentir encore le dernier élan de mon cœur !

— Oui, oui, répondit Andronic, la poitrine brisée par les sanglots.

— Ce n'est pas tout encore, ô mon époux ! Maintenant, le Dieu que j'adore, et qui me pardonne mes fautes, n'est plus le tien. Si tu mourais, comme je meurs, nous ne nous serions vus et aimés qu'un instant sur la terre, et nous nous regretterions pendant l'éternité. Tu n'as pas eu près de toi, pour t'aimer, pour te consoler, pour te faire croire à toutes les choses divines dont elle est un exemple et une image, une femme sainte comme Fabiola : tu ne peux donc pas reconnaître encore le Dieu que je reconnais ; mais je te demande, avant d'expirer, que tu te fasses instruire de sa religion, qui est surtout la religion de ceux qui aiment et de ceux qui souffrent ; et que, lorsqu'on t'aura fait comprendre et aimer ses vérités simples et sublimes, tu demandes le baptême, pour l'amour de Dieu, et en souvenir de moi. Me le promets-tu ?

— Je te le promets, répondit Andronic.

— Unissez-nous, mon père, dit alors Danaé à l'anachorète. Je conduis au troupeau de Dieu une brebis nouvelle, pour ma bienvenue dans le ciel.

Le solitaire fit mettre Andronic à genoux, et prononça sur eux les paroles du mariage. Fabiola retira de son doigt un anneau, qu'Andronic mit à celui de Danaé. Lorsque l'anneau fut mis, Danaé laissa retomber sa main. — Elle était morte.

Alors, tout le monde s'agenouilla de nouveau, et l'anachorète reprit le psaume du roi David :

« Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, exaucez ma voix.

Que vos oreilles deviennent attentives à l'accent de ma prière.

Si vous vous souvenez des iniquités, Seigneur, qui soutiendra votre justice ? »

Le lendemain, à minuit, deux hommes et une femme descendirent dans les catacombes de Saint Sébastien, hors de la porte Latine. La femme portait une torche, et les hommes, une bière. Ils arrivèrent, après une marche assez longue, dans une caverne spacieuse, où le sol était planté de petites croix. Il y avait une fosse, qui était fraîchement creusée. Les deux hommes y descendirent la bière, pendant que la femme priait tout bas. Quand la bière fut au fond de la fosse, les deux hommes et la femme la comblèrent en pleurant ; Lorsque tout fut fini, un homme dit à l'autre :

Quand serai-je baptisé, mon père ? — L'autre homme répondit : Demain, mon fils.

FIN.

1 L' auteur n' a pas besoin de prévenir les lecteurs instruits qu' il n' y aura pas, dans le petit roman de *Danaé*, un seul fait d' histoire, de topographie, d' architecture, de mœurs ou de costume, qu' il ne fût prêt à appuyer d' un texte classique, ou d' un monument. Le drapeau des archers gaulois, qui est authentique, ainsi que les drapeaux qui suivent, est tiré des manuscrits Orsini, analysés par Guido Panciroli, dans son célèbre Commentaire sur la Notitia. Ces manuscrits sont antérieurs à Constantin ; et la bibliothèque du roi en possède une copie, provenant de la bibliothèque de Lamoignon, sous le numéro 671.

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

- GRANIER DE CASSAGNAC. Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises. 1 vol. in-18.
- SOULTE (Frédéric) Confession générale. 2 vol. in-18.
- Un rêve d'amour. 1 vol. in-18.
- Le maître d'école. 1 vol. in-18.
- Le serpent. 2 vol. in-18.
- La chambrière. 1 vol. in-18.
- DUMAS (Alexandre). OEuvres complètes. 2 vol. grand in-8° à 2 colonnes.
- Godefroid de Harcourt. 2 vol. in-18.
- Le capitaine Pamphile. 2 vol. in-18.
- ABRANTES (la duchesse d'). Louise. 2 vol. in-18.
- Les deux sœurs. 2 vol. in-18.
- Une vie de jeune fille. 1 vol. in-18.
- La vallée des Pyrénées. 1 vol. in-18.
- Blanche. 1 vol. in-18.
- NODIER. La neuvaïne de la Chandeleur. 1 vol. in-18.
- SAND (George). Spiridion. 1 vol. in-18.
- STENDHAL (de). L'abbesse de Castro; 1 vol. in-18.
- SANDEAU (L.) Marianna. 2 vol. in-18.
- Les Revenants. 2 vol. in-18.
- BABEL -Publications de la Société des gens de lettres. 1^{re} série, t. 1 et 2. in-18.
- GOZLANS (Léon). Les Tourelles, histoire des - châteaux de France. 2 vol. in-18.
- GAY (Sophie). Marie de Mancini. 2 vol. in-18.
- KARR (Alphonse). Une folle histoire. 1 vol. in-18.
- SUE (Eug.). L'art de plaire. 1 vol. in-18.
- BALZAC. Béatrix. 2 vol. in-18.
- Une fille d'Eve. 2 vol. in-18.
- Le curé de village. 1 vol. in-18.
- Véronique suite du curé de village. 1 vol. in-18.
- SCRIBE. Carlo-Broschi. 1 vol. in-18.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Danaë / par A. Granier de Cassagnac

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5542505q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr